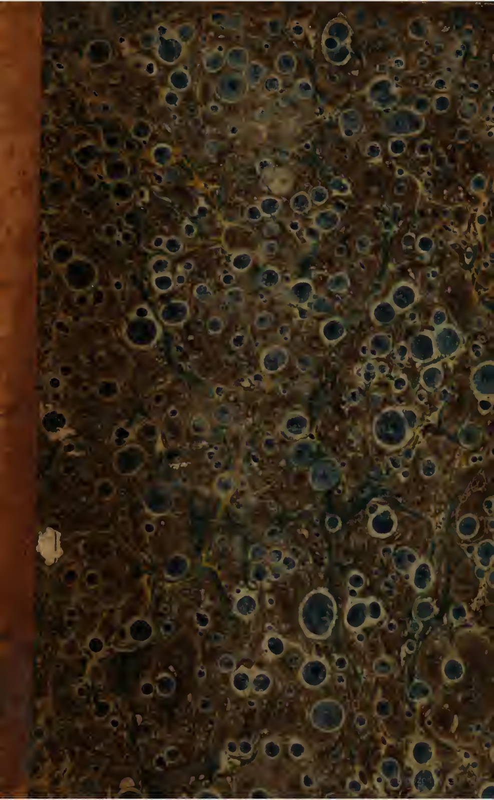
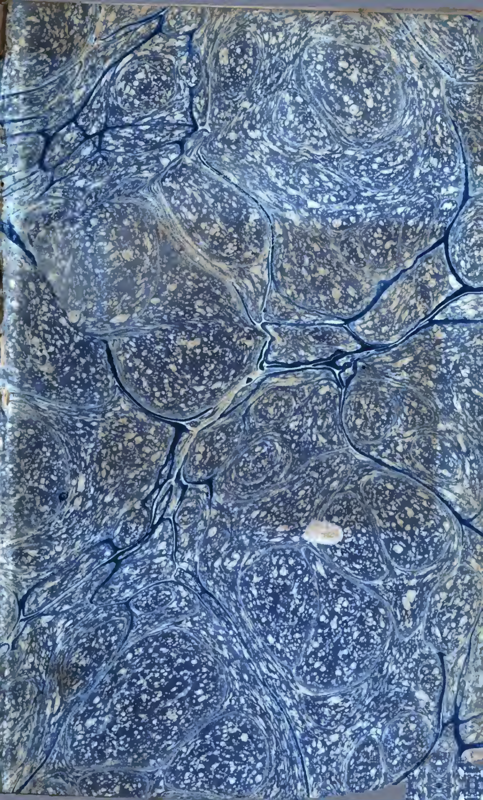




SECOND VOYAGE

DE MUNGO PARK

DANS L'INTÉRIEUR

DE L'AFRIQUE.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI AU DÉPÔT
DE MA LIBRAIRIE,

Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

N. Courbe Sculp.



MUNGO PARK.

SECOND VOYAGE
DE MUNGO PARK
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE,

PENDANT L'ANNÉE 1805;

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE SUR LA MORT DE CE CÉLÈBRE VOYAGEUR, COMPOSÉE D'APRÈS DES DOCUMENS OFFICIELS ET PARTICULIERS RELATIFS A CE VOYAGE, ET COMMUNIQUÉS PAR SA FAMILLE.

Traduit de l'anglais sur la 2e édition, avec des additions tirées de la Narration de *Robert Adams* en Afrique, en 1810.

Ouvrage orné de planches, du portrait de Mungo Park, et d'une carte représentant sa route depuis Kayee, sur la Gambie, jusqu'à Boussa, sur le Niger.



PARIS,
J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue des Petits-Augustins, no 5 (ancien hôtel de Persan).
1820.

PRÉFACE.

Quand il ne fut plus possible de révoquer en doute la mort de Mungo Park, le secrétaire d'Etat pour le département colonial en Angleterre, confia aux directeurs de l'Institution africaine, les pièces originales relatives à la dernière expédition que ce célèbre voyageur avait tentée en Afrique, en leur accordant la liberté de les publier, s'ils le jugeaient convenable. Les directeurs profitèrent de cette permission; et en 1815 on fit paraître à Londres, au bénéfice de la famille de Park, un volume in-4° intitulé : *The Journal of a mission to the interior of Africa, in the year* 1805, by Mungo Park, etc. L'éditeur y joignit, peu de temps après, sous le titre d'*Addenda*, quelques particularités venues à sa connaissance depuis l'impression de l'ouvrage.

On donne aujourd'hui du tout une traduction française dont on a cru devoir retrancher ce qui n'avait d'intérêt direct que pour les Anglais, et ce qui ne concernait pas spécialement le fameux voya-

geur dont la réputation, comme celle de Cook, de La Peyrouse, et de plusieurs autres hommes intrépides et éclairés, s'est étendue dans tous les pays où l'on s'intéresse à l'avancement des sciences et aux progrès des lumières. L'indication sommaire des diverses parties qui composent l'ouvrage original, fera connaître en même temps les modifications que l'on a cru devoir apporter dans la traduction, à celles de ces parties qui n'étaient qu'accessoires.

La Notice sur la vie de Park a été rédigée d'après les documens les plus authentiques. Elle renferme des lettres écrites par lui, à diverses époques, pendant sa seconde et malheureuse expédition. Ces lettres, fort intéressantes, sont le complément naturel de son Journal. Cette Notice contient encore deux pièces importantes : un Mémoire remis par Mungo Park au département colonial, et les instructions officielles qu'il reçut de lord Camden, avant d'aller de nouveau essayer de résoudre les grandes questions relatives au cours et à l'embouchure du Niger.

Le Journal de Park, adressé par lui au secrétaire d'État, est, comme le dit très-bien l'éditeur anglais, « la simple esquisse d'une relation plus étendue et « plus détaillée, que l'auteur se proposait de faire « imprimer après son retour en Angleterre. »

Mais cette relation projetée ne devant, par malheur, jamais paraître, le Journal, monument unique des travaux et des souffrances de Park, devient précieux, malgré ce qu'il doit nécessairement laisser à désirer. Le même éditeur en porte un jugement qui sera sans doute adopté par les lecteurs impartiaux, et par les nombreux amis que Mungo Park s'est acquis, en formant et en poursuivant avec persévérance un des plus vastes projets de découvertes qui jamais aient honoré l'Europe civilisée.

« On trouvera, dit l'éditeur, que ce Journal contient sur l'Afrique plusieurs circonstances intéressantes, et jusqu'ici inconnues, et qu'il éclaircit et confirme, sous différens rapports, plusieurs des découvertes importantes consignées dans le premier voyage de M. Park. Il a les caractères les plus frappans de l'exactitude et de la vérité; peut-être même la simplicité des descriptions, et les détails qu'il renferme paraîtront-ils, à plusieurs lecteurs, plus propres à donner une idée distincte et positive d'un voyage en Afrique, et des difficultés inhérentes à de telles expéditions, qu'un récit plus travaillé et plus parfait. »

A ce que dit ici l'éditeur, on doit ajouter quelques considérations pour rendre à Mungo Park une justice entière.

Il serait difficile qu'un Journal de voyage donnât,

de celui qui l'a rédigé, une idée plus avantageuse. Chef d'une expédition difficile, et comme perdu au milieu des contrées barbares, Mungo Park ne perd aucun instant de vue le but qu'il se propose d'atteindre. Nul obstacle ne l'arrête, nul contre-temps ne lui donne la moindre idée de rétrograder. Chaque ville ou village qu'il rencontre, il se met en état de continuer sa marche, en joignant la douceur et la patience à la fermeté. Dès les premiers jours, une partie de ses compagnons succombe à l'intempérie de la saison : les pertes successives qu'il éprouve, celles qu'il est trop fondé à redouter encore, n'altèrent pas un seul instant l'intrépidité de son âme. Partout on le voit secourant les malades, rassemblant, encourageant les traîneurs, veillant même, autant qu'il le peut, sur le sort de ceux qu'il est forcé d'abandonner, par les arrangemens qu'il fait en leur faveur avec les naturels du pays. Lorsqu'enfin, après tant de peines de corps et d'esprit, Mungo Park se voit en état de s'embarquer sur le Niger, il subordonne toute autre considération à cette idée. A peine lui reste-t-il cinq ou six de ses compagnons, et cependant il ne songe pas plus qu'auparavant à désespérer du succès de sa pénible entreprise. Il s'embarque sans savoir où il pourra parvenir, et certain qu'il ne trouvera guère sur les deux rives du fleuve que des ennemis féroces, avides de se par-

tager ses dépouilles. Bientôt enfin il succombe, comme sans doute il s'y était plus d'une fois attendu ; mais il ne s'est pas, un seul instant, écarté des instructions qu'il a reçues. Réussir était sa principale, sa seule pensée; il a compté sa vie pour rien. Cette conduite soutenue, invariable, jette sur son caractère le plus grand éclat. On doit lui assurer un rang très-distingué parmi les voyageurs célèbres de tous les temps et de tous les pays.

Quand on eut trop sujet de craindre que Park n'ait succombé dans son audacieuse tentative de suivre le cours du Niger, on envoya un Africain appelé *Isaac*, prendre des renseignemens sur son compte. Cet homme avait servi de guide à l'infortuné voyageur, depuis la Gambie jusqu'à Sansanding, ville située sur le bord du Niger, dans le pays de Bambarra. Personne n'était donc plus que lui capable de remplir cette mission. Son Journal, écrit en arabe, fut traduit en anglais, au Sénégal, et envoyé à Londres par M. Maxwell, gouverneur de cette colonie.

L'éditeur pense que ce Journal contient des détails d'une grande sécheresse, et que le seul fait vraiment intéressant est celui de la mort de Park, rapportée à Isaac, par Amadi-Fatouma, autre guide africain pris par le voyageur anglais pour le conduire en descendant le Niger, de Sansanding à la frontière

du royaume d'Haoussa. Cependant cet éditeur n'en a pas moins donné en entier les deux Journaux.

Le traducteur, partageant jusqu'à un certain degré son opinion à l'égard du Journal d'Isaac, a cru, par cette raison même, ne pas devoir suivre son exemple. On n'a donc ici qu'un extrait de cette relation, dans lequel on s'est attaché à conserver, 1° tout ce qui était relatif à Mungo Park; 2° quelques faits qui tiennent à la peinture des mœurs; car la relation d'Isaac offre quelquefois, sous ce dernier rapport, des remarques intéressantes; mais il fallait nécessairement l'abréger.

Le Journal d'Amadi-Fatouma est traduit en entier, parce que le récit succinct de ce second guide de Mungo Park, contient les seuls documens authentiques obtenus jusqu'à ce jour relativement à son sort, depuis son départ de Sansanding.

Quant aux notes et à l'*Addenda* de l'éditeur anglais, on n'y a guère pris que quelques particularités sur Mungo Park, dont la place était naturellement dans le texte de la Notice sur sa vie. Les nombreuses discussions auxquelles se livre l'éditeur anglais, pour contredire ou appuyer les conjectures de Park, touchant les principaux points qu'il se proposait d'éclaircir, ont paru assez superflues, après tout ce qu'on lit là-dessus tant dans le Journal de Park, que dans la notice sur sa vie. Tout est dit

maintenant de part et d'autre sur cette matière. Les faits seuls peuvent fixer l'opinion; et il ne s'agit plus que d'attendre les résultats des deux expéditions parties d'Angleterre, l'une pour remonter la rivière de Congo, l'autre pour descendre le Niger. Puissent-elles avoir un plus heureux succès que celle de Park! Sa gloire n'en souffrira pas, car il demeurera toujours constant que, comme tous ceux qui font les premiers pas dans une vaste carrière, ses observations, ses travaux, ses succès, et jusqu'à ses fautes et ses désastres, auront été essentiellement utiles à ses courageux successeurs.

EXPLICATION

De quelques mots africains qui se trouvent dans la Notice sur la vie de Park, *et dans son Voyage.*

Arrangoes, grande sorte de grains à collier.

Baft, toile bleue des Indes-Orientales, dont on fait en Afrique un grand usage dans le commerce.

Barre, monnaie nominale. Une barre égale, en valeur, environ 2 schellings sterling (à peu près 50 fr.).

Bentang, espèce de théâtre élevé dans chaque ville ou village, le plus souvent autour d'un grand arbre, et qui est comme l'Hôtel-de-Ville du lieu.

Barraloulo, fusil de chasse.

Coffle, caravane d'esclaves ou de marchands voyageurs.

Cauris ou *couris*, petites coquilles qui servent de monnaie dans l'intérieur de l'Afrique.

Douty, principal magistrat d'une ville ou d'une province.

Pagne, espèce de toile dont on fait commerce en Afrique.

Palaver, cour de justice, assemblée, et quelquefois conférence ou négociation. (C'est dans ce dernier sens que ce mot est presque toujours employé dans le Journal de Park.)

Slatees, marchands nègres libres, qui souvent font le commerce des esclaves.

VIE DE MUNGO PARK.

Mungo Park naquit, le 10 septembre 1771, à Fowlshiels, ferme que son père tenait du duc de Buccleugh, sur les bords de l'Yarrow, à peu de distance de la ville de Selkirk. Son père, qui portait le même prénom que lui, était un cultivateur aisé d'Ettrick-Forest. Sa mère, encore vivante, est la fille de feu M. John Hislop, de Tennis, à quelques milles plus haut sur la même rivière. Mungo Park fut le septième enfant, et le troisième fils de la famille, consistant en treize personnes, dont huit arrivèrent à l'âge de maturité.

Avant la naissance de Mungo Park, son père avait rempli avec assiduité et succès la profession de fermier dans la terre de Fowlshiels. Il y mourut en 1792, à l'âge de soixante dix-sept

ans, après avoir fourni avec honneur cette longue carrière.

Parmi les qualités estimables qui distinguaient son caractère, était un soin assidu à l'éducation de ses enfans. Ce genre de mérite se rencontre assez habituellement chez les fermiers et les paysans écossais, mais il fut sur-tout remarquable chez le père de Mungo Park. Sa famille était nombreuse; il ne se contenta pas de surveiller lui-même toutes les parties de son éducation, il prit chez lui un maître chargé de veiller à l'instruction de ses enfans.

On doit ajouter avec satisfaction que ces soins paternels furent suivis des plus heureux résultats, et reçurent leur juste récompense. M. Park eut le plaisir de voir la plus grande partie de ses enfans bien établis, et d'être témoin de leur prospérité.

Mungo Park reçut dans la maison de son père les premiers élémens de l'éducation, et alla ensuite dans une pension de Selkirk, où il resta

pendant plusieurs années. Dès son enfance, il avait annoncé un grand penchant pour la lecture. Son application fut infatigable, et il se trouva toujours au premier rang de la classe. Dans un âge très-peu avancé, on remarquait déjà qu'il était studieux, méditatif et ami du silence. Cependant, quelques étincelles de son ambition cachée éclatèrent par momens; même alors on put découvrir des indications de ce tour d'esprit ardent et aventureux qui le distingua dans la suite, et qui souvent se trouve caché sous un extérieur froid et réservé.

L'intention première du père de Mungo Park avait été de le destiner à l'église écossaise; il paraissait fort propre à embrasser cette profession, par ses habitudes studieuses et le ton sérieux de son esprit; mais il choisit l'état de médecin, et son père consentit sur-le-champ à son désir. Mungo Park entra donc, à l'âge de quinze ans, comme élève, chez M. Thomas Anderson, chirurgien estimé de Selkirk. Il y

resta trois ans, et continua en même temps ses études au collége. En 1789, il quitta M. Anderson, et se rendit à l'université d'Edimbourg, où il suivit les cours des étudians en médecine, et assista aux leçons pendant trois sessions de suite.

On ne sait rien de particulier sur sa vie académique. Il paraît cependant qu'il se livra avec ardeur et assiduité aux études liées à la science de la médecine, et qu'il fut distingué parmi ses condisciples. Pendant les vacances de l'été, il donna une grande attention à la botanique, pour laquelle il paraît avoir eu toujours une grande prédilection. Un voyage qu'il fit vers ce temps dans les montagnes, avec son beau-frère, M. James Dickson, botaniste distingué, contribua beaucoup à ses progrès dans cette science.

Quand Park eut complété ses études à Edimbourg, il se rendit à Londres, pour y être occupé en qualité de médecin. M. Dickson, auquel il avait eu déjà des obligations dans ses études botaniques, favorisa fortement ses recher-

ches. Park lui dut l'avantage d'être présenté à sir Joseph Banks, dont la bienveillance et la recommandation lui valurent, peu de temps après, la place de chirurgien-adjoint sur le *Worcester*, vaisseau de la Compagnie des Indes-Orientales.

Depuis cette époque, Park fut honoré de la protection et même de l'amitié constante de sir Joseph Banks; il en retira plusieurs avantages importans; et elles eurent, sur les évènemens du reste de sa vie, une influence marquée.

Il dut d'abord cette amitié si précieuse à une liaison établie depuis plusieurs années entre sir Banks et M. Dickson; il ne sera donc point déplacé de tracer en peu de mots l'origine et la nature de cette intimité. Outre son influence immédiate sur le sort de Park, elle fut accompagnée de plusieurs circonstances caractéristiques très-honorables pour ceux qu'elles concernaient, et en elles-mêmes fort intéressantes.

M. Dickson était d'une naissance obscure: très-jeune, il vint de l'Ecosse, son pays natal,

à Londres. Pendant quelque temps, il exerça la profession de jardinier chez un particulier qui possédait, à Hammersmith, une pépinière considérable. Sir Joseph Banks l'y connut par hasard, et le considéra comme un jeune homme rempli d'intelligence. Ayant quitté cette place, M. Dickson fut, pendant quelques années, jardinier dans plusieurs grandes maisons. Il s'établit ensuite grainetier, à Londres; et depuis, il a toujours suivi cette profession avec une constance et un succès continuels. Ayant une passion ardente pour la botanique, science qu'il avait toujours cultivée, autant que ses moyens et les occasions le lui avaient permis, il ne perdit point de temps pour se présenter à sir Joseph Banks. Ce savant le reçut avec beaucoup de bienveillance, l'encouragea dans ses travaux, et lui donna accès dans sa précieuse bibliothèque. M. Dickson obtint ainsi le libre usage d'une des collections les plus complètes de botanique et d'histoire naturelle, qui, peut

être, aient jamais été formées ; collection qui, par la libéralité de son possesseur, a plus contribué qu'un grand nombre d'établissemens publics aux progrès des savans, et à l'avancement général de la science. Toutes les heures que M. Dickson put dérober à ses occupations, il les passa dans cette bibliothèque, ou les consacra à la lecture des livres qui en provenaient. Avec le temps, il acquit de grandes connaissances, et parvint à occuper un rang distingué parmi les botanistes anglais. Il est maintenant connu en Europe, des personnes versées dans cette science, comme un de ceux qui la cultivent avec le plus de succès, et comme l'auteur de quelques ouvrages remarquables. Dans un âge assez avancé, il est encore fort actif, et continue, avec une ardeur et une activité infatigables, ses études sur la botanique (1).

(1) M. Dickson est membre de la Société linnéenne,

Un tel exemple d'industrie couronnée par le succès, jointe à un goût prononcé pour les travaux intellectuels, mérite d'être cité, non-seulement à cause de son rapport avec le sujet de ce livre, mais parce qu'il fait ressortir, d'une manière très-frappante et très-agréable, les avantages de l'éducation dans les classes inférieures de la société. On a déjà remarqué l'attention des fermiers et des paysans écossais à

---

dont il fut un des fondateurs. Il est aussi membre et vice-président de la Société de la culture des jardins. Il y a plusieurs Mémoires de lui dans différens volumes des *Transactions linnéennes;* mais il est principalement connu, parmi les botanistes, par un ouvrage intitulé: *Fasciculi quatuor plantarum Cryptogamicarum Britanniæ.* Londres, 1785-1793. Il y a décrit plus de quatre cents plantes dont on n'avait pas encore fait mention. Il a le mérite d'avoir dirigé l'attention des botanistes anglais vers une des parties les plus cachées et les plus difficiles de cette science, à l'avancement de laquelle il a lui-même beaucoup contribué.

instruire de bonne heure leurs enfans. L'histoire de la famille de M. Park en fournit un exemple remarquable. Tout observateur sans préjugés doit admettre que les connaissances sont fort répandues parmi les habitans de cette partie de la Grande-Bretagne, et qu'ils sont en général très-intelligens. Il n'est point de pays où l'éducation paraisse mieux produire le talent et la bonne conduite, et forme mieux, dans les classes moyennes et inférieures, des hommes utiles et respectables, admirablement propres à remplir tous les devoirs importans de la vie commune.

Mungo Park ayant obtenu, par la protection de sir Joseph Banks, le grade de chirurgien au service de la Compagnie des Indes-Orientales, s'embarqua pour ces contrées sur le *Worcester*, dans le mois de février 1792. Il fit un voyage à Bencoulen, dans l'île de Sumatra, et revint en Angleterre l'année suivante. Rien d'important n'arriva pendant ce voyage; mais Mungo

Park profita de toutes les occasions qu'il lui fournit pour étudier ses sciences favorites. Il paraît qu'il fit un grand nombre de remarques et de collections relatives à la botanique et à l'histoire naturelle. Elles furent, pour la plupart, les sujets d'un Mémoire qu'il communiqua à la Société linnéenne, et qui, ensuite, fut imprimé dans ses *Transactions* (1).

Il n'est pas suffisamment prouvé si M. Park, après son retour des Indes-Orientales, prit quelque résolution définitive sur la continuation de son emploi de chirurgien au service de la Compagnie; mais quelleque pût avoir été son intention à cet égard, une nouvelle perspective s'ouvrit devant lui, et son ambition eut à par-

(1) Dans le 3e volume des *Transactions linnéennes*, page 33, est un écrit de Park, lu le 4 novembre 1794, et contenant les descriptions de huit nouvelles espèces de poissons de Sumatra. Il annonça qu'elles étaient le résultat de ses heures de loisir pendant son séjour sur cette côte.

courir une carrière beaucoup plus en rapport avec ses goûts et ses sentimens.

Quelques années avant cette époque, plusieurs Anglais d'un rang distingué, mûs par un esprit de curiosité fort libéral, avaient formé une association pour propager les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, et ils poursuivaient alors leurs recherches avec beaucoup d'activité et de succès. Dans le cours d'un petit nombre d'années, ils avaient recherché et placé, dans un point de vue plus évident que ne l'avaient fait jusqu'alors les géographes, quelques-uns des principaux faits relatifs à la partie septentrionale de ce continent; tels que les différences caractéristiques des principales tribus, leurs relations commerciales, les routes des grandes caravanes, la propagation générale de la religion mahométane (1), et la prééminence

(1) *Progrès de l'Association africaine*, tom. 1er. Londres, 1810.

qu'en avait obtenue la langue arabe dans une partie considérable de ce vaste pays. Avec l'assistance de leur estimable associé, le major Rennel, ils s'occupaient alors de tracer les principaux traits géographiques de l'Afrique septentrionale. Ils essayaient de déterminer le cours du grand fleuve Joliba ou Niger, et d'obtenir quelque information authentique concernant Tombouctou, principale cité de l'intérieur, et l'un des grands marchés du commerce africain.

Dans le cours de ces recherches, l'association, depuis son premier établissement, en 1788, avait employé à des missions dans diverses parties du continent de l'Afrique, plusieurs personnes très-capables de réussir dans de tels travaux. On savait qu'un certain nombre d'entr'elles avait péri, ou victime du climat, ou dans des querelles avec les naturels du pays (1). On avait récemment appris la mort

(1) Les voyageurs qui avaient été envoyés en Afrique avant cette époque, étaient MM. Ledyard, Lucas, le

du major Houghton, envoyé pour explorer le cours du Niger, et pénétrer, s'il se pouvait, jusqu'à Tombouctou et Houssa. Il paraît que l'association avait éprouvé de grandes difficultés pour remplacer ce voyageur, et qu'elle s'était déclarée disposée à faire un traitement libéral à toute personne qui, douée des qualités convenables, voudrait se charger de cette mission aussi importante que difficile.

Park porta naturellement son attention de ce côté, par suite de ses liaisons avec sir Joseph Banks, qui l'avait accueilli avec beaucoup de bienveillance et de cordialité à son retour des Indes-Orientales, et avec lequel il se trouvait alors fréquemment. Sir Joseph Banks était un des membres principaux et les plus actifs de

---

major Houghton et M. Hornemann *. Dans la suite, on en avait aussi employé quelques autres, tels que M. Nichols, M. Bourcard, etc.

* *Voyez* la traduction publiée en 1803, 2 vol. in-8° ornés de cartes. Paris, J. G. Dentu.

l'Association africaine; et, poussé par son zèle ordinaire pour le progrès des découvertes scientifiques, il cherchait ardemment une personne propre à entreprendre la mission de l'examen du Niger. Rien dans les études précédentes de Park ne l'avait particulièrement dirigé vers des travaux géographiques; mais il avait une passion générale pour les voyages; il était dans toute la vigueur de l'âge, et sa constitution s'était, jusqu'à un certain degré, habituée aux climats chauds. Il vit les occasions qu'un nouveau pays lui fournirait de satisfaire son goût pour l'histoire naturelle, et ne fut pas insensible à la gloire qu'il retirerait de quelques grandes découvertes dans la géographie de l'Afrique. Ces considérations le déterminèrent. Il s'informa d'abord avec soin de tout ce que l'association désirait; puis il s'offrit avec ardeur pour entreprendre ce voyage. Quand on eut pris quelques informations sur sa capacité, on accepta ses offres fort volontiers.

Entre l'époque où Park était revenu de l'Inde, en 1793, et son départ pour l'Afrique, il s'écoula environ deux années. Pendant tout ce temps, il paraît qu'à l'exception d'un court voyage en Ecosse, qu'il fit en 1794, il demeura dans Londres ou aux environs de cette ville, occupé en partie de ses études favorites, ou fréquentant des sociétés littéraires et savantes; mais surtout acquérant les connaissances et faisant les préparatifs nécessaires pour la réussite de sa grande entreprise.

Ayant reçu de l'Association africaine ses instructions définitives, il fit voile de Portsmouth, le 22 mai 1795, à bord de l'*Endeavour*, vaisseau destiné à la traite des nègres, et partant pour la Gambie, où il arriva le 21 du mois suivant.

Il n'est pas dans l'intention de celui qui écrit cette notice, de suivre Park dans tous les détails de ce voyage, dont il publia ensuite un récit circonstancié généralement connu ; mais

il peut être utile de rapporter les dates, et quelques-unes de ses principales opérations (1).

Il débarqua le 21 juin, à Jillifree, petite ville située près l'embouchure de la rivière de Gambie. Peu de temps après, il se rendit à Pisania, comptoir anglais, à environ deux cent milles plus loin, sur la même rivière. Il y arriva le 5 juillet, et fut reçu avec une grande hospitalité par le docteur Lidley, fixé depuis un grand nombre d'années dans cet établissement. Mungo Park resta chez ce docteur pendant plusieurs mois, pour apprendre la langue mandingue, qui est d'un usage général dans cette partie de l'Afrique, et aussi pour rassembler des informations relatives aux pays qu'il se proposait de visiter. Pendant deux de ces mois, il fut attaqué de la fièvre, par suite de l'imprudence qu'il avait eue de s'exposer à la saison pluvieuse.

---

(1) *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, fait en 1795, 1796 et 1797; traduit par J. Castéra; 2 vol. in-8°, cartes et portrait. Paris, J. G. Dentu.

Il quitta Pisania le 12 décembre 1795, en se dirigeant vers l'est, dans la vue d'arriver au fleuve Joliba ou Niger. Mais la guerre existait entre deux souverains de l'intérieur, et il fut obligé, après avoir fait quelque chemin, de prendre la direction au nord, parmi le territoire des Maures. Il arriva le 18 février 1796, à Jarra, ville frontière de ce pays. Comme il continuait sa route, il fut fait prisonnier, le 7 mars, par Ali, chef ou roi de ce pays. Après une longue captivité et une suite d'infortunes sans exemple, il s'échappa enfin avec de grandes difficultés, au commencement du mois de juillet.

L'époque approchait où il devait recevoir quelque compensation de tant de souffrances. Il erra, dans une grande misère, pendant environ trois semaines, au milieu des déserts de l'Afrique, et arriva à Sego, capitale du pays de Bambarra, ville qui, dit-on, contient 30,000 habitans. Il eut en même temps le plaisir de voir pour la

première fois le Niger, principal but de son voyage; et il s'assura de ce fait extraordinaire, que son cours est de l'ouest à l'est. Après un court séjour à Sego, où Park ne crut pas pouvoir demeurer en sûreté, il descendit le fleuve jusqu'à Silla, grande ville située sur le bord du Niger, à environ soixante-dix ou quatre-vingt milles de la première. Il fut alors réduit à la plus grande détresse, et, convaincu par une pénible expérience, que des obstacles insurmontables s'opposaient à la continuation de son voyage, il abandonna à regret le dessein d'avancer plus à l'est. Résolu de revenir à Sego, il tâcha d'effectuer son retour vers la Gambie, par une route différente de celle qui l'avait conduit dans l'intérieur de l'Afrique.

Le 3 août 1796, il partit de Silla, et suivant le cours du Niger, arriva à Bammakou, frontière de Bambarra, vers le 23 du même mois. Là, il quitta le Niger, qui cesse d'être navigable en cet endroit, et voyageant pendant plu-

sieurs semaines, à travers un pays montagneux et difficile, il vint à Kamalia, dans le pays des Mandingues, le 16 septembre. Il fit à pied la dernière partie de son voyage, ayant été obligé d'abandonner son cheval, épuisé de fatigue et hors d'état de marcher davantage.

Comme il avait supporté toutes les incommodités de la saison pluvieuse, et que la fatigue l'avait accablé, sa santé, à différentes époques, s'était trouvée sérieusement altérée. Aussitôt après son arrivée à Kamalia, il eut une maladie grave et dangereuse qui le retint au lit pendant plus d'un mois. Il dut la conservation de ses jours à l'hospitalité et à la bienveillance du nègre Karfa Taura, qui le reçut dans sa maison, et dont la famille soigna Park avec la plus affectueuse sollicitude. Lors de la dernière mission de Park en Afrique, cet excellent homme apprit qu'un blanc voyageait dans le pays; il s'imagina que c'était Park, entreprit un voyage de six jours pour le joindre, et, rencontrant la caravane à

Bambakou, il fut très-charmé de revoir son ami (1).

Park avait encore un espace de cinq cents milles à traverser, pour la plus grande partie dans une contrée déserte, avant de pouvoir gagner sur les bords de la Gambie aucun pays ami. Il n'eut d'autre ressource que d'attendre avec patience la première caravane d'esclaves qui ferait la même route. Ce ne fut qu'à la fin d'avril 1797 qu'une coffle, ou caravane, partit de Kamalia, sous la direction de Karfa Taura, dans la maison duquel il avait demeuré pendant sa longue résidence de plus de sept mois en ce lieu.

La coffle commença sa marche vers l'Occident, et, le 4 de juin, arriva sur les bords de la Gambie. Ce voyage, très-fatigant et très-difficile, fournit à Park les occasions les plus affligeantes de connaître les misères endurées par

(1) *Voyez* chapitre V.

une caravane d'esclaves, pendant sa marche de l'intérieur du pays vers la côte. Le 10 du même mois, Park arriva à Pisania, d'où il était parti dix-huit mois auparavant. Il fut, pour employer ses propres expressions, reçu du docteur Laidley, comme un homme sorti du tombeau. Le 15 juin, il s'embarqua dans un vaisseau de traite, chargé pour l'Amérique. Contrarié par le mauvais temps, il parvint, avec de grandes difficultés, et après avoir éprouvé de grands périls, à l'île d'Antigoa. Park quitta cette île le 24 novembre; et après une traversée courte, mais orageuse, il vint débarquer à Falmouth, le 22 du mois suivant. Il avait été absent de l'Angleterre pendant deux ans et sept mois.

Immédiatement après avoir mis pied à terre, il se rendit en hâte à Londres, fort inquiet sur le sort de sa famille et de ses amis, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis deux ans. Il arriva dans cette ville avant l'aurore, le jour de Noël, 1797. Comme il était trop matin pour

qu'il se rendît chez son beau-frère, M. Dickson, il erra pendant quelque temps au milieu des rues du quartier où sa maison était située. Par hasard, une des portes des jardins du Muséum britannique était ouverte; Park entra et se promena dans ces jardins. M. Dickson, qui en avait la garde, y vint de très-bonne heure ce matin même pour quelque affaire peu importante. Quelles durent être ses émotions, lorsque, à cette heure indue, et dans un tel lieu, il aperçut, comme il le crut sans doute d'abord, l'ombre de son ami si long-temps perdu, de son ami, l'objet de tant de réflexions affligeantes, et qu'il avait long-temps cru au nombre des morts!

L'arrivée de Park fut un véritable triomphe pour ses amis de l'institution africaine, et en quelque sorte pour le public entier; car la nature et le sujet de sa mission, sa longue absence et son retour inattendu excitèrent un intérêt général. Cet intérêt se soutint ensuite par les bruits qui se répandirent des découvertes

qu'il avait faites. L'Association, avec la libéralité qui caractérisait tous ses procédés, lui accorda la permission de publier ses travaux pour son propre bénéfice. On annonça bientôt que Park lui-même rédigerait un récit complet de ses voyages, et le donnerait au public. En attendant, pour satisfaire, jusqu'à un certain degré, une curiosité si vivement excitée, M. Bryan Edwards, secrétaire de l'Association africaine, imprima et fit distribuer aux souscripteurs un abrégé de ces voyages, tiré des manuscrits de Mungo Park (1). Cet abrégé, écrit avec autant de clarté que d'élégance, forma la base principale de la relation du voyage de Park, qui fut ensuite publiée.

Quand on fit paraître ainsi cet abrégé ou récit, on y joignit un important Mémoire du major Rennell, renfermant des éclaircissemens géographiques sur le voyage de Park, et dans la

(1) *Mémoires de l'Association africaine*, t. 1, p. 527.

suite, avec la permission de l'auteur, ce Mémoire forma une addition précieuse à l'édition in-4° du voyage.

Après son retour d'Afrique, Park resta pendant un temps considérable à Londres, et s'occupa avec soin de disposer les matériaux du livre qu'il voulait faire paraître. Il eut aussi de fréquentes occasions de s'entretenir de ses découvertes avec les membres de l'Association africaine, principalement avec le major Rennell et M. Edwards, tandis qu'ils préparaient les deux Mémoires dont on vient de parler. Il paraît qu'il contracta avec M. Edwards une grande intimité, et qu'il lui fit de temps en temps des visites à sa campagne près de Southampton.

Ce fut vers cette époque (le printemps de 1798) que le gouvernement ayant dessein de se procurer une description complète de la Nouvelle-Hollande, fit quelques offres à Park, et témoigna le désir de l'employer à ce travail. Les particularités de cette affaire ne sont point

connues de la famille de Park, et il importe peu maintenant de s'en informer, puisque la proposition, quelle qu'elle ait pu être, fut rejetée. L'année suivante elle se renouvela, et il la refusa de nouveau.

En juin 1798, il alla voir sa mère, qui demeurait toujours à Fowlshiels, et ses autres parens d'Ecosse. Il resta près d'eux tout l'été et tout l'automne. Pendant ce temps, il s'occupait avec assiduité à rédiger et disposer la relation de son voyage. On assure que ses matériaux, pour cet ouvrage, consistaient en de petites notes ou *memoranda*, écrites sur des feuilles de papier séparées, qui formaient un journal imparfait de ses actions. Quand ces feuilles lui manquaient, il y suppléait de mémoire (1).

(1) On a cherché les notes dont on vient de parler pour éclaircir divers points relatifs à ce récit, mais ces recherches n'ont pas eu de succès. M. Dickson assure que Park laissa chez lui beaucoup de papiers détachés;

Sa famille le représente, à cette époque, comme menant la vie d'un homme très-studieux, occupé, pendant toutes les matinées, de ses papiers, et ne se donnant que peu ou point de récréation, excepté lorsque, vers le soir, il lui arrivait de faire, sur les bords de l'Yarrow, une promenade solitaire. Quelquefois, cependant, il se permettait de plus longues excursions parmi les sites agrestes et romantiques de cette partie de l'Ecosse, pour laquelle il avait un attachement extrême et un véritable enthousiasme (1).

---

ils y restèrent quelque temps, mais on ne les crut d'aucune utilité, et on les égara ou on les détruisit; ainsi, maintenant on n'en peut plus retrouver aucun.

(1) La situation de Fowlshiels, sur les bords de l'Yarrow, est, dit-on, remarquable et pittoresque. Ce lieu est dans le voisinage immédiat de Bow-Hill, belle résidence d'été du duc de Buccleugh, à peu de distance des ruines du château de Newark, et d'autres sites célèbres dans le *Lay du dernier Ménestrel*.

Il quitta Fowlshiels avec beaucoup de regret, dans les derniers mois de 1798. Il lui devenait alors nécessaire de retourner à Londres pour se préparer à la publication de son livre. Il emporta avec lui une grande quantité de papiers, produit de son travail pendant l'été ; et, après son retour à Londres, il mit un soin extrême à corriger son manuscrit, et à y faire des retranchemens avant de le mettre sous presse. Il fut enfin publié au printemps de 1799.

Les applaudissemens que reçut cet ouvrage, et la réputation durable qu'il obtint, sont bien connus. Deux éditions s'épuisèrent rapidement; on en a fait depuis plusieurs autres; et, même à présent, ce livre continue d'être populaire et classique dans son genre. Ce succès distingué a été dû, non seulement à l'intérêt du sujet, mais encore, dans un certain degré, au mérite de la composition, à la clarté des descriptions, à la marche naturelle et facile du récit, et à l'élégance générale du style.

Mais le mérite essentiel de ce livre, celui qui a valu au nom de son auteur une célébrité incontestable, résulte des notions authentiques et importantes qu'il renferme. Examiné sous ce point de vue, il doit sans difficulté être considéré comme le plus grand présent qu'un voyageur isolé ait jamais fait à la science géographique. Le droit de Park à cette distinction, deviendra évident par un rapide coup-d'œil sur ses découvertes.

Parmi la grande variété de faits relatifs à l'intérieur de l'Afrique, et non encore connus ou du moins non encore vérifiés, les plus intéressans sont, sans nul doute, ceux qui ont rapport au Niger, grand fleuve situé au milieu des terres; à son existence, comme rivière distincte et séparée, et à son cours de l'ouest à l'est. Ces faits fournissent une confirmation remarquable de ce qui a été dit sur ce fleuve par Hérodote et les anciens écrivains. Les géographes du moyen âge les avaient combattus;

ils assuraient, et il semblait en effet plus probable, que le cours de cette rivière était de l'est à l'ouest. En conséquence, ce dernier sentiment a été suivi par la plus grande partie des modernes; à l'exception toutefois de quelques-uns des géographes les plus distingués de ces derniers temps, et en particulier de d'Anville et du major Rennell, qui ont mis en question la doctrine alors dominante, et donné de fortes raisons pour adhérer à l'ancienne opinion. Cependant, à l'époque du voyage de Park, on ne pouvait considérer leur idée que comme une conjecture raisonnable, jusqu'à ce que le fait fût démontré par le témoignage irrécusable d'un témoin oculaire.

Relativement au Niger, une autre circonstance importante, et jusqu'alors peu connue, mais pleinement établie par Mungo Park, est la vaste étendue de ce fleuve; fait extraordinaire, vu sa situation et son cours au milieu des terres, et qui a conduit, comme on le verra dans la

suite, à plusieurs conjectures intéressantes sur le cours et l'embouchure de cette rivière.

Outre ces découvertes relatives à l'état *physique* de l'Afrique, Park en a fait d'autres, presque aussi importantes, dans ce qu'on peut appeler sa *Géographie morale;* savoir : Les dispositions douces et aimables des Nègres, habitans de l'intérieur du pays, et qui forment un contraste avec l'intolérance et la brutale férocité des Maures; l'existence de villes grandes et populeuses au cœur de l'Afrique; et un plus haut point de perfection, une civilisation supérieure qui distinguent les Africains de l'intérieur d'avec ceux qui habitent les contrées voisines de la côte.

On peut ajouter à tout ceci, que l'ouvrage en question contient plusieurs détails intéressans et jusqu'alors inconnus, concernant l'aspect du pays, son sol, ses productions, la condition de ses habitans, leurs principales occupations, leurs mœurs et leurs usages. Les anecdotes qui

y sont semées, font connaître le caractère et les dispositions des nègres à quelque distance de la côte, et hors de l'influence du trafic des esclaves : elles sont très-touchantes et pleines d'intérêt.

Les difficultés et les dangers éprouvés par l'auteur lorsqu'il traversait ce continent inconnu, la réunion si rare de la prudence, du sang-froid et de la persévérance, avec la plus vive ardeur et l'esprit le plus entreprenant qui distinguèrent sa conduite dans les situations les plus critiques, augmentent de beaucoup la valeur des récits de Mungo Park. Il paraît avoir principalement réussi dans cette partie importante, mais difficile, de son ouvrage. Sa manière naturelle et sans affectation de décrire des travaux et des souffrances qui surpassent presque les fictions des romans, porte dans l'esprit de tous les lecteurs le sentiment et la conviction de la vérité; et elle excite des émotions plus profondes et plus puissantes que souvent l'on n'en a pro-

duit par des ouvrages de pure imagination.

Après avoir donné à Mungo Park ces éloges bien mérités, il est pénible de se voir dans la nécessité de parler de deux circonstances défavorables à sa mémoire, et liées avec l'histoire de cette publication. Ce sont, d'abord, l'opinion qui a prévalu que Park était partisan de la cause de l'esclavage, et ennemi de l'abolition de la traite des nègres ; ensuite le sentiment non moins répandu, que les voyages dont il se déclarait l'auteur, avaient été composés non par lui même, mais en très-grande partie par M. Bryan Edwards. Celui qui écrit cette notice désirerait naturellement éviter ces sujets personnels et odieux ; mais ils sont trop intimement liés avec les principales circonstances de la vie de Mungo Park, pour que l'on puisse passer outre, sans les examiner avec une attention particulière. Dans ce dessein, il sera nécessaire de retracer, plus distinctement qu'on ne l'a encore fait, la liaison de Park et de M. Bryan

Edwards, qui fut la principale cause des opinions dont on vient de parler.

M. Edwards était un homme respectable, plein d'intelligence, possédant des connaissances littéraires assez étendues, et connu comme auteur de l'*Histoire des colonies anglaises dans les Indes occidentales*. Possédant une propriété à la Jamaïque, il résida plusieurs années dans cette île, en qualité de planteur. Pendant ce temps, il fut un membre éloquent et distingué de l'assemblée, ou législature provinciale du pays. Vers l'an 1794, lorsque la question de la traite des esclaves occupait depuis plusieurs années l'attention du parlement et du public anglais, il quitta les Indes occidentales, et vint en Angleterre, où il fixa sa résidence pour le reste de sa vie. Peu de temps après il fut nommé à la chambre des communes, où il s'établit le caractère d'un homme actif, et se mit en avant dans toutes les occasions, comme l'avocat des planteurs et le soutien de ce que l'on appellé les in-

térêts des Indes occidentales. Il prit une part très-grande à tous les débats sur les questions liées au commerce des esclaves; et pendant toute sa carrière parlementaire, il fut, par système, un des principaux antagonistes de l'abolition de la traite.

Comme secrétaire de l'Association africaine, M. Edwards eut avec Park des communications habituelles, depuis le temps où celui-ci revint de son premier voyage en Afrique. Il dut voir aussitôt l'avantage qui résulterait pour la traite des esclaves, d'un usage adroit de l'influence que sa situation lui donnait; son premier but dut naturellement avoir été d'obtenir l'aide de Park pour soutenir directement cette traite. S'il n'y parvenait pas, il pouvait du moins espérer qu'il resterait neutre, et ne se joindrait pas à ses adversaires. On n'a pas besoin d'insinuer ici que M. Edwards exerçait une influence manifestement indue et déplacée, ni qu'il était disposé à aller beaucoup plus loin

que tout autre homme d'un caractère ardent et impétueux, pour soutenir une cause à laquelle il était fortement lié, et de l'importance de laquelle il était très-convaincu. Les sentimens et la conduite qu'on lui impute, provenaient naturellement de la situation dans laquelle il était placé, et il est probable qu'il ne fit pas plus que, dans de semblables circonstances, n'aurait fait tout partisan également habile et zélé de l'abolition de la traite.

Le lecteur avait besoin de connaître d'abord ces particularités, pour pouvoir former un jugement sur les deux points liés avec la publication des voyages de Park. Quant à la première de ces deux questions, relative aux sentimens de Park sur l'abolition de la traite, l'auteur de cette notice a pris des informations de quelques-uns des plus proches parens de Park, et il est en état de soutenir avec la plus grande confiance, que Park témoignait toujours une grande horreur pour l'esclavage et le trafic des esclaves,

toutes les fois qu'ils devenaient le sujet de la conversation; mais les mêmes personnes ajoutent qu'il considérait l'abolition de la traite comme une mesure d'*état* et de *haute politique*. En conséquence, il pensait qu'il lui serait inconvenant, lorsqu'il livrerait un ouvrage au public, d'émettre son opinion particulière sur une question d'une telle importance, alors soumise à l'examen de la législature.

Quelque sentiment que l'on puisse avoir sur la justesse de cette opinion, il est nécessaire d'observer que Park ne se conforma pas strictement à la règle de conduite qu'il s'était prescrite; ou plutôt, que le système de neutralité qu'il professait, avait jusqu'à un certain point l'effet d'une opinion manifestée. Depuis la publication de ses voyages, son nom était constamment placé sur la liste des personnes qui, connaissant bien l'Afrique, ne favorisaient point l'abolition de la traite. Les avocats du commerce des esclaves en appelaient toujours à son

autorité, d'un air de triomphe, et, à ce qu'il semblait, avec juste raison. Car, quoique de son aveu l'auteur s'abstînt d'émettre son opinion formelle sur les effets de ce trafic, le ton général de son ouvrage ne paraissait laisser aucun doute sur ses vrais sentimens. En effet, le *silence* d'un voyageur si éclairé sur un sujet qui nécessairement devait tant avoir attiré son attention, était en lui-même une preuve suffisante que l'écrivain avait l'esprit mal disposé en faveur de l'abolition. A quelle autre cause attribuer ce fait constant : que jamais dans son livre Park ne parlait du commerce des esclaves, comme ayant la moindre part à la propagation de la barbarie et des désordres intestins du continent de l'Afrique ? Dans sa description pathétique des misères endurées par la caravane d'esclaves qu'il accompagna de Kamalia à la Gambie, pendant cinq cents milles, pourquoi n'avait-il fait aucune allusion à la cause évidente et immédiate de ces souffrances, la demande

d'esclaves par les trafiquans de la côte? Il faut se ressouvenir encore qu'au temps où Park écrivit, le commerce des esclaves fixait l'attention générale, et était devenu le sujet de beaucoup de dissentimens et de discussions publiques. Cependant, ce sujet, si rempli d'importance et d'intérêt, n'est mentionné qu'une seule fois dans tout le récit du voyage, et est promptement écarté, après une observation légère et insignifiante (1).

(1) Le passage dont on veut parler ici est si extraordinaire, et apporte une telle preuve de l'influence sous laquelle l'ouvrage fut composé, qu'il mérite d'être transcrit. Après une description de l'état d'esclavage en Afrique, représenté par l'auteur comme une sorte de mal nécessaire, profondément enraciné dans les usages et les mœurs de ce pays (mais sans la moindre allusion à la grande aggravation de ce mal, qui résulte du commerce d'esclaves fait par les Européens), l'auteur termine ainsi ses remarques :

« Tels sont les traits généraux de ce système d'escla-

Une circonstance remarquable, c'est que, tandis que les apologistes du commerce des escla-

« vage qui domine en Afrique ; il est évident, d'après « sa nature et son étendue, que ce n'est point un sys- « tème moderne. Il eut probablement son origine dans « les temps reculés de l'antiquité, avant que les Maho- « métans cherchassent un passage à travers le désert. « Il n'est ni de mon sujet ni en mon pouvoir d'expliquer « jusqu'à quel point il est maintenu et fortifié par le « trafic d'esclaves que, depuis deux cents ans, les « nations de l'Europe font avec les natifs de la côte. Si « l'on me demandait mes sentimens sur l'effet que la « discontinuation de ce commerce pourrait produire « sur les mœurs des naturels, je n'hésiterais point à « observer que, dans l'état d'ignorance où se trouvent « aujourd'hui leurs esprits, cet effet, dans mon opi- « nion, ne serait ni aussi étendu ni aussi avantageux « que beaucoup de personnes sages et recommandables « l'espèrent avec une si vive confiance. » (*Voyage de Mungo Park*, t. II, p. 60.)

Il est impossible, en lisant ce passage, de n'être pas frappé tout à la fois de l'opinion elle-même et de la

ves ont toujours invoqué les opinions supposées de M. Park, leurs adversaires se sont aussi constamment appuyés sur les faits contenus dans son ouvrage; et que, dans les diverses discussions qui ont eu lieu sur cette matière depuis

---

manière dont elle est exprimée. La proposition, prise à la lettre, est une vérité évidente dont on ne peut nier la justesse, mais qui n'est d'aucune valeur ni d'aucune importance. Car, qui doute que les avantages probables de l'abolition de la traite n'aient été exagérés par des hommes remplis d'une ardente bienveillance ? ou qui voudrait assurer que de telles exagérations pussent avoir d'autre influence sur la discussion, que d'engager à plus de prudence et à un plus mûr examen ? Mais l'intention évidente du passage est de présenter un sens au-delà de ce qui frappe l'oreille, afin de produire sur le lecteur une impression indépendante de toutes les preuves ou de tous les principes qui doivent diriger son opinion. L'auteur veut insinuer, ce qu'il ne juge pas à propos d'affirmer, que le zèle manifesté en faveur de l'abolition de la traite, n'avait pour seules causes que l'ignorance et l'enthousiasme.

la publication de ce livre, les principaux points des argumens en faveur de l'abolition de la traite, ont toujours été tirés des assertions contenues dans les voyages de Park. Cette circonstance mérite une attention particulière, si l'on considère l'opinion évidente dans laquelle ils ont été composés; et elle fournit une forte présomption de la vérité et de la fidélité du récit.

Le résultat de cette enquête sur les opinions de Park à l'égard de l'abolition de la traite, paraît être, en peu de mots, celui-ci : En aucun temps il ne fut l'ami ou l'avocat prononcé de la traite des esclaves; mais son respect et sa déférence pour M. Edwards le conduisirent, jusqu'à un certain degré, à sacrifier ses opinions et ses sentimens personnels sur ce sujet; il devint donc, presque sans s'en douter, le défenseur d'une cause qu'il désapprouvait. On ne peut trop s'affliger qu'il ait été tenté de supprimer ou d'atténuer une opinion importante, ou de s'écarter, sous quelques rapports, de la fran-

chise et de la bonne foi qui naturellement étaient dans son caractère. Mais si quelque lecteur est disposé à censurer sévèrement la conduite de Park, qu'il considère avec équité sa situation à l'époque où il se préparait à imprimer ses voyages. Il était alors jeune, sans expérience dans la composition d'un ouvrage, et son avenir dépendait en grande partie du succès de son livre. M. Edwards, son ami et son conseil, était homme de lettres et homme du monde; il occupait dans la société une place distinguée; il était, de plus, un des principaux membres de l'Association africaine, à laquelle Park devait tout, et avec qui son sort et sa fortune étaient intimement liés. Il est difficile d'estimer le degré d'autorité qu'une personne possédant ces avantages, et douée d'un caractère ferme et décidé, dut nécessairement avoir sur l'esprit d'un jeune homme dont la situation était telle qu'on vient de le rapporter. Des suggestions venues d'un tel côté, durent presque équivaloir à des

ordres ; et au lieu d'insister avec sévérité sur l'étendue des complaisances de Park ; peut-être devrions-nous plutôt être surpris qu'il n'ait pas accordé davantage à une influence presque sans bornes.

Avant d'abandonner ce sujet, il est convenable d'ajouter que, peu après la publication de ses voyages, Park parut sentir très-bien que la manière dont il avait traité la question du trafic des esclaves l'exposait à plusieurs objections. Il existe encore des preuves que, dans quelques occasions où l'on invoqua son autorité comme favorable à ce système, il exprima le regret que l'on eût mal interprété certains passage de son livre., et qu'on leur eût attribué un sens qu'il n'avait pas eu l'intention de leur donner.

Il reste à rechercher s'il y a quelque fondement dans l'opinion accréditée, relativement au secours que M. Edwards aurait prêté à Park dans la composition de son ouvrage. Là-dessus, il ne sera besoin que d'un petit nombre d'ob-

servations. La liaison intime de M. Edwards avec Park, l'intérêt qu'il prenait au succès du livre, et l'influence qu'il paraît avoir exercée sur ce qu'il contient, prouvent avec évidence qu'il doit en avoir connu chaque partie, et que l'auteur rechercha ses conseils. Il ne peut du moins être douteux qu'il n'ait revu et corrigé tout le manuscrit avant qu'il fût envoyé à l'impression. Park a lui même avoué, dans sa préface, que, selon l'occasion, il a inséré dans diverses parties de son livre, avec la permission de M. Edwards, la totalité du récit composé par ce dernier pour l'Association. Un homme accoutumé à écrire, et connaissant ses propres forces, se serait difficilement déterminé à profiter de ce secours, qui n'eût pu que lui épargner un peu de travail, et qui, probablement, devait, par le mélange des styles, produire un effet désagréable. On peut observer que, dans le fait, aucun désavantage semblable n'est résulté du parti pris en cette occasion. La narration de

Park n'offre aucune inégalité; et les passages tirés du *Mémoire de M. Edwards,* ne peuvent être distingués du reste de l'ouvrage. Le style est uniforme, et annonce par-tout une plume exercée. Généralement parlant, il est plus simple, et par conséquent plus agréable que celui du Mémoire qui porte ouvertement le nom de M. Edwards; mais, malgré son mérite réel, il est peut-être encore trop travaillé, et dans certains passages, il fait trop sentir l'art d'un écrivain de profession.

Il paraît clairement résulter de ces observations et des faits que l'on a avancés, que M. Edwards a eu une grande part dans l'ouvrage de Park; et sans que l'on cherche à établir jusqu'à quel degré il l'a assisté dans son travail, on peut affirmer nettement que cette assistance a été importante et considérable.

Après la publication de ses voyages, Park songea à s'établir. Lors de son dernier séjour en Ecosse, pendant l'été et l'automne de 1798, il

avait formé un engagement de mariage avec la fille aînée de M. Anderson de Selkirk, sous lequel il avait étudié la chirurgie. Il retourna donc en Ecosse pendant l'été de 1799, et se maria le 2 août de la même année. Cette union, qui l'attacha plus intimement encore à une famille dont il était l'ami depuis long-temps, contribua beaucoup au charme et au bonheur de sa vie.

Durant plus de deux années après son mariage, il demeura près de sa mère et d'un de ses frères qui habitaient ensemble et tenaient la ferme de Fowlshiels. On ne connaît pas bien la raison de son long séjour en ce lieu, et on ne sait rien en particulier de ses occupations à cette époque. Le profit qu'il retira de son ouvrage, et la libéralité avec laquelle l'Association africaine reconnut les services qu'il lui avait rendus, l'avaient mis, pour le présent, dans une situation aisée; et il resta long-temps indécis sur ses plans d'existence future. Il paraît que,

pendant une partie de l'année 1799, il eut, avec le gouvernement, une négociation qui finit par échouer, relativement à quelque emploi public dans la colonie de la Nouvelle-Galles méridionale. A une autre époque, il s'était presque déterminé à prendre une ferme; enfin, avec quelque répugnance, il résolut d'exercer sa profession, à laquelle peut-être il n'avait jamais été fort attaché, et qu'une longue interruption lui avait alors rendue fatigante.

Son incertitude sur l'état de ses affaires à cette époque s'accrut beaucoup par l'espoir qu'il entretenait constamment d'être choisi pour une autre expédition, soit par la Société africaine, soit par le gouvernement. C'est ce qui est évident, d'après une lettre qu'il écrivit à sir Joseph Banks, le 31 juillet 1800. Il y parle de la prise récente de Gorée, qu'il considère comme devant ouvrir une communication avec l'intérieur de l'Afrique. Après être entré là-dessus dans quelques détails, il continue ainsi:

« Si telles sont les vues du gouvernement,
« j'espère que mes travaux, dans un emploi
« quelconque, seront utiles à mon pays. Je n'ai
« point encore trouvé de situation où je puisse
« avec avantage exercer l'état de chirurgien ; et,
« à moins que quelques-uns de mes amis ne s'in-
« téressent en ma faveur, j'attendrai patiem-
« ment que le nuage qui couvre mes plans
« futurs soit dissipé. »

Il s'offrit pour lui à Péebles une occasion d'exercer la médecine, qui parut assez avantageuse. Il alla donc résider dans cette ville, au mois d'octobre 1801, et s'appliqua avec ardeur à l'exercice de sa profession. En assez peu de temps, il eut presque toutes les pratiques de ce lieu et du voisinage ; mais, comme elles n'étaient pas nombreuses, ses profits ne furent jamais considérables. Il était cependant très-occupé, car il se distinguait fort par sa bienveillance envers les pauvres, et par ses soins désintéressés pour les basses classes de la so-

ciété. C'est sur-tout par de telles vertus que l'on honore la profession de médecin.

Il n'est pas surprenant que cette situation lui ait déplu, et qu'il ait alors désiré avec ardeur quelqu'autre établissement. En effet, ses premières habitudes l'avaient rendu peu propre aux humbles occupations auxquelles il se trouvait borné. L'état d'un médecin de village, en Ecosse, accompagné de beaucoup de soins et de fatigues corporelles, et ne conduisant à aucune distinction ni à de grands avantages personnels, ne pouvait guère plaire à un homme dont l'esprit était rempli de vues ambitieuses et d'entreprises aventureuses et romanesques. Ses courses pour visiter des malades éloignés, ses voyages à cheval, longs et solitaires, sur des bruyères froides et sauvages, et sur des montagnes assaillies par les orages de l'hiver, paraissent avoir produit en lui des sentimens d'impatience et de déplaisir qu'il avait peut-être rarement éprouvés dans les déserts de

l'Afrique. Le profond chagrin que lui causait ce genre de vie, se manifesta en plusieurs occasions avec force, sur-tout lorsqu'avant qu'il entreprit sa seconde mission en Afrique, un de ses plus proches parens lui remontra l'imprudence de s'exposer à des dangers auxquels il n'avait échappé qu'avec tant de peine, ou à d'autres peut-être plus grands encore. Il répondit avec tranquillité : qu'il courait d'aussi grands risques, et verrait aussi réellement accourcir ses jours en passant à Péebles quelques hivers sans gloire dans la pratique de son état, qu'en entreprenant le voyage dont il s'occupait.

On devait s'attendre qu'un homme si accoutumé à la société des savans et des gens de lettres, et qui, récemment, avait été parfois admis dans les cercles brillans de la capitale, où il était devenu un objet constant d'attention et d'intérêt, éprouverait une extrême répugnance pour la solitude et l'obscurité d'une petite ville de province ; mais il paraît qu'il n'en fut pas

ainsi. Il avait peu de goût pour la grande société, et n'y était pas très-propre. A toutes les époques de sa vie, il considérait une retraite absolue à la campagne comme le but et la fin de tous ses travaux. Il éprouvait d'ailleurs de grandes satisfactions dans son petit cercle domestique et dans la société d'amis choisis. Son séjour à Péebles fut, sous ce rapport, très-heureux pour lui, car il lui fit connaître deux habitans distingués du voisinage : le colonel John Murray de Kringaltie, vieux officier très-respectable, retiré du service, et le docteur Adam Ferguson. Il devint leur ami intime, et passa une grande partie de son temps avec eux. Le docteur, demeurant alors à Hallyards, dans la vallée de la Tweed, est l'auteur bien connu de l'*Essai sur la société civile,* et de l'*Histoire de la république romaine*. Il était auparavant professeur de philosophie morale à Edimbourg, où, pendant plusieurs années, il avait fait partie de cette réunion littéraire si distinguée

dont Hume, Smith, Black et Robertson étaient les principaux ornemens. A l'âge vénérable de quatre-vingt-onze ans, il vit encore, et est le dernier survivant de cette illustre société (1).

La société d'un homme si recommandable fut un grand honneur pour Park, qui sut l'apprécier autant qu'il le devait. Les papiers transmis par sa famille, parlent d'autres témoignages de respect qu'après son retour en Ecosse il reçut, en 1799, de plusieurs personnes distinguées parmi ses compatriotes. Ils annoncent en particulier qu'il fut très-sensible aux attentions qu'eut pour lui, dans ce temps, M. Dugald Stewart.

Au milieu de ces occupations, les pensées de Park étaient toujours tournées vers l'Afrique. Peu de temps après la signature des préliminaires de paix avec la France, en octobre 1801,

(1) En mai 1816, les journaux ont annoncé la mort de ce très-estimable écrivain.

il reçut de sir Joseph Banks, une lettre qui l'informait « qu'en conséquence de la paix, l'Association reprendrait certainement son projet d'envoyer un voyageur en Afrique, pour pénétrer jusqu'au Niger et y naviguer. » Il ajoutait : « Que dans le cas où le gouvernement accueillerait ce projet, Park serait certainement recommandé comme l'homme le plus capable de le mettre à exécution. » Mais l'affaire resta long-temps indécise, et aucune proposition positive ne suivit cette communication, jusqu'à l'automne de 1803. Alors, il reçut une lettre des bureaux du secrétaire d'état colonial, qui lui mandait de se rendre à Londres sans délai. A son arrivée, il eut une entrevue avec lord Hobart, aujourd'hui comte de Buckinghamshire, et secrétaire d'état du département des colonies, qui lui annonça la nature d'une expédition destinée pour l'Afrique, et à laquelle on avait proposé que Park prît la principale part. Il refusa de donner une réponse immédiate,

et demanda quelque temps pour délibérer et consulter ses amis. Environ dix jours plus tard, il revint chez lui dans ce dessein.

A son retour en Ecosse, il consulta un petit nombre d'amis ; mais dans ses propres idées, ce point était déjà décidé. Dès le temps de son entrevue avec lord Hobart, il avait pris sa résolution. Pendant plusieurs années son imagination s'était livrée aux conjectures des découvertes qu'il était destiné à faire dans l'intérieur de l'Afrique ; et maintenant l'objet de son ambition était à sa portée. Il se hâta d'annoncer à lord Hobart qu'il acceptait la proposition, employa quelques jours à arranger ses affaires et à prendre congé de ses amis, et quitta l'Ecosse, en décembre 1803, avec la conviction qu'il s'embarquerait, sous très-peu de temps, pour la côte d'Afrique ; mais avant son départ définitif, il devait encore éprouver un grand nombre de retards.

Les principaux points de l'expédition pro-

jetée avaient été pleinement examinés, et en grande partie arrêtés dans le département colonial, avant que l'on se fût adressé à Park ; en conséquence, il s'était flatté que l'affaire était très-avancée. Mais lors de son arrivée à Londres, il fut très-affligé d'apprendre que l'expédition avait été retardée. Ce fut seulement deux mois après, que son départ fut enfin fixé à la fin de février 1804. Mais, par malheur, à cette époque, on craignit des changemens politiques importans, qui eurent lieu, en effet, quelque temps après, par la démission de M. Addington ; et l'administration éprouva quelque embarras dans sa marche. Tout était prêt à Portsmouth pour l'embarquement, et une partie des troupes destinées à ce service étaient déjà à bord, lorsque l'expédition fut soudain contremandée. La question si elle se rendrait ou non en Afrique fut remise à la décision de lord Camden, qui, peu de temps après, succéda à lord Hobart dans le département colonial.

En conséquence de ce changement, Park fut informé dans le bureau colonial que l'expédition pourrait bien ne point partir avant le mois de septembre. Une personne en place lui fit entendre qu'il emploierait le temps jusque-là d'une manière avantageuse, s'il se perfectionnait dans la pratique des observations astronomiques, et s'il acquérait quelque connaissance de la langue arabe. Il sut aussi que les dépenses raisonnables qu'il pourrait faire dans cette étude, lui seraient remboursées par le gouvernement. En conséquence, il engagea un natif de Mogador, appelé *Sidi Omback-Boubi*, qui demeurait alors à Londres, et avait servi d'interprète à Elphi Bey, ambassadeur des Mamelucks du Caire, à l'accompagner en Ecosse, pour lui donner des leçons d'arabe. Ils quittèrent aussitôt Londres ensemble, et, au commencement de mars, arrivèrent à Péebles, où Park continua de résider avec son maître africain, jusque vers le milieu de mai. Alors, il quitta définiti-

vement sa maison de Péebles, et emmena sa famille à la ferme de Fowlshiels, où il attendit paisiblement les ordres du secrétaire d'état. Pendant tout ce temps, il mit un grand soin à se rendre familier l'usage des instrumens astronomiques, et à étudier la langue arabe, qu'il parvint à savoir assez bien.

En cette même année 1804, M. Park commença à se lier avec M. Walter Scott (1), pendant sa dernière résidence à Fowlshiels, immédiatement avant sa dernière mission en Afrique. M. Scott passait alors l'été avec sa famille à Ashesteil, maison de campagne du voisinage : il chercha naturellement à connaître M. Park, et bientôt ils furent liés d'une amitié sincère. La ressemblance des goûts y contribua beaucoup. M. Park était grand amateur de

---

(1) Un des poètes qui, avec lord Byron, M. Southey, etc., soutiennent le mieux aujourd'hui la gloire du Parnasse anglais.

poésie, et quoiqu'il ne se fût pas distingué dans cet art, il avait fait des vers, étant encore fort jeune. Il avait pris plaisir à apprendre et retenir la plupart des traditions fabuleuses et des ballades qui distinguent, d'une façon si remarquable, cette partie classique de l'Ecosse, et plus spécialement les bords de l'Yarrow. Le journal de sa dernière mission en Afrique, offre, en peu de mots, une preuve touchante de ses sentimens à cet égard. Après avoir dit qu'il avait été forcé de laisser à Nummasoulo un soldat malade, appelé *William Allen*, et qu'il avait, selon son usage, payé le Douty pour avoir soin de lui, il ajoute : « J'eus beaucoup de regret de me séparer de cet homme; il était naturellement d'un caractère gai, et souvent il charmait les veilles de la nuit par les chansons de notre pays natal. »

M. Scott et M. Park, pendant leur liaison, étaient fréquemment ensemble; et, comme on s'y attend bien, la conversation roulait souvent

sur l'Afrique. Dans une ou deux occasions, M. Park communiqua à son ami plusieurs aventures remarquables et fort intéressantes qui lui étaient arrivées pendant son voyage, mais qu'il n'avait pas rapportées dans son ouvrage. Son ami lui demanda le motif de cette omission, qui lui semblait inexplicable. La réponse de M. Park fut frappante et caractéristique. Il dit : « Que dans tous les cas où il avait à communiquer quelque information qu'il croyait importante au public, il avait hardiment raconté les faits, laissant ses lecteurs maîtres d'accorder à ses assertions la confiance qu'elles leur paraîtraient mériter; mais qu'il n'avait pas voulu rendre ses voyages plus merveilleux, en y rapportant des circonstances qui, bien que vraies, n'étaient que peu ou point importantes, puisqu'elles n'avaient rapport qu'à lui-même et aux diverses époques où il s'était soustrait à ses persécuteurs. » Tout lecteur regrettera que M. Scott n'ait pu se ressouvenir de ces anecdotes. Mais, ainsi

qu'il l'a déclaré à l'éditeur, il n'a pas cru, après plusieurs années, pouvoir les rapporter avec exactitude, et il n'a point voulu commettre, envers la mémoire de son ami, l'injustice de les présenter au public sous une forme imparfaite.

M. Walter Scott vint un jour chez M. Park, et ne le trouvant point, il alla le chercher sur les bords de l'Yarrow, rivière romantique, et qui, coulant parmi des rochers, forme des étangs et des cascades. Il le trouva occupé à jeter dans la rivière de grosses pierres, et examinant avec attention les bouillons qui s'élevaient à sa surface. Son ami lui demanda pourquoi il prolongeait tant ce singulier amusement. « C'était de cette manière, lui répondit M. Park, « que je m'assurais en Afrique de la profondeur « des rivières, avant de me hasarder à les passer. Je jugeais du plus ou moins de danger « de la tentative, par le temps que les bulles « d'air mettaient à monter. »

Il n'était pas alors généralement connu dans

le pays que M. Park songeât à entreprendre un second voyage; mais cette circonstance ne laissa aucun doute à M. Scott qu'il n'en eût formé le dessein.

Malgré sa résolution de visiter encore l'Afrique, il avouait que les horreurs de sa captivité dans le camp maure de Benown, n'avaient jamais cessé de tourmenter son esprit. Quand il éprouvait quelque indigestion, incommodité à laquelle il fut très-sujet après son retour d'Afrique, et qui troublait fort son sommeil, il lui arrivait souvent de s'éveiller en sursaut, et frappé d'une horreur profonde, parce qu'il se croyait encore prisonnier sous la tente d'Aly.

Au commencement de septembre, il reçut une lettre du sous-secrétaire d'état pour le département colonial, dans laquelle il lui mandait de se rendre à Londres sans délai, et de se présenter, à son arrivée, au bureau des colonies. Il ne perdit point de temps pour régler ses

affaires, quitta Fowlshiels, et arriva à Londres vers la fin de septembre 1804.

Quand M. Park quitta ainsi, pour la dernière fois, Fowlshiels, il fut profondément affecté, et ne voulut point confier ses émotions à sa famille en prenant formellement congé d'elle. Il la quitta comme s'il eût eu intention de s'en retourner, et allégua qu'il avait à Edimbourg des affaires particulières. Ce fut de cette ville qu'il adressa par écrit à ses parens ses derniers adieux.

Il venait de faire alors une visite à M. Walter Scott, et coucha chez lui à Ashesteil. Son ami l'accompagna pendant une partie de la route, lors de son retour à Fowlshiels. Park lui parla beaucoup de sa nouvelle expédition d'Afrique, et de la résolution où il était d'aller droit à Edimbourg, sans revenir dire adieu à sa famille. M. Scott insista sur les dangers qu'il pourrait éprouver en se faisant accompagner, dans sa nouvelle mission, par une

force militaire. Il croyait alors cette manière de voyager en Afrique la moins sûre de toutes; le nombre des troupes à employer ne pouvant suffire à des conquêtes, ni même à une défense sérieuse, et se trouvant toutefois assez considérable pour exciter le soupçon. Park répondit à ces objections, en décrivant la manière dont l'Afrique était sous-divisée entre de petits souverains qui ne pourraient former aucune combinaison régulière pour intercepter sa marche, et dont les états seraient bientôt traversés. Il parla aussi des longs voyages, communs dans ces contrées, et de l'habitude où étaient les naturels de voir des coffles ou caravanes de toutes nations passer sur leurs territoires, en payant une légère contribution. Il concluait de là que la marche d'une petite escorte armée, telle que celle qui devait lui obéir, n'exciterait aucune inquiétude sérieuse.

Cette conversation intéressante occupa les deux amis jusqu'à ce qu'ils eussent passé les

montagnes, et qu'ils fussent arrivés à un chemin où ils étaient convenus de se quitter. Un petit fossé le séparait d'un terrain marécageux. En traversant ce fossé, le cheval de M. Park broncha et manqua de tomber. « Je « crains, Mungo, dit M. Walter Scott, que ce « ne soit là un mauvais présage. » M. Park répondit en souriant : « Ceux qui croient aux mauvais « présages n'éprouveront que de mauvaises « aventures. » Après avoir prononcé cette phrase proverbiale, il se sépara vivement de son ami, pour éviter l'attendrissement d'un adieu formel; et bientôt M. Scott le perdit de vue.

Dans les communications de Park avec le secrétariat des colonies, lord Camden avait exprimé le désir qu'il lui remît par écrit ses opinions, tant sur le plan de l'expédition, que sur les objets particuliers vers lesquels il présumait que son attention se dirigerait principalement pendant son voyage. Pour se conformer à cette

demande, Park, pendant ses loisirs à la campagne, avait composé un Mémoire sur ce sujet; il le présenta au bureau des colonies peu de jours après son arrivée à Londres. Comme cet écrit est le fondement des instructions officielles qui furent depuis adressées à Park, et que, sous d'autres rapports, il est important et rempli d'intérêt, on l'a inséré ici en entier.

Mémoire remis par Mungo Park, écuyer, à lord Camden, le 4 octobre 1804.

« Détail circonstancié, 1° des objets vers lesquels l'attention de M. Park sera principalement dirigée pendant son voyage dans l'intérieur de l'Afrique; 2° des moyens nécessaires pour effectuer ce voyage, etc.; 3° de la manière dont il propose de mettre à exécution les plans du gouvernement.

« Les objets que M. Park aura constamment en vue, sont: *L'extension du commerce anglais*

et l'accroissement de nos connaissances géographiques.

« En dirigeant ses recherches vers le commerce, il se proposera les sujets suivans, comme dignes d'une attention spéciale :

« 1° La route par laquelle les marchandises seraient le plus facilement transportées vers le Niger. Il y parviendra en examinant la nature du pays, s'il est boisé ou bien ouvert, s'il a ou non de l'eau, s'il abonde en provisions ou autres choses, et s'il est capable de fournir les bêtes de charge nécessaires.

« 2° La sûreté ou le danger de cette route. Il considérera le caractère général des naturels, leur gouvernement, etc.; les jalousies que pourraient exciter les marchands européens, et l'escorte qui serait nécessaire pour la protection de la caravane.

« 3° Les marchandises à prendre en retour. Il fera des listes des articles produits par chaque

district, et de ceux qui sont importés des royaumes voisins.

« 4° La valeur des marchandises. Ceci ne pourra se faire qu'en comparant les articles les uns avec les autres, avec l'or, comme mesure générale de trafic, et avec les articles européens échangés.

« 5° Les profits du commerce. Il sera possible de les apprécier en troquant un article africain pour un autre; un article d'Europe pour un d'Afrique; et un article d'Afrique ou d'Europe contre de l'or.

« 6° L'étendue jusqu'à laquelle un tel commerce pourrait parvenir. Il comparera, avec beaucoup de soin et d'exactitude, les objets d'échange avec l'industrie habituelle des naturels du pays.

« M. Park dirigera aussi son attention vers la fertilité générale du pays; il examinera si quelque partie en serait avantageuse pour y établir une colonie anglaise, et si quelques ob-

jets d'histoire naturelle, que les Africains ne connaissent pas maintenant, seraient utiles à l'Angleterre, sous le rapport du commerce. »

« M. Park, dans ses recherches géographiques, se proposera les problèmes suivans :

« 1° Déterminer positivement la latitude et la longitude des divers lieux qu'il visitera en marchant vers le Niger.

« 2° Déterminer, s'il se peut, l'endroit où ce fleuve se termine.

« 3° Faire du fleuve un examen aussi exact que sa situation et les circonstances pourront le permettre.

« 4° Donner une description des différens royaumes situés sur les bords ou près des bords de ce fleuve, ainsi qu'une relation des mœurs et coutumes des habitans. »

Moyens nécessaires pour effectuer le voyage.

Trente soldats européens.

Six charpentiers européens.

Quinze ou vingt nègres de Gorée, pour la plupart artisans.

Cinquante ânes,
Six chevaux ou mulets, } achetés à St.-Jago.

Articles d'habillement, etc., pour les soldats et les nègres, outre leur vêtement ordinaire.

Pour chaque homme.

Un voile à garantir des mosquittes.

Un chapeau avec un large bord.

Deux vestes de dessous, en flanelle, avec des manches.

Deux paires de chausses.

Une paire de souliers.

Un grand manteau pour dormir, semblable à celui de la cavalerie.

Un havresac et une gourde pour le voyage.

Armes et munitions.

Six carabines.

Huit ou dix mousquetons.

Pour chaque homme.

Un fusil avec sa baïonnette.

Une paire de pistolets et un ceinturon.

Une boîte à cartouches et un baudrier.

Des cartouches à balles.

Des cartouches de pistolets.

Des pierres à fusil.

De la poudre.

Du petit plomb de différentes grosseurs.

Articles nécessaires pour équiper les ânes.

Cent sacs très-forts.

Cinquante selles de grosse toile.

Des sangles, des boucles, des cordes.

Six selles et brides pour les chevaux.

Articles nécessaires pour construire et équiper, sur le Niger, deux barques des dimensions suivantes :

Quarante pieds de long sur huit de large, pour tirer deux pieds et demi d'eau.

Des outils de charpentier, y compris des haches et de longues scies.

Du fer et des clous.

De la poix et de l'étoupe.

Deux compas de mer.

Deux longue-vues pour le jour ou la nuit.

Deux petits pavillons de paix.

Six lanternes sourdes.

Deux tonneaux de ris de la Caroline.

Des ustensiles de cuisine.

Des médicamens et des instrumens de chirurgie.

Liste des marchandises pour acheter des provisions et faire les présens nécessaires aux rois de Woolli, Bondou, Kajaaga, Fouladou, Bambarra, et aux rois de l'intérieur.

	Verges.
De la meilleure toile des Indes bleue.	150
— blanche.	50
Drap écarlate	200
— bleu.	30
— verd.	20
— jaune.	10

Flanelle écarlate de Salisbury, bonnets de nuit rouges, etc.

	Liv.
Ambre.	150
Corail.	50
Faux corail.	50

	Liv.
Grenats blancs. } Grenats rouges. }	50
Verroterie.	150
Grains de chapelet en or. Petits grains noirs. — blancs. — jaunes.	50

Cinq fusils à deux coups.

Cinq paires de pistolets *idem.*

Cinq épées avec leurs ceinturons.

Des petits miroirs, des couteaux, des lunettes.

Des dollars.

Aperçu abrégé de la manière dont M. Park se propose de mettre à exécution les plans du gouvernement.

« M. Park touchera à St.-Jago, afin d'y acheter les ânes et les mulets et une quantité suffisante de grains pour les nourrir pendant le voyage à Gorée et sur la Gambie. Arrivé à Gorée, il se propose de recevoir à bord les soldats et les nègres dont il a été fait mention. Alors, il s'a–

vancera jusqu'à Fattatenda, à cinq cents milles en remontant la Gambie. Là, quand il en aura reçu la permission du roi de Woolli, il débarquera, avec les troupes, les bêtes de somme, etc.; après quelque temps de repos, et lorsque les dispositions nécessaires auront été faites, il continuera son voyage jusqu'au Niger. La route qu'il a intention de suivre, le conduirait à travers les royaumes de Bondou, Kajaaga, Fouladou et Bambarra.

« M. Park sait très-bien que, pour conduire une expédition de cette nature à travers une telle étendue de pays, il y aura nécessairement de grandes difficultés à éprouver; mais il aura soin d'employer, dans toute occasion, des mesures conciliatoires. Il rappellera aux princes du pays la bonne intelligence qui a toujours subsisté entr'eux et les Anglais, et il déclarera invariablement que ce voyage n'est entrepris que pour l'extension du commerce et leurs intérêts mutuels.

« Arrivé au Niger, il donnera d'abord tous ses soins à gagner l'amitié du roi de Bambarra. Dans cette vue, il enverra un des principaux *doutis* (1) de Bambarra à Sego, avec un petit présent. Cet homme informera Mansong de notre arrivée dans son royaume. Il lui dira que notre intention est de nous rendre à Sego, avec des présens pour lui, aussitôt qu'il nous en aura donné la permission, et que nous nous serons procuré les moyens de nous y transporter.

« Pendant ce temps, nous ferons tout notre possible pour construire les deux barques avec la plus grande célérité. Quand elles seront terminées, et que tout sera prêt pour l'embarquement, M. Park disposera des bêtes de somme ; il en donnera quelques-unes en présent ; et avec les autres il achetera des provisions. Si la réponse du roi de Bambarra est favorable, il se rendra aussitôt à Sego ; et après

(1) Chefs de ville ou de province.

avoir fait ses présens à Mansong, il lui demandera sa protection jusqu'à Jinnie. Là finit la connaissance personnelle qu'a M. Park du cours du Niger.

« S'avançant plus loin, M. Park se propose de reconnaître le lac Dibbie, en côtoyant son rivage méridional. Il continuera ensuite de descendre le fleuve par Jimbala et Kabra, port de Tombouctou, et traversera les royaumes de Houssa, Niffe et Kashna, etc., pour parvenir à celui de Wangara, placé à une distance directe d'environ quatorze cents milles du lieu de l'embarquement.

« Si, par malheur, le fleuve finit là, M. Park se verra dans une situation fort critique. Cependant, il se guidera d'après son éloignement de la côte, le caractère des nations au milieu desquelles il se trouvera, et les circonstances de sa situation.

« Il craint qu'il ne lui soit impossible de retourner à l'ouest par le Niger; qu'il ne le lui

soit également de s'avancer au Nord, et qu'un voyage à travers l'Abyssinie ne lui offre d'extrêmes dangers. La seule route qui lui donne quelques espérances de succès, est celle qui se dirige vers la Guinée. Si le fleuve prend une direction méridionale, M. Park regardera comme un devoir de le suivre jusqu'à son embouchure. Si, par bonheur, le Niger se trouve être le même que la rivière de Congo, il s'y embarquera avec les soldats et les nègres sur un vaisseau de traite, et retournera en Angleterre par Ste.-Hélène ou par les Indes-Occidentales. »

Les considérations suivantes ont porté M. Park à penser que le Congo se trouvera la continuation du Niger.

« 1° L'ignorance totale de tous les habitans du nord de l'Afrique sur les lieux où le Niger se termine. S'il finissait en quelque endroit du nord de l'Afrique, il est difficile de concevoir comment les habitans l'ignoreraient si complète-

ment, et pourquoi leur opinion générale serait qu'il se perd dans le Nil à l'extrémité du monde, et, par le fait, dans des pays qui leur sont inconnus.

« 2° Dans le journal de M. Hornemann, le Niger est représenté coulant à l'est dans Bornou, lieu où il reçoit le nom de *Zad*. On dit à ce voyageur que le Zad était large d'un mille, et qu'il avait son cours vers le Nil d'Egypte, à travers la contrée des Payens (1). Le cours qu'il a ici se dirige vers le Congo. *Zad* est le nom du Congo à son embouchure, et ce fleuve porte ce même nom pendant au moins six cent cinquante milles de cours au milieu des terres.

« 3° On suppose généralement que la rivière de Dar Kulla dont parle M. Browne (2),

(1) *Mémoires de l'Association africaine*, tom. II, pag. 201.

(2) *Voyage dans la haute et basse Egypte, en Syrie et dans le Darfour*, etc., par G. W. Browne; 2 vol. in-8°, cartes et figures. Paris, J. G. Dentu.

est le Niger, ou, dumoins, qu'elle a une communication avec ce fleuve. C'est exactement le cours que doit avoir le Niger pour se réunir au Congo.

« 4° On ne peut, d'après aucun principe connu, expliquer la quantité d'eau que le Congo verse dans la mer Atlantique, qu'en reconnaissant que le Niger se jette dans ce fleuve. Si le Congo tirait entièrement ses eaux de la partie méridionale des montagnes dont on présume que l'Afrique est environnée, on devrait supposer naturellement que quand les pluies ne dépassent point le nord de ces montagnes, le Congo, ainsi que les autres rivières d'Afrique, perdrait beaucoup de son étendue, et que ses eaux deviendraient pures. Elles sont, au contraire, dans tous les temps, épaisses et bourbeuses. Lorsque cette rivière est très-basse, sa largeur est d'un mille, sa profondeur de cinquante brasses, et son courant de six milles par heure.

« 5° Le débordement annuel du Congo commence avant que les pluies aient tombé au sud de l'équateur, et correspond avec exactitupe aux inondations du Niger, en calculant que l'eau est venue de Bambarra à raison de trois milles par heure. »

M. Park estime que quand votre seigneurie aura pesé mûrement les raisons ci-dessus déduites, elle sera portée à conclure que ses espérances de revenir par le Congo ne sont pas imaginaires, et que son expédition, quoique accompagnée de grands périls, promet d'être d'un avantage infini pour la Grande-Bretagne.

Considérée sous un point de vue commercial, elle ne vient qu'après la découverte du cap de Bonne-Espérance; mais sous le point de vue géographique, c'est certainement la plus grande découverte qui reste à faire dans le monde.

Signé MUNGO PARK.

Le passage de ce Mémoire qui mérite le plus

d'attention, est l'opinion de M. Park sur le cours et la fin du Niger; question géographique aussi difficile qu'importante. Dans un traité que le major Rennell a expressément écrit sur les découvertes de Park, ce géographe distingué, comparant les diverses relations du cours du Niger au delà de Houssa, se montre fort persuadé que les eaux de ce fleuve n'ont aucune communication ni avec le Nil ni avec la mer. Il pense qu'elles forment un grand lac dans les pays de Wangara et de Ghana, et qu'elles s'évaporent par la chaleur du soleil (1).

Park avait fortement dirigé son attention sur ce sujet, et il n'avait négligé aucune occasion d'acquérir des notions propres à jeter de la lumière sur une question si obscure et si difficile. Pendant son séjour en Ecosse, il connut M. Georges Maxwell, autrefois commerçant en

(1) *Mémoires de l'Association africaine*, tom. 1, pag. 533.

Afrique, et qui avait une grande connaissance de toute la côte occidentale de ce pays, surtoutau sud de l'équateur. On lui devait même la publication d'une carte du fleuve Congo. Avant que M. Maxwell eût appris quelques particularités relatives au Niger, plusieurs circonstances l'avaient porté à conjecturer que la source du Congo est considérablement enfoncée dans les terres, et très-éloignée au Nord. La publication des voyages de Park, le confirma dans son opinion, et le porta à conclure que le Congo et le Niger étaient un seul et même fleuve. Il paraît que les raisonnemens de M. Maxwell firent une grande impression sur Park. Il adopta, dans toute leur étendue, les sentimens de ce voyageur relativement à l'embouchure du Niger, et persévéra dans cette opinion jusqu'à la fin de sa vie.

Les sources des grands fleuves ont souvent excité la curiosité du public, et même des savans; mais il est particulier au Niger d'être

intéressant sous le rapport de son embouchure. Ceux qui se rappellent les émotions que Park lui-même annonce avoir éprouvées dans son premier voyage, à la première vue de ce grand fleuve (1), pourront se former quelque idée de l'enthousiasme qu'il manifeste à la fin de son Mémoire sur ce sujet, devenu maintenant sa passion dominante. On ne doit pas être surpris que la question de l'embouchure du Niger,

(1) « Tandis que nous faisions route à cheval ensemble, et que, des yeux, je cherchais le fleuve avec impatience, un des nègres cria : *Geo affili* (voyez l'eau). Je regardai, et j'aperçus, avec un plaisir infini, le grand objet de ma mission, le majestueux Niger, depuis si long-temps désiré, brillant des feux du soleil levant, aussi large que la Tamise à Westminster, et coulant doucement à l'Est. J'approchai en hâte de ses bords, et ayant bu de son eau, j'adressai avec ardeur mes actions de grâces au grand ordonnateur de toutes choses, qui avait couronné mon entreprise d'un tel succès. »

jointe à tant d'émotions personnelles, se fût si complètement emparée de l'esprit de Mungo Park, puisque ce sujet en lui-même, considéré comme matière de recherches géographiques, est un des plus intéressans que l'on puisse concevoir. Un grand fleuve sort des montagnes occidentales de l'Afrique ; il coule vers le centre de ce vaste continent : son cours, dans cette direction, est reconnu pendant un espace considérable ; mais au-delà, les renseignemens cessent, et permettent de se livrer aux plus singulières conjectures. Cette idée, sans doute, a quelque chose d'immense, de mystérieux, qui captive avec force la curiosité, et s'empare puissamment de l'imagination.

Peu de temps après que Park eut remis son Mémoire au ministère des colonies, il eût une audience de lord Camden, qui lui exprima son approbation sur tout ce qu'il contenait, et lui fit part de ce qui avait été arrêté jusqu'alors touchant le plan de l'expédition. Le montant

du traitement que Park devait recevoir fut, vers le même temps, arrêté avec une libéralité fort recommandable de la part du gouvernement, et tout à fait à la satisfaction du voyageur. Il fut aussi réglé, d'une manière très-judicieuse, que s'il venait à mourir avant d'avoir terminé son entreprise, ou si l'on n'avait point de ses nouvelles, après une époque fixée, depuis son départ, le gouvernement payerait, à titre d'indemnité, une certaine somme à sa femme et à sa famille.

Mais avant que tous les détails du projet fussent finalement arrêtés, lord Camden chargea Park de consulter le major Rennell, et d'obtenir de lui son opinion, tant sur le plan et le but de l'expédition, que sur les sentimens personnels de Park relatifs au Niger, et tels qu'il les avait consignés dans son Mémoire. Il se rendit, dans ce dessein, à BrighteImston, où était alors le major Rennell, et resta plusieurs jours avec lui. Pendant ce temps, ils discutèrent fré-

quemment entr'eux les points proposés par lord Camden.

Quant à la supposition relative à l'embouchure du Niger, le major Rennell ne fut point convaincu par les raisonnemens de Mungo Park; il déclara qu'il s'en tenait à l'opinion antérieurement manifestée par lui sur le cours de cette rivière. A l'égard du plan de l'expédition, il fut si frappé des difficultés et des périls dont son exécution paraissait devoir être accompagnée, qu'il conseilla vivement à Park de ne pas s'engager dans une entreprise si hasardeuse. Ses argumens, poussés avec toute la chaleur d'une amitié sincère, parurent faire une grande impression sur Park, et il prit congé du major Rennell, déterminé, en apparence, à abandonner son projet. Mais cette conviction ne dura que peu d'instans, et cessa presque aussitôt que l'influence et l'autorité d'où elle provenait eurent disparu. De retour à Londres, Park sentit renaître son enthousiasme et tous ses

doutes : les difficultés qu'il avait craintes n'existèrent plus pour lui.

Il communiqua bien au secrétaire d'état les doutes exprimés par le major Rennell ; mais, comme il accompagna cette communication de ses réponses et de ses remarques personnelles, les objections ne furent pas jugées d'un assez grand poids pour produire un changement matériel dans les arrangemens convenus.

Il faut observer, sur les opinions du major Rennell et sur celles d'autres amis éclairés de Park, qui désapprouvaient l'expédition, que, pour la plus grande partie, leurs objections paraissaient avoir été trop générales et trop indéterminées. Peut-être procédaient-elles trop d'idées vagues et indéfinies, de dangers que l'expérience a prouvé n'être qu'accidentels dans un tel voyage ; en ce cas : elles auraient été également décisives contre toute nouvelle tentative pour explorer l'intérieur de l'Afrique. Il doit suffire d'opposer à ces objections l'autorité

de sir Joseph Banks, qui fut aussi beaucoup consulté par Mungo Park et par le secrétaire d'état, et dont l'opinion paraît avoir également été modérée et judicieuse. Sans affaiblir en rien les dangers de l'expédition projetée, qu'il regardait comme une des plus hasardeuses qui jamais eût été entreprise, il ne croyait pas ces dangers supérieurs à ceux que l'on peut raisonnablement affronter pour parvenir à un but très-important; observant, avec raison, qu'en général on ne devait espérer de grandes découvertes, en géographie, qu'en exposant ainsi la vie des hommes. La justesse de son opinion fut démontrée par l'évènement, puisque l'on verra dans la suite que la non réussite de l'entreprise fut plutôt due à des circonstances accidentelles, qu'à aucun vice du premier plan de l'expédition.

Après un mûr examen, il fut enfin arrêté que l'expédition se composerait de Park, de son beau-frère, M. Alexandre Anderson, qui aurait sous lui la principale autorité, et de M. Georges

Scott, employé comme dessinateur, avec un petit nombre de constructeurs de barques et d'ouvriers. Aucune troupe d'Angleterre ne devait les accompagner; mais à Gorée, ils devaient prendre un certain nombre de soldats du corps africain, en garnison dans ce lieu, et qui seraient disposés à faire volontairement ce service.

M. Anderson et M. Scott, associés de Park pour cette expédition, étaient des jeunes gens fort instruits, et d'un excellent caractère. Le premier avait acquis, dans son état de chirurgien, une expérience de plusieurs années; l'autre était un artiste qui annonçait beaucoup de talens. Nés tous deux dans le comté de Selkirk, ils étaient compatriotes aussi bien qu'amis de Park; et il leur avait inspiré une grande ardeur pour l'entreprise à laquelle ils allaient prendre part.

L'expédition étant ainsi limitée, quant à sa nature et à son but, il n'était plus besoin que

de se procurer un assortiment d'effets et d'articles de commerce, et de s'assurer les moyens de transporter la troupe, avec sa petite cargaison, sur la côte d'Afrique. On devait donc s'attendre que l'expédition partirait immédiatement ou sous fort peu de temps. C'était un objet de grande importance, en raison de l'époque avancée de l'année. Il était démontré que si les voyageurs étaient retenus pendant un temps considérable, leur voyage dans l'intérieur de l'Afrique serait reculé jusqu'à l'époque de la saison pluvieuse, et qu'ainsi, tout le projet pourrait avorter. Connaissant très-bien ce danger, Park devint pressant dans ses efforts pour obtenir de divers départemens de l'état les ordres nécessaires.

Mais en partie par des circonstances imprévues, en partie à cause des formalités officielles, et de l'abondance de travaux considérés comme plus importans, il était destiné à éprouver un grand nombre de retards. Quoique certaine-

ment ils n'aient eu lieu par l'intention de personne, et que, jusqu'à un certain degré, ils fussent peut-être inévitables, ils produisirent à la fin de très-malheureux résultats. Ce ne fut qu'après avoir attendu deux mois, époque pour lui de grandes peines et de grandes mortifications, que Park reçut ses instructions officielles; après quoi il s'écoula presque un autre mois avant qu'il pût partir d'Angleterre.

Les instructions de Park lui furent communiquées dans une lettre que lui adressa le secrétaire d'état, dans les termes suivans :

Downing-Street, 2 janvier 1805.

« Monsieur,

« Il a été jugé convenable qu'une petite expédition fût envoyée dans l'intérieur de l'Afrique, dans la vue de s'assurer si quelques relations commerciales pourraient s'y ouvrir pour l'avantage mutuel des naturels et des sujets de sa majesté, et de savoir de quelle espèce ces re-

lations pourraient être. Le roi me charge de vous informer que, d'après la connaissance acquise par vous des nations de l'Afrique, et vos travaux, votre persévérance infatigable dans vos voyages au milieu d'elles, sa majesté vous a choisi pour conduire cette entreprise.

« Afin de vous mettre mieux en état de faire ce service, sa majesté vous a accordé le brevet de capitaine en Afrique ; elle a aussi accordé une commission de lieutenant dans le même pays, à M. Anderson, que vous avez recommandé comme propre à vous accompagner. M. Scott a été choisi pour être près de vous en qualité de dessinateur. La présente missive vous donne le pouvoir de prendre avec vous, pour cette expédition, autant d'hommes de la garnison de Gorée que vous le jugerez convenable, jusqu'au nombre de quarante-cinq. Le gouverneur de cette île aura ordre de les mettre sous votre commandement, en leur accordant des encouragemens et des faveurs qui puissent les

déterminer à se joindre à vous avec plaisir pour cette expédition.

« Vous êtes également autorisé à vous procurer, par achat ou autrement, à Gorée, tel nombre d'ouvriers noirs que vous jugerez nécessaire pour les opérations que vous avez en vue.

« Vous serez envoyé à Gorée sur un vaisseau de transport, convoyé par le sloop de sa majesté l'*Eugénie*. Il a ordre d'aller d'abord avec vous à St.-Jago, afin que vous puissiez y acheter cinquante ânes pour porter votre bagage.

« Lorsque vous aurez préparé à Gorée tout ce qui sera nécessaire pour atteindre le but de l'expédition, vous vous rendrez à la rivière de Gambie; et de là, vous traverserez le Sénégal, pour vous rendre, par la route que vous jugerez la plus convenable, sur les bords du Niger.

« Le grand but de votre voyage sera de suivre le cours de cette rivière aussi loin qu'il se pourra, d'établir des communications et des liaisons avec différentes nations sur ses bords; d'obtenir à

leur égard toutes les connaissances locales que vous pourrez vous procurer; et de déterminer les divers points indiqués dans le Mémoire que vous m'avez remis le 4 octobre dernier.

« Vous serez libre alors de revenir sur vos pas par le chemin qui vous paraîtra le plus sûr, soit en prenant une nouvelle direction dans l'intérieur, vers l'Océan atlantique, soit en marchant sur le Caire, par la route qui conduit à Tripoli.

« Vous êtes autorisé à tirer, pour les sommes dont vous pourrez avoir besoin, jusqu'à 5000 liv. sterl. sur les lords du trésor de sa majesté, ou sur telle maison de banque de Londres qu'il vous plaira. »

Je suis, etc.

CAMDEN.

A Mungo Park, écuyer, etc.

Les préparatifs de l'expédition étant alors tout à fait terminés, Park, accompagné de

M. Anderson et de M. Scott, se rendit à Portsmouth, où il fut joint par quatre ou cinq ouvriers de chantier, désignés pour faire leur service près de lui. Ils attendirent quelque temps un vent favorable, et enfin mirent à la voile sur le vaisseau de transport *le Croissant*, le 30 janvier 1805. Ils arrivèrent au port de Praya, aux îles du Cap-Vert, le 8 de mars. Les opérations de Park, depuis son embarquement en Angleterre jusqu'à son départ de Kayee, sur la Gambie, pour l'intérieur de l'Afrique (ce qui forma une période d'environ sept semaines), se trouvent fort bien rapportées dans les lettres suivantes, et dans des extraits de sa correspondance.

A M. Dickson.

Baie du port Praya, St.-Jago, 13 mars 1805.

« Nous avons eu un passage fort ennuyeux jusqu'ici, ayant été tourmentés par des vents contraires, des gros temps et des corsaires fran-

çais. Nous nous sommes tous fort bien portés, eu égard au changement considérable de climat. M. Anderson a eu un rhumatisme au genou, mais il va mieux. M. Scott est parti ce matin pour faire des esquisses dans l'intérieur de l'île, et aussitôt que j'aurai fini cette lettre, je débarquerai pour conclure mon achat d'ânes. J'ai acheté hier soir tout le grain, etc., avec vingt-quatre ânes, et j'en acheterai aujourd'hui trente-deux autres; ainsi, vous voyez que nous ne nous arrêterons pas ici. Nous aurons embarqué aujourd'hui toute notre eau, et la première partie des ânes sera rendue à bord demain. Nous nous attendons à faire voile pour Gorée, samedi ou dimanche.

« J'ai été si occupé que je n'ai pas encore eu le temps de chercher des plantes. Cette saison de l'année est fort défavorable pour l'histoire naturelle, toute la campagne étant entièrement sèche et fanée. J'ai rassemblé quelques observations sur l'état actuel des îles du

Cap-Vert ; je les enverrai en Angleterre par le sloop de guerre.

« Si sir Joseph Banks s'informe de moi, dites-lui que je me porte aussi bien que je peux le désirer ; et que si j'ai aussi peu d'embarras à Gorée qu'ici, j'espère dater, vers le 4 de juin, une lettre des bords du Niger. »

A mistress Park.

Gorée, le 4 avril 1805.

« Je viens d'apprendre que, sous peu de jours, un vaisseau américain part d'ici pour l'Angleterre ; et je saisis avec empressement cette occasion d'envoyer une lettre à ma très-chère épouse. Nous nous sommes tous fort bien portés depuis notre départ d'Angleterre. Alexandre a eu une attaque de rhumatisme à St.-Jago, mais à présent il est tout à fait rétabli. La nuit dernière, il a dansé au bal plusieurs contredanses. Georges Scott est aussi en bonne

santé et fort gai. Je vous ai écrit de St.-Jago, et j'espère que vous aurez reçu ma lettre. Nous sommes partis de ce port, le 21 de mars, et nous étions ici avec les ânes, le 28. Presque tous les soldats de la garnison se sont offerts pour venir avec moi; et, avec l'assistance du gouverneur, j'ai choisi une escorte parmi les meilleurs hommes de la place. Les gens qui sont ici trouvent si peu de danger à l'entreprise, que j'ai été forcé de refuser plusieurs officiers de terre et de mer qui m'offraient de m'accompagner. Nous partirons pour la Gambie vendredi ou samedi. Je suis charmé d'apprendre que Karfa, mon vieil ami, est à présent à Jonkakonda: j'espère que nous le déterminerons à venir avec nous, moyennant une indemnité.

« Nous avons été jusqu'ici fort heureux, et, tant à St.-Jago qu'ici, nos affaires se sont terminées avec le plus grand succès. J'ai l'espoir et presque la certitude que la Providence disposera les esprits et les passions des habitans de cette

partie du monde, de manière que nous pourrons nous glisser parmi eux beaucoup plus facilement que vous ne vous y attendez.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que je pense bien souvent à vous; vos propres sentimens vous mettront à portée d'en juger. L'espoir de passer le reste de mes jours avec ma femme et mes enfans, me fera trouver tout facile; et vous pouvez être sûre que je ne risquerai point ma vie témérairement, lorsque je sais que votre bonheur et le bien-être de ma petite famille en dépendent si fort. J'espère que ma mère ne se tourmente pas à mon égard par d'inutiles craintes. Je m'imagine souvent que vous et elle vous vous rendez malheureuses, en me supposant dans une foule de situations alarmantes. Je n'ai eu jusqu'ici que des succès, et j'espère que six mois de plus finiront tout comme je le désire.

P. S. Nous avons parcouru à cheval ce matin douze milles du pays. Alexandre l'aime beau-

coup. La chaleur, en ce moment, est modérée, et tout le monde se porte bien. »

A Edward Cooke, écuyer, sous-secrétaire d'Etat pour le département colonial.

Jillifree, rivière de Gambie, le 9 avril 1805.

Monsieur,

« C'est avec un grand plaisir que je saisis l'occasion de vous envoyer un récit général de nos opérations depuis notre départ d'Angleterre.

« Nous avons eu une traversée fort ennuyeuse jusqu'aux îles du Cap-Vert. Des tempêtes et des vents contraires nous ont retenus dans la baie de Biscaye, de sorte que nous ne sommes arrivés à St.-Jago que le 8 mars. Je m'occupai aussitôt d'acheter des ânes, du blé, du foin, etc.; et je réussis si bien, que le 18 j'avais embarqué quarante-quatre ânes, avec une grande quantité de blé et de foin. Le capitaine du transport dé-

clara que, pour la sûreté du vaisseau, il ne pouvait rien recevoir de plus. Nous mîmes à la voile pour Gorée, le 21. Tandis que nous reprenions notre route, six vaisseaux anglais, dont un à trois ponts, entrèrent dans la baie. Ils ne nous parlèrent point : l'un d'eux avait au mât de misaine un pavillon bleu d'amiral.

« Nous aperçûmes la côte d'Afrique le 25, et jetâmes l'ancre dans la rade de Gorée le 28.

« Je débarquai aussitôt ; et ayant remis mes dépêches au major Lloyd, je conférai avec lui sur les encouragemens qu'il fallait offrir aux troupes. Nous convînmes que rien ne les déterminerait mieux qu'une double paie pendant le voyage, et un congé au retour. Un ordre du jour fut, en conséquence, adressé, à ce sujet, à la garnison, et, en peu de temps, presque tous les soldats offrirent volontairement leurs services. Le lieutenant Martyn, du corps royal d'artillerie, s'étant également offert, je pensai qu'il me serait avantageux d'avoir un officier

connaissant les hommes de la place, et capable de m'aider à choisir ceux qui supporteraient le mieux la fatigue. J'acceptai donc ses services aux conditions mentionnées dans la lettre de lord Camden. Le capitaine Shortland, commandant la frégate l'*Ecureuil,* a permis à deux de ses meilleurs matelots d'aller avec moi en qualité de volontaires, pour nous aider à équiper et à conduire nos vaisseaux de guerre nigritiens. Je leur ai donné les mêmes encoucouragemens qu'aux soldats, et j'ai assuré de semblables avantages aux quatre charpentiers que j'avais emmenés d'Angleterre, afin que tous ces hommes fussent soumis à des règles et à une discipline communes.

« Le matin du 6 avril, nous embarquâmes les soldats au nombre de trente-cinq hommes. Ils sautèrent dans les chaloupes avec la plus franche allégresse, et dirent adieu à Gorée par des huzzas répétés. Je crois que tous les hommes de la garnison se seraient embarqués avec le plus

grand plaisir ; mais toutes mes offres ne purent engager un seul nègre à m'accompagner. Je dois donc n'espérer d'avoir des interprètes qu'à la Gambie ; et je me persuade que je pourrai en louer ou en acheter trois ou quatre en remontant cette rivière. J'enverrai un compte particulier de toutes les affaires de finances par le retour du transport.

MUNGO PARK.

A sir Joseph Banks.

Kayee, rivière de Gambie, le 26 avril 1805.

Mon cher ami,

« Vous apprendrez, je le sais, avec plaisir, que je suis en bonne santé, et que je vais en avant avec tout le succès que je pouvais raisonnablement espérer. Dans ma lettre à lord Camden, j'ai rendu compte, en peu de mots, de mes opérations depuis mon départ d'Angleterre. J'ai prié sa seigneurie de vous montrer

cette lettre. Vous verrez par celle-ci que j'ai fort peu de temps pour m'occuper d'histoire naturelle; mais de crainte que vous ne pensiez que j'ai entièrement négligé cette étude, je vous ai envoyé quelques objets dans une malle, qui arrivera, j'espère, en bon état. Les plus remarquables sont :

« 1° Le *fang jani*, ou arbre qui brûle de lui-même, de Gorée. Il croît en abondance sur les bords de la Gambie, entre Yanimarou et Kayee, et nulle part ailleurs. Il brûle certainement par quelque moyen intérieur que j'ignore. Peu de naturels l'ont vu en feu ; mais tous ceux qui ont remonté la Gambie, conviendront que ces buissons brûlent dans des lieux où aucune créature humaine ne pourrait y mettre le feu, et où l'herbe d'alentour n'est pas brûlée. Je vous ai envoyé un tronc brûlé, deux sommités et un fruit (1).

---

(1) Les échantillons de plantes dont Park fait mention dans sa lettre, arrivèrent à sir Joseph Banks. L'exa-

« 2° Le *kino*, comme l'appellent les naturels. J'envoie une branche avec son fruit de ce *kino*, arbre gommeux, et un morceau de sa gomme. On n'exporte point maintenant cette

---

men du *fang jani* par d'habiles botanistes, rectifia, comme on va le voir, l'erreur dans laquelle Park et les nègres étaient tombés au sujet de ce végétal.

« On reçut, sous le nom de *fang jani*, quelques branches d'une espèce de *pandanus*, qu'on ne put exactement classer, parce que les parties de la fructification manquaient. Les rejetons et les bases des feuilles étaient noirs et fanés, et ressemblaient à des feuilles et des branches qui auraient été exposées à l'action du feu. Cependant, les feuilles au-dessus de leurs bases étaient vertes, quoique sèches. Après un examen plus attentif, les parties qui avaient l'apparence du charbon, parurent différer entièrement de cette substance; car elles ne noircissaient point le papier lorsqu'on les frottait dessus. D'ailleurs, il était tout à fait incroyable que les jeunes rejetons et les bases des feuilles s'enflammassent, lorsque l'extrémité de ces mêmes feuilles, beaucoup moins substantielle que les rejetons, aurait été entière-

gomme de l'Arabie, quoiqu'il fût facile d'y en recueillir une grande quantité (1).

« 3° Le *tribo*, racine avec laquelle les naturels teignent leur cuir en jaune; elle n'est pas en fleur dans cette saison.

---

ment exempte de l'action du feu, puisqu'elles n'en offraient pas les moindres traces.

On poussa plus loin encore les examens, et la couleur noire parut être occasionnée par une maladie de la plante, de même nature que la nielle des grains, et provenant d'un *fungus* parasite, problablement de la nature du *puccinia* d'Europe. On ne put en déterminer l'espèce, à cause de l'état avancé de la croissance des plantes. Cette explication s'accorde fort mal avec les déclarations des nègres, qui affirment avoir vu souvent dans les bois des feux occasionnés par l'inflammation spontanée de ces arbrisseaux; mais la lettre de M. Park dit « que peu de ces naturels les ont vus en feu. »

(1) L'origine du *kino*, drogue admise depuis longtemps dans les pharmacies de l'Europe, était inconnue avant que M. Park envoyât un échantillon de la plante

« Les guerres qui ont maintenant lieu dans le Bondou et le Kasson, ont empêché les marchands d'apporter ici le beurre, appelé *shea*. Sans cet obstacle, je vous en aurais envoyé un pot.

« Je vous adresse, comme un échantillon des manufactures d'Afrique, une toile mandingue, teinte avec des feuilles d'indigo, une demi-douzaine de petits pots, et quelques couvercles de *lefa* ou calebasse. Je regrette de n'avoir pu me procurer de l'encens pur de Bondou.

« Présentez mes complimens au major Rennell, et dites-lui que j'espère pouvoir corriger mes premières erreurs. Le cours de la Gambie n'est certainement pas aussi long qu'on le marque dans les cartes. La montre marine est si exacte, que je mesurerai l'Afrique par pieds et par pouces.

---

sur laquelle les nègres la recueillent. Elle paraît être une espèce de *pterocarpus*, non encore décrite par aucun botaniste.

« S'il arrivait que quelques rapports défavorables sur l'issue de notre voyage vinssent à se répandre, je vous prie de faire tous vos efforts pour empêcher qu'ils ne soient insérés dans les papiers publics, ou que, de toute autre manière, ils n'arrivent aux oreilles de ma chère épouse et de ma mère. »

A mistress Park.

Kayee, rivière de Gambie, le 26 avril 1805.

« J'ai été occupé ces trois derniers jours à faire les préparatifs de notre voyage, et je suis très-affligé, lorsque je songe que je ne pourrai recevoir de lettres de vous jusqu'à ce que je retourne en Angleterre; mais vous pouvez être certaine que je profiterai de toutes les occasions pour vous écrire, quoique, d'après la nature même de l'entreprise, ces occasions doivent être fort rares. Nous partons pour l'intérieur demain matin, et je vous assure que,

quelle que doive être l'issue du voyage, tout se montre sous un aspect favorable. Nous avons réussi jusqu'à ce moment au-delà de mes plus grandes espérances.

« Les naturels, loin d'être effrayés à notre vue, nous regardent comme leurs meilleurs amis, et non seulement les rois nous ont accordé leur protection, mais ils ont encore envoyé des gens au-devant de nous. Les soldats sont très-satisfaits; et comme plusieurs d'entreux ont, ainsi que moi, laissé en Angleterre une femme et des enfans, ils sont charmés de saisir cette occasion d'y retourner. Ils ne songent jamais aux difficultés, et je suis convaincu que, si l'occasion s'en offrait, ils vraincraient les nègres qui viendraient les attaquer, quelque nombreux qu'ils fussent: mais nous ne nous attendons nullement à aucun évènement semblable. Le roi de Kataba, le plus puissant des souverains de la Gambie, nous a rendu visite, à bord du *Croissant*, le 20 et le 21. Il nous a donné un

messager pour nous conduire en sûreté vers le roi de Woolli.

« J'espère avoir occasion de vous écrire de Konkodou ou de Bammakou, par quelques-uns des commerçans d'esclaves; mais comme ils voyagent fort lentement, il est probable que je serai revenu à la côte avant qu'aucune de mes lettres soit parvenue à Gorée. Dans tous les cas, vous ne devez point être surprise si, de quelques mois, vous n'entendez point parler de moi. En vérité, les communications entre l'Afrique et l'Angleterre sont si incertaines, que vous recevrez peut-être, pour première nouvelle, celle de mon arrivée dans notre patrie. Je pense toujours qu'elle aura lieu dans le mois de décembre. Si nous sommes obligés d'allonger notre marche en allant aux Indes-Occidentales, ce détour demandera deux mois de plus; mais comme le gouvernement m'a donné un crédit illimité, si un vaisseau se rend en Angleterre par la route directe, je m'y embarquerai comme passager.

J'ai toujours joui d'une santé excellente, et je me livre aux plus fortes espérances d'amener cette expédition à une heureuse fin. Cinq semaines après la date de cette lettre, la plus mauvaise partie du voyage sera terminée. Embrassez pour moi tous mes chers enfans, et faites leur savoir que leur père les aime. »

Dans une lettre à M. Dickson, datée de Kayee, le 26 avril 1805, veille de son embarquement, Park s'exprime ainsi :

« Les choses ont en ce moment un aspect aussi favorable que je peux le désirer; et si tout va bien, d'ici à six semaines j'espère boire à la santé de vous tous avec les eaux du Niger. Les soldats sont bien portans et fort gais. Ce sont les hommes les plus déterminés que j'aie jamais vus; et s'ils conservent leur santé, nous pouvons nous croire parfaitement en sûreté contre toute tentative hostile de la part des naturels. Je ne doute guère qu'avec des présens et de

belles paroles, nous ne puissions parvenir à travers le pays jusqu'au Niger; et si une fois nous y sommes bien embarqués, l'affaire est faite. Assurez sir Joseph Banks et M. Greville de mon attachement et de ma considération. S'ils viennent à penser que j'ai fait trop peu d'attention aux objets d'histoire naturelle, vous pouvez leur dire que j'ai quarante hommes et quarante-deux ânes à surveiller, indépendamment de l'embarras continu d'emballer et de peser des paquets, de parlementer avec des nègres, et de former des plans pour nos succès futurs. Jamais de ma vie je ne fus si occupé. »

En lisant cette correspondance, il est impossible de ne pas être frappé de la satisfaction que Park exprimait, et de la confiance avec laquelle il semblait prévoir pour son voyage une issue favorable. Cependant, en réalité, rien n'était moins flatteur que sa situation et sa perspective, dans le temps où il écrivait ces lettres.

Le détachement du corps royal africain qui devait escorter l'expédition, consistait en un lieutenant et trente-cinq soldats. On ne devait pas s'attendre qu'un régiment ayant servi long-temps dans une station voisine du tropique, telle que Gorée, fournît des troupes d'une qualité très-supérieure. Mais, malgré la favorable opinion que Park prétendait avoir des hommes choisis en cette circonstance, et quoiqu'ils fussent les meilleurs que la garnison pût fournir, il n'y a que trop de raisons pour croire qu'ils étaient au-dessous même de ces sortes de troupes, et qu'ils laissaient beaucoup à désirer sous les rapports de la vigueur et de la santé, comme sous ceux de la sobriété, de la constance et de la bonne discipline qu'exigeait sur-tout un tel service.

Mais outre la qualité défectueuse des troupes, il existait une autre cause d'alarme plus sérieuse dans l'époque défavorable à laquelle, à cause de délais imprévus, Park se vit obligé de com-

mencer cette expédition. Il dut l'entreprendre, non pas, il est vrai, pendant la saison des pluies, mais avec une grande probabilité de s'y voir exposé dans le cours de son voyage. Il avait, de plus, la certitude positive d'éprouver auparavant, non seulement les grandes chaleurs du tropique, mais encore les ouragans qui toujours précèdent et suivent la saison pluvieuse. Ces ouragans, dont il est impossible de se former une idée exacte dans nos climats tempérés, surviennent plus fréquemment et avec plus de violence, lorsque l'époque des pluies approche; ils font éprouver des désastres considérables, et quelquefois des dangers réels aux caravanes qui voyagent dans cette saison.

Quelle qu'ait pu être l'opinion de Park, quant à la qualité de ses troupes, dont il paraît avoir porté un jugement fort erroné, il dut au moins connaître parfaitement les inconvéniens que présentait l'arrivée prochaine des grandes pluies du tropique; mais sa situation était critique,

et il n'avait que le choix des difficultés. Il devait tenter de parvenir au Niger avant que la saison des pluies fût tout à fait venue : ce qu'il ne pouvait peut-être considérer que comme tout au plus possible ; ou bien retarder son voyage jusqu'au retour du temps propre à l'entreprendre, ce qui devait avoir lieu aux mois de novembre ou de décembre suivans. L'évènement a montré qu'il eût agi avec plus de sagesse en différant cette expédition. Mais les motifs qui le portèrent à une autre manière de penser étaient remplis d'évidence et de force, et, au total, on les trouvera suffisans pour justifier sa conduite. Il dut naturellement considérer que le retard de l'expédition pendant sept mois serait on ne peut plus désagréable, tant pour lui que pour ses compagnons de voyage ; qu'il occasionnerait un grand surcroît de dépense, et qu'il tromperait l'attente du gouvernement. Peut-être aussi douta-t-il, puisque le cas n'était point prévu par ses instructions officielles, s'il échapperait

à la censure, en différant son voyage pendant un temps si long, lorsque les circonstances ne lui faisaient pas absolument de ce retard une nécessité positive et incontestable.

Dans cette situation difficile, il prit le parti le plus conforme à son caractère et à ses sentimens. Ayant une fois formé sa résolution, il s'y tint avec calme et fermeté. Il bannit de son esprit tous doutes et toutes appréhensions; ou, du moins, il les cacha à ses compagnons de voyage, ainsi qu'à ses amis et à ses correspondans d'Angleterre.

Le lecteur doit consulter, pour les particularités de cette seconde expédition, le Journal que l'on publie, et qui commence à cette époque. Mais pour faire apercevoir en général l'étendue des travaux de Park, il peut être utile, dans cette occasion comme dans la précédente, de rapporter les dates les plus importantes, et quelques-unes des principales circonstances de ce voyage.

Les personnes composant l'expédition étant réunies à Kayee, petite ville sur la Gambie, un peu au-dessous de Pisania, Park engagea un prêtre mandingue, appelé *Isaac*, et qui était aussi marchand voyageur, très-accoutumé aux longues courses dans l'intérieur du pays, à servir de guide à la caravane. Le 27 avril 1805, il partit de Kayee, et arriva en deux jours à Pisania, d'où il était parti pour l'intérieur de l'Afrique, près de dix ans auparavant. Plusieurs des difficultés de la marche se firent sentir pendant ce court voyage; et il crut nécessaire de s'arrêter à Pisania pendant six jours, retard qui doit avoir eu de graves inconvéniens, pour acheter un surcroît de bêtes de somme, et prendre d'autres arrangemens relatifs à l'expédition.

Il quitta Pisania le 4 mai, et arriva le 11 à Madina, capitale du royaume de Woolli. Les effets de la saison étaient déjà devenus sensibles, deux des soldats étant tombés malades de la

dysenterie le 8. Le 15, il arriva sur les bords de la Gambie, et vers cette époque perdit un de ses soldats, mort d'épilepsie.

Le 26, la caravane éprouva un accident singulier, presque incompréhensible pour des Européens, par l'attaque d'un essaim considérable d'abeilles; il en résulta que beaucoup d'hommes furent grièvement piqués, et que sept des bêtes de somme moururent ou s'égarèrent. De plus, un feu qui, par accident, s'alluma dans la confusion générale, fut près de brûler tout le bagage. Pendant environ une demi-heure il sembla que les abeilles eussent mis fin à l'expédition (1).

Le 22 mai, Park arriva à Badou. Il dit qu'il y eut occasion d'envoyer deux lettres en An-

---

(1) Park fut témoin d'un accident semblable, résultant d'une attaque d'abeilles, mais moins grave que celui-ci, lorsqu'il voyageait avec la caravane d'esclaves de Kamalia à la Gambie; il le raconte dans sa relation.

gleterre, par la voie de la Gambie. Ces lettres étaient adressées à sir Joseph Banks et à mistress Park. Voici leur contenu :

A sir Joseph Banks.

Badou, près Tambacunda, le 28 mai 1805.

« Un *slatee* part d'ici, dans peu d'heures, pour la Gambie, et je l'ai payé afin qu'il suspendît la marche de ses ânes, jusqu'à ce que j'aie écrit quelques lignes. Jusqu'ici notre expédition a été aussi heureuse que j'aurais pu l'espérer. Un court aperçu de notre voyage vous montrera où nous sommes. »

(Ici suivent les noms des lieux où la caravane s'arrêtait chaque nuit : ces particularités sont pleinement détaillées dans le *Journal.*)

« Nous allons ce soir à Tambacunda. Vous ne devez pas penser, mon cher ami, d'après cette rapide esquisse, que j'aie négligé les observations astronomiques. J'ai observé la latitude

tous les deux ou trois jours ; j'ai observé également trois éclipses des satellites de Jupiter, qui établissent la longitude par le moyen de la montre marine jusqu'au dernier mille. J'ai vu hier, pour la première fois depuis mon retour en Afrique, une grande quantité d'arbres *shea*, dont le fruit n'était pas encore mûr. Le cours de la Gambie est porté sur ma carte trop au sud. J'ai déterminé presque tout son cours. Je vois que mes premières marches à pied n'ont pas été assez évaluées; quelques-unes d'entre-elles me surprennent quand je fais le même chemin à cheval. Sibikillin est à 36″ à l'est du lieu où il est placé sur la carte. Je me propose d'envoyer à lord Camden, de Baniserile, un rapport abrégé de mes opérations journalières; mais je demande que rien ne soit publié jusqu'à mon retour en Angleterre. L'affaire sera décidée sous peu de temps.

« J'espère arriver au Niger le 27 de juin. Excusez ce griffonage, tracé à la hâte; il n'a d'autre

but que de vous faire savoir que je suis encore vivant, et avançant dans mon voyage. Veuillez faire savoir à M. Dickson que je me porte bien. »

A mistress Park.

Badou, le 29 mai 1805.

« Je m'estime heureux de vous informer que nous sommes parvenus à la moitié de notre voyage, sans le moindre accident, ni aucune circonstance fâcheuse. Nous sommes tous en bonne santé, et on ne peut mieux avec les naturels. J'ai vu plusieurs de mes vieilles connaissances, et je suis par-tout bien reçu. Nous espérons avoir fini tous nos voyages par terre vers le 27 juin; et quand nous serons une fois sur le Niger, nous conclurons que nous nous embarquons pour l'Angleterre. Je n'ai jamais eu la moindre maladie, et Alexandre est tout à fait délivré de ses maux d'estomac.

« Le porteur de cette lettre n'attendra avec

ses ânes que pendant quelques minutes. En conséquence, chargez-vous d'informer tous nos amis que nous nous portons bien et que nous avançons heureusement. Je ne vois aucune raison de penser que notre séjour dans l'intérieur soit plus long que je ne vous l'avais marqué.

« Nous portons nos provisions avec nous, et nous vivons fort bien; dans le fait, nous n'avons eu qu'un voyage fort agréable, et cependant nous pensions que ce serait la partie la plus pénible de l'expédition.

« Je me livre à l'espoir que ma femme, mes enfans et tous mes amis se portent bien. J'ai de fortes espérances de terminer ce voyage avec honneur sous peu de mois; avec quelle joie alors je tournerai le visage vers ma demeure! Le *slatee* est impatient de recevoir cette lettre, et je n'ai que le temps de me dire, etc.»

Malgré ces lettres, il est évident, d'après le Journal de Park, que sa situation était alors fort

critique. Les ouragans avaient commencé à devenir fréquens; et, peu de jours après, il fut démontré que la saison des pluies arrivait réellement, avant que l'on eût encore fait la moitié du voyage au Niger. Presque en un instant une violente pluie produisit, le 10 juin, un funeste effet sur la santé des soldats. Douze d'entr'eux furent, en même temps, dangereusement malades; et, de ce moment, commença la grande mortalité qui finit par être fatale à l'expédition.

A Shrondo, dans le royaume de Dentila, où la caravane arriva peu de temps après, il y a des mines d'or considérables. Le journal contient une description détaillée et intéressante, tant de la manière de recueillir le métal, que de la contrée où on le trouve.

Après avoir quitté Shrondo, Park rapporte que, le 12 de juin, par suite d'un ouragan très subit, les voyageurs furent obligés de transporter leurs paquets dans les huttes des naturels. Pour la première fois alors la caravane était en-

trée dans une ville depuis qu'elle avait quitté la Gambie. En considérant le climat et la saison, cette circonstance seule offre une preuve suffisante des souffrances que les européens durent éprouver pendant un tel voyage.

A Dindikou, au-delà de Shrondo, Park fut très-frappé de la beauté et de la magnificence de cette partie montagneuse du pays, du degré de sa culture et de la condition comparativement heureuse des habitans. Parvenu un peu plus loin, il quitta le chemin qu'il avait suivi jusqu'alors, et par lequel il était autrefois revenu de Kamalia à la Gambie, et dirigea sa course vers le nord-est, probablement dans le dessein d'éviter le désert de Jallonka. Mais les difficultés du voyage étaient alors devenues extrêmes, en partie d'après la nature du pays, et principalement par les progrès des maladies que causaient les pluies continuelles.

Le 4 juillet, il manqua de perdre son guide Isaac. Cet homme, traversant une rivière, fut

attaqué deux fois par un crocodile, et se sauva par une présence d'esprit extraordinaire, quoique ce ne fût pas sans plusieurs blessures très-graves. Cet accident arrêta la caravane pendant plusieurs jours, et augmenta les nombreux retards qui avaient si malheureusement nui à l'expédition.

Plusieurs soldats étaient morts pendant le voyage, et le 6 juillet, tous ceux qui composaient la caravane étaient, à l'exception d'un seul, ou malades ou dans un grand état de faiblesse. Cependant Park avait encore des difficultés considérables à éprouver, en traversant un pays où il était obligé d'être constamment en garde contre les déprédations des habitans, et par fois contre les attaques des bêtes féroces. Dans une telle situation, il n'est pas surprenant que le petit nombre de soldats dont la maladie n'avait point détruit les forces, songeassent à rétrograder; ce fut avec des peines infinies que Park put leur persuader de continuer leur

marche. Après une continuité de souffrances et de dangers tels que peu de voyageurs en ont éprouvés, il atteignit enfin, le 19 août 1805, le Niger à Bambakoa, lieu où ce fleuve commence à être navigable.

C'était plus de sept semaines au-delà du temps qu'il avait calculé, lorsqu'il avait quitté la Gambie; et les effets de cette marche prolongée, qui l'avait conduit très-avant dans la saison pluvieuse, n'étaient par malheur que trop visibles. D'environ quarante Européens qui composaient l'expédition, lorsqu'elle avait quitté la Gambie, il n'en restait plus que onze vivans. Les principaux d'entr'eux, après Park, et spécialement M. Anderson, M. Scott et le lieutenant Martyn, étaient plus ou moins atteints par la maladie, et les deux premiers très-sérieusement. M. Scott, en particulier, souffrait tellement, qu'il avait été obligé de rester en arrière, et qu'il mourut peu de temps après, sans être parvenu jusqu'au Niger.

Il était heureux que la santé de Park n'eût été jusqu'alors que faiblement altérée, car tout le fardeau de l'expédition pesait évidemment sur lui. Non seulement il dirigeait tous les grands mouvemens de la caravane, mais il surveillait ses moindres détails, et tenait la première place dans toutes les occasions qui exigeaient de la vigueur physique et de grands efforts. Dans ces pénibles travaux, tant d'esprit que de corps, M. Anderson et ses autres compagnons, dont il aurait pu s'attendre à se voir aidé, étaient incapables de lui prêter le moindre secours; et par leurs maladies continuelles, ils ne contribuaient pas peu aux embarras et aux inquiétudes que présentait l'expédition.

Arrivé de cette manière au Niger, Park s'embarqua sur ce fleuve, le 21 août, et le jour suivant parvint à Marrabou. De ce lieu, il envoya peu après Isaac à Sego, capitale de Bambarra. Cet Africain devait entrer en négociation avec Mansong, souverain du pays, pour obtenir un

passage libre sur ses terres, et les autres facilités qui mettraient Park en état de continuer son voyage dans l'intérieur. Il resta à Marrabou pour y attendre le retour d'Isaac, et fut attaqué de la dysenterie, qui avait été fatale à un si grand nombre de ses gens; mais il se guérit par une forte médecine, qui, à l'aide de sa constitution vigoureuse, lui rendit très-promptement la santé.

Après beaucoup de négociations avec les ministres de Mansong, qui élevaient de grandes difficultés, Park eut d'abord la permission d'aller à Samee, dans le voisinage de Sego, et ensuite celle de se rendre à Sansanding, afin d'y construire un bâtiment, et faire ses préparatifs pour descendre le Niger. Dans cette négociation, que le Journal rapporte en détail, Park se montre sous un aspect fort avantageux. Son discours aux envoyés de Mansong, dans lequel il leur explique le dessein et les motifs de son expédition en Afrique, est remarquable par le

bon sens et par une extrême justesse. Il donne une idée très-favorable de ses talens pour de telles négociations (1).

On peut se rappeler que quand Park arriva à Sego, lors de son premier voyage, Mansong lui envoya un présent de 5,000 *cauris;* mais qu'il refusa de l'admettre en sa présence, et donna ordre de le faire immédiatement sortir de la ville. Cette conduite d'un souverain qui paraissait tolérant et libéral, fut attribuée, très-raisonnablement par le voyageur, à la crainte qu'avait Mansong de ne pouvoir le protéger contre la méchanceté invétérée de ses sujets maures. Il y a tout sujet de penser que, dans la circonstance présente, Mansong agit d'après les mêmes sentimens, car il ne vit point Park, et n'exprima pas le moindre désir de le voir; et toute sa conduite, tant lors de la négociation qu'après, indiqua une grande froideur et une

(1) Voyez le *Journal.*

grande réserve. Il paraît aussi que l'on avait fait circuler, avec adresse, plusieurs bruits défavorables à la mission de Park, et que le fanatisme religieux, ainsi que la crainte d'une rivalité commerciale, avaient excité contre lui de grandes jalousies parmi les habitans maures de Sego et de Sansanding.

L'inquiétude et les doutes que ces bruits avaient jetés dans l'esprit de Park, furent, jusqu'à un certain degré, dissipés par l'arrivée de Bookari, le chanteur ou le barde de Mansong. Il venait avec six canots, pour l'accompagner dans le voisinage de Sego. Sous cette escorte, Park s'embarqua, le 13 septembre, à Marrabou; et malgré l'état peu satisfaisant de ses affaires, son esprit fut assez libre pour éprouver un grand plaisir de ce court voyage en descendant le Niger. « Rien, dit-il, n'est plus beau que l'aspect de ce fleuve immense, quelquefois uni comme une glace, et dans d'autres instans ridé à sa surface par une légère brise, mais tou-

jours nous faisant faire six ou sept milles par heure. »

Après l'indifférence que lui avait témoignée Mansong, il ne crut pas prudent de visiter Sego; il passa outre, et vint à Sansanding, lieu un peu au-dessous de Sego, à l'Orient, sur les bords du Niger, et contenant environ 10,000 habitans. Park y resta près de deux mois, et y fit un trafic considérable. Comme c'était la première ville d'Afrique éloignée de la côte où il eût eu l'occasion de résider, il eut les moyens d'y prendre un grand nombre d'informations. Si elles avaient pu être communiquées au public, elles auraient sans doute formé une addition importante à ce que nous savons de l'intérieur de l'Afrique.

Par bonheur, les notions qu'il acquit alors n'ont pas été entièrement perdues pour l'Europe. Quelques particularités subsistent, fruit de son intelligence et de son active curiosité. L'aperçu que Park a donné du commerce et

de la population de Sansanding, doit être considéré comme la partie la plus originale et la plus précieuse de son Journal. Les informations qu'il a recueillies concernant les prix des objets, sont nouvelles dans leur espèce, et, sous plusieurs points de vue, très-curieuses et très-importantes. Mais il y a d'autres faits qui frapperont le lecteur éclairé, comme plus particulièrement intéressants et instructifs. Ce sont : l'existence de marchés réguliers, la division des travaux, qu'indique l'établissement de branches de commerce distinctes, la variété des articles exposés en vente, et la grande étendue des opérations commerciales. Ces faits annoncent que l'industrie est protégée, et la propriété respectée jusqu'à un certain degré. Ils confirment pleinement les premières assertions de Park sur la civilisation comparative et les progrès de l'industrie dans l'intérieur de l'Afrique.

Un des principaux soins de Park à Sansan-

ding, fut de se procurer un bâtiment propre à lui faire continuer sa navigation sur le Niger; mais ce ne fut qu'avec de grandes difficultés qu'il put devenir possesseur de deux canots misérables et délabrés. Par le travail de ses propres mains, et avec l'assistance d'un des soldats qui avaient survécu à leurs camarades, il en construisit une barque à fond plat, à laquelle il donna le titre magnifique du schooner de sa majesté, *le Joliba*.

Avant cette époque, Park avait reçu la nouvelle de la mort de M. Scott, qu'il s'était vu obligé de laisser à Koumikoumi, pendant sa marche vers le Niger. Maintenant, et tandis qu'il était occupé à construire son vaisseau, il eut à regretter la perte de son ami, M. Anderson, qui mourut le 28 octobre, après une maladie de langueur prolongée pendant quatre mois. Il parle, dans son Journal, de ce coup funeste très-brièvement, mais avec une éloquence naturelle qui part évidemment du cœur. « Aucun

« évènement, dit-il, n'avait jamais, pendant
« sa route, élevé dans son âme le moindre
« nuage, jusqu'au moment où il mit M. Anderson dans la tombe ; mais alors il éprouva autant de douleur que s'il eût été une seconde
« fois abandonné et sans amis dans les déserts
« de l'Afrique. »

L'imagination aurait peine à se représenter une situation plus périlleuse que l'était alors celle de Park, ni une entreprise plus réellement désespérée que celle qu'il allait former. De tous les Européens qui l'avaient accompagné depuis la Gambie, il n'existait plus que le lieutenant Martyn et trois soldats, dont l'un était dans un état d'aliénation mentale. Il allait s'embarquer sur un fleuve vaste et inconnu qui pouvait se terminer dans quelque grand lac ou mer intérieure, à un immense éloignement de la côte. Mais il espérait et croyait que ce fleuve le conduirait aux bords de la mer Atlantique, après un voyage de plus de mille lieues,

parmi des nations sauvages, et probablement aussi après avoir souvent rencontré des courants rapides, des lacs et des cataractes. Ce voyage, un des plus formidables qui jamais eussent été entrepris, devait se faire dans un vaisseau avarié, mal équipé, monté de quelques nègres et de quatre Européens !

Le 16 de novembre, l'armement du schooner étant complété, et tous les préparatifs du voyage étant faits, Park mit la dernière main à son Journal. Dans les jours qui précédèrent l'embarquement, qui paraît avoir eu lieu le 19, il écrivit des lettres à son beau-père, M. Anderson, à sir Joseph Banks, à lord Camden et à mistress Park. Celles qui furent adressées à ces trois dernières personnes étant les plus intéressantes, sont insérées ici en entier, et ne pourront être lues sans un vif intérêt. Toutes offrent des preuves énergiques de ce courage intrépide, sans efforts et exempt d'ostentation, qui distingua Park dans toutes les circonstances. La

lettre à lord Camden respire un généreux dévoûment bien propre à faire ressortir avec force le caractère et les sentimens de celui qui l'a écrite.

A sir Joseph Banks.

Sansanding, le 16 novembre 1805.

« Mon cher ami,

« Je manquerais de reconnaissance, si je ne profitais pas de toutes les occasions de vous informer comment j'ai réussi dans mon entreprise. J'ai envoyé à lord Camden le récit des évènemens de chaque jour, et l'ai prié de vous le communiquer.

« Quant à mes vues futures, mon intention est de me tenir au milieu du fleuve, et de faire le meilleur usage possible des vents et des courans, jusqu'à ce que j'atteigne la fin de son cours mystérieux. J'ai loué un guide pour venir avec moi à Kashna : il est natif de Kasson, et

un des plus grands voyageurs dans cette partie de l'Afrique, ayant visité Miniana, Kong, Baedou, Gotto, et le château du cap Corse au midi; ainsi que Tombouctou, Houssa, Nyffe, Kashna et Bornou, vers l'Orient. Il dit que le Niger, après avoir dépassé Kashna, coule directement à droite ou au midi; il n'a jamais entendu parler de personne qui ait vu où il termine son cours, et il est certain que ce n'est point dans le voisinage de Kashna ou de Bornou, ayant demeuré pendant quelque temps dans ces deux royaumes.

« Il ajoûte que notre voyage à Kashna durera deux mois, et que nous ne nous approcherons des Maures qu'à Tombouctou. Les bords septentrionaux du fleuve sont, dans tous les autres endroits, habités par une race d'hommes dont la couleur ressemble à celle des Maures. On les appelle *Surka, Mahinga et Tuarick*, selon les différens royaumes où ils se trouvent. Je n'ai encore eu que deux conversations avec

mon guide, et elles ont eu principalement pour sujet l'arrangement des affaires pécuniaires ; mais je ne doute point qu'il ne soit pour moi un compagnon de voyage très-utile.

« J'ai acheté quelques noix de *shea* fraîches, que je compte porter aux Indes-Occidentales, car probablement il nous faudra y aller avant de retourner dans notre patrie. J'espère que dans trois mois d'ici nous arriverons à la mer; et si nous sommes assez heureux pour trouver un vaisseau, nous ne perdrons pas de temps sur la côte. A tout évènement, il est probable que vous aurez de mes nouvelles, car j'ai dessein d'écrire de Kashna, par le moyen de mon guide, et je tâche d'engager, à prix d'argent, quelques marchands à porter d'ici une lettre dans le Nord. En faisant des vœux pour votre santé et votre prospérité, je suis, etc. »

P. S. Ayez la bonté de me rappeler avec affection au souvenir de mon ami, le major Rennell.

Au comte Camden, un des principaux secrétaires d'état de sa majesté, etc., etc., etc.

A bord du schooner de sa majesté, *le Joliba*, à l'ancre près Sansanding, le 17 novembre 1805.

« Milord,

« Je vous ai envoyé le récit des opérations de chaque jour, depuis notre départ de Kayee. Un grand nombre d'incidens rapportés dans cet écrit, sont de fort peu d'importance; mais ils sont destinés à me rappeler, s'il plaît à Dieu de me faire revoir mon cher pays natal, d'autres particularités qui feront connaître les mœurs et les usages des naturels de l'Afrique. Elles auraient donné à cette relation, déjà étendue, un volume trop considérable.

« Votre seigneurie voudra bien se ressouvenir que j'ai toujours parlé de la saison pluvieuse avec horreur, comme étant très-fatale aux Européens. Notre voyage de la Gambie au

Niger fournira une preuve douloureuse de cette vérité.

« Nous n'avons eu avec les naturels aucune espèce de contestation, et aucun de nous n'a été tué par les bêtes féroces, ou n'a péri par quelqu'autre accident. Cependant, je suis affligé de dire que de quarante-quatre Européens partis de la Gambie en parfaite santé, cinq seulement sont aujourd'hui vivans. Ce sont, trois soldats, dont un a l'esprit dérangé, le lieutenant Martyn, et moi.

« D'après ce fait, je crains que votre seigneurie ne soit portée à considérer les affaires comme très-désespérées ; mais je vous assure que je suis loin de me livrer au désespoir. Avec l'aide d'un des soldats, j'ai changé un grand canot en un schooner assez bon, à bord duquel j'ai hissé ce jour même le pavillon anglais. Sur ce navire, je me dirigerai vers l'Est, avec la ferme résolution de découvrir où se termine le Niger, ou de périr dans cette tentative. Je

n'ai rien entendu dire qui puisse m'inspirer de la confiance sur le cours lointain de ce superbe fleuve; mais je penche de plus en plus à croire qu'il ne peut finir ailleurs que dans la mer.

« Mes chers amis, M. Anderson et M. Scott, sont morts; mais quand tous les Européens qui sont avec moi mourraient, quand je serais moi-même à moitié mort, je persévérerais toujours dans mon entreprise; et si je ne pouvais atteindre le but de mon voyage, je voudrais, du moins, mourir sur le Niger.

« Si je réussis, j'espère être en Angleterre dans les mois de mai ou de juin, par la route des Indes-Occidentales.

« Je prie votre seigneurie d'avoir la bonté de permettre à mon ami, sir Joseph Banks, de lire le récit de mes opérations, et de le conserver, dans le cas où je perdrais mes papiers. »

J'ai l'honneur d'être, etc.

A mistress Park.

Sansanding, 19 novembre 1805.

« Je suis affligé jusqu'au cœur de vous écrire quelque chose qui puisse vous causer de la peine ; mais telle est la volonté de celui qui *fait tout bien !* Votre frère Alexandre, mon cher ami, n'est plus. Il est mort de la fièvre à Sansanding, le matin du 28 octobre ; quant aux particularités, je vous renvoie à votre père.

« Je crains que, frappée des terreurs d'une femme et des inquiétudes d'une épouse, vous ne veniez à considérer ma situation comme beaucoup plus mauvaise qu'elle ne l'est en effet. A la vérité, mes chers amis, M. Anderson et George Scott, ont tous les deux dit adieu aux choses de ce monde ; et la plupart des soldats sont morts pendant une marche faite dans la saison des pluies ; mais, croyez-moi, je suis en bonne santé. Les pluies ont tout à fait cessé ; la saison saine est revenue ; il n'y a donc plus

de maladies à redouter, et j'ai toujours assez de force pour me défendre de toute insulte en descendant le fleuve jusqu'à la mer.

« Nous avons déjà embarqué tous nos effets, et nous mettrons à la voile dès le moment que j'aurai fini cette lettre. Je ne veux m'arrêter ni aborder en aucun lieu, jusqu'à ce que nous arrivions à la côte; ce qui, je suppose, s'effectuera vers la fin de janvier. Alors, nous nous embarquerons pour l'Angleterre sur le premier vaisseau. Si nous devons aller par les Indes-Occidentales, le voyage durera trois mois de plus; de sorte que nous nous attendons à être en Angleterre le 1er mai. La cause de nos retards depuis que nous avons quitté la côte, a été la saison pluvieuse; elle est survenue pendant le voyage, et presque tous les soldats ont été attaqués de la fièvre.

« Il me paraît assez possible que je sois en Angleterre avant que vous receviez cette lettre. Vous pouvez être certaine que je suis heureux

de tourner mes regards vers ma demeure. Nous avons terminé ce matin toutes nos affaires avec les naturels; et on hisse, en ce moment, les voiles pour notre départ de la côte. »

Ici se terminent, par malheur, toutes les notions authentiques relativement à Park. Ses lettres et son journal furent apportés par Isaac à la Gambie, et de là envoyés en Angleterre. Pendant quelque temps on n'entendit plus parler de l'expédition; mais dans le courant de l'année 1806, des nouvelles défavorables furent apportées aux établissemens anglais de la côte par les marchands de l'intérieur de l'Afrique. On annonça généralement, mais sans citer aucune autorité précise, que Park et ses compagnons avaient été tués. Ces bruits se fortifiant, et Park ne faisant parvenir aucune correspondance, le lieutenant colonel Maxwell, maintenant gouverneur de Sierra - Leona, et qui l'était alors du Sénégal, obtint du gouvernement

la permission d'envoyer une personne sûre pour connaître la vérité de ces rapports. Il eut le bonheur d'engager Isaac, l'ancien guide de Park, à se charger de cette mission.

Isaac quitta le Sénégal en janvier 1810, et fut absent pendant environ vingt mois. Il revint, le 1er septembre 1811, avec une pleine confirmation des nouvelles relatives à la mort de Park. Il remit au gouverneur, comme le résultat de ses recherches à ce sujet, un Journal de ses propres opérations, écrit par lui en arabe. Il renfermait un autre journal qu'il avait reçu d'Amadi-Fatouma, ce guide qui, à Sansanding, avait descendu le Niger avec Park. Le colonel Maxwell fit faire, au Sénégal, une traduction de ce renseignement singulier, et il l'envoya au secrétaire d'état du département des colonies.

Ce Journal n'offre que peu de remarques à faire, jusqu'au passage où il rapporte la mort de Park. Composé par un Africain, et traduit par

quelqu'un qui, probablement, n'avait qu'une connaissance bornée de la langue arabe, dans laquelle il est écrit, il est loin d'être toujours clair ou même intelligible. Dans l'état où il paraît maintenant, il peut faire naître beaucoup d'observations. On ne peut le considérer, en lui-même, comme un document d'une espèce bien satisfaisante ou bien authentique; mais le compte qu'il rend de la mort de Park paraît, au total, probable et plausible; et il est tellement fortifié par d'autres circonstances, qu'il serait difficile d'élever sur la réalité du fait un doute raisonnable.

Il est vrai que la preuve de la mort de Park, telle qu'elle est rapportée dans ce Journal, résulte entièrement du témoignage d'Amadi-Fatouma; mais la nature du fait n'admet point d'autre assertion directe; et l'on doit quelque attention à l'opinion d'Isaac. Considéré par le colonel Maxwell comme un homme digne d'un certain degré de confiance, il crut, après une

enquête complète, à la vérité du récit d'Amadi-Fatouma. On peut observer aussi, comme une circonstance qui ajoute du poids au jugement d'Isaac, que, bien informé des inquiétudes que ceux pour lesquels ils faisait ces recherches éprouvaient sur le sort de Park, il devait naturellement désirer d'avoir des motifs de le croire encore vivant. En conséquence, il ne pouvait admettre la réalité de sa mort, d'après aucune version, sans en avoir lui-même la conviction positive.

Mais la circonstance principale et décisive, est la longueur du temps écoulé sans que l'on ait eu de nouvelles de Park, depuis son départ de Sansanding, en novembre 1805. On ne peut expliquer ce fait qu'en le supposant mort ou retenu captif en Afrique; et lorsque nous considérons la nature de l'entreprise à laquelle il s'était dévoué, son caractère personnel, et la résistance qu'il se proposait de faire en cas d'attaque, nous devons reconnaître que, de ces

deux suppositions, la première est, sans contredit, la plus probable.

On peut ajouter que, depuis l'époque des premiers rapports de la mort de Park, en 1806, il ne s'est présenté aucune circonstance propre à rendre le fait douteux ; si l'on en excepte un petit nombre de bruits passagers relatifs à des hommes blancs que l'on disait être dans des parties peu connues de l'intérieur de l'Afrique, bruits qui ont conduit quelques personnes à supposer que Park pouvait encore être vivant. Quelques soupçons de cette espèce (car il est impossible de leur donner un nom plus relevé) ont circulé de temps à autre ; ils ont été insérés dans les feuilles publiques. Quoique les moindres recherches eussent fait voir qu'ils n'avaient droit à aucune confiance, ni même à aucune attention ; il eût été reconnu qu'ils provenaient de communications vagues reçues de quelques-uns des établissemens de la côte d'Afrique, et auxquels des circonstances fort insignifiantes avaient origi-

nairement donné lieu. Les naturels d'Afrique pourraient représenter comme un étranger ou un homme blanc, un maure ou un asiatique, qui, dans la couleur de sa peau, différerait d'eux par quelques nuances. Les récits faits sur ouï-dires, de la présence d'un tel individu dans l'intérieur de l'Afrique, fourniraient une ample matière à la crédulité et à l'exagération, et feraient imaginer les assertions les moins fondées et les plus extravagantes.

Au total, il ne paraît pas que l'on puisse raisonnablement douter de la mort de Park, ni de la manière dont Isaac, dans son Journal, annonce qu'elle a eu lieu. On peut considérer le premier de ces faits comme moralement certain, le second comme très-probable. Mais le temps précis où cet évènement a eu lieu, et les circonstances qui l'ont accompagné, restent dans une obscurité profonde, en partie parce que le récit manque de netteté et de précision, mais principalement parce que les détails rap-

portés ne reposent que sur le témoignage unique d'un esclave, représenté comme ayant seul survécu de tous ceux qui étaient avec Park au moment de sa mort, et de qui on n'a obtenu cette information que trois mois après l'évènement. Il est évident que l'on ne peut accorder aucun crédit à un récit fondé sur une telle autorité; et nous devons nous résoudre à ignorer les circonstances exactes du triste sort de Park. Mais qu'il ait été attaqué par les naturels dans son voyage à l'est de Sansanding, qu'il ait été accablé par le nombre, et que sa mort ait eu lieu quand il descendait le Niger, c'est ce dont raisonnablement on ne peut douter.

Le lecteur doit avoir reconnu les parties principales du caractère de Mungo Park, dans le récit des évènemens et des actions les plus remarquables de sa vie. Il a laissé dans la relation de son premier voyage, ainsi que dans le journal et la correspondance publiés maintenant, des souvenirs durables de son esprit en-

treprenant, de sa vigilance et de son activité infatigables, de son courage tranquille et de son inaltérable persévérance.

Sous ces rapports, peu de voyageurs l'ont égalé, et aucun certainement ne l'a surpassé. Ses qualités intellectuelles ne furent ni moins précieuses ni moins évidentes. Il se distinguait par une rectitude de jugement rarement unie à une tournure d'esprit ardente et aventureuse, et avec laquelle, en général, on la croit incompatible. Ses talens n'étaient point brillans, mais utiles et solides, tels qu'ils devaient convenir à un voyageur et à un faiseur de découvertes géographiques. Voilà pourquoi, dans ses relations de pays nouveaux et inconnus, il est conséquent et raisonnable. On ne peut l'accuser d'exagération, et il ne montre aucun vestige de crédulité ou d'enthousiasme. Son attention était exclusivement dirigée vers les faits; et, excepté son opinion sur l'embouchure du Niger, opinion qu'il soutenait par des argumens

très-plausibles, il se livrait rarement à des conjectures, et moins encore à des hypothèses ou des spéculations.

Parmi les qualités caractéristiques de Park, si évidentes dans son premier voyage, aucune certainement n'était plus estimable et ne contribua plus à ses succès, que son admirable prudence, sa tranquillité et sa modération; mais on a douté que ces qualités fussent également remarquables dans sa seconde expédition. Les parties de sa conduite qui ont donné lieu à cette remarque, sont la résolution qu'il prit de quitter la Gambie presque à la veille de la saison pluvieuse, et son voyage en descendant le Niger dans une situation qui paraissait si désespérée. Dans le cours de cette notice, on a dit quelque chose des motifs qui peuvent l'avoir déterminé à prendre la première de ces deux résolutions. Quant à la seconde, il est juste d'avouer que sa situation était fort difficile, et qu'elle n'admettait probablement point d'alternative. Dans ces

deux cas, notre connaissance des faits est beaucoup trop imparfaite pour que nous puissions nous former une opinion exacte sur sa conduite; et nous ne pourrions être justifiés, si nous le condamnions quand nous ne pouvons l'entendre.

Il paraît que, dans toutes les relations de sa vie privée, il se comporta d'une manière exemplaire, et que sa manière d'agir comme fils, époux et père, mérita de grands éloges. Le plus sûr des témoignages en faveur des qualités les plus aimables de son caractère, se trouve dans le vif attachement de ses amis, et les souvenirs tendres et affectionnés de toutes les personnes de sa famille.

Il y a quelques défauts très-difficiles à éviter par ceux qui, d'une situation comparativement obscure, s'élèvent tout à coup à une distinction et une célébrité soudaines. Park eut le bonheur d'être exempt de ces sortes de torts. Il était étranger à toute vanité, à toute affectation; et malgré ses succès et sa renommée, il

paraît n'avoir perdu aucune partie de la simplicité native de son caractère et de ses mœurs. Cette simplicité pouvait provenir d'une certaine froideur, d'une réserve qui, comme on l'a déjà remarqué, le rendaient fort indifférent à une société mélangée ou générale, pour lesquelles même il avait peut-être de l'aversion. C'était probablement par la même cause que la conversation d'un homme qui avait tant vu de choses n'offrait rien de remarquable, et était rarement brillante ou animée. Ainsi, quoique son aspect prévînt en sa faveur, il trompait souvent l'attente des étrangers; et ceux qui jugeaient de ses talens en général d'après sa conversation, se formaient de son mérite une opinion erronée et incomplète.

Sa taille était haute : il avait environ six pieds (1), et était très-bien proportionné. Sa

(1) Le pied anglais a près d'un pouce de moins que le nôtre.

contenance et tout son extérieur étaient fort intéressans. Son tempérament robuste et actif convenait parfaitement aux grandes entreprises, et pouvait soutenir d'extrêmes fatigues. Sa constitution avait considérablement souffert des résultats de son premier voyage en Afrique; mais sa dernière expédition fournit les preuves les plus convaincantes qu'il avait recouvré sa première vigueur.

La famille de Park consistait en trois fils et une fille, qui tous, ainsi que mistress Park, leur mère, sont vivans. Il a laissé aussi une mère, trois sœurs et quatre frères, dont un vient de mourir.

Dans la mort de Park, nous avons à regretter non seulement la perte du voyageur le plus distingué des temps modernes, mais encore la funeste issue d'une expédition honorable pour la Grande-Bretagne, et très-intéressante pour la science et l'humanité. Pendant quelque temps, cet évènement malheureux a refroidi l'ardeur

des recherches géographiques, et empêché d'explorer de nouveau l'intérieur de l'Afrique. Mais nous devons espérer que la publication du Journal de Park ranimera l'attention des hommes éclairés, et qu'on ne se hâtera pas d'abandonner l'espoir de nouvelles découvertes dans cette partie du monde.

On a vu que le mauvais succès de Park avait eu pour seul principe la saison peu favorable dans laquelle il avait entrepris son voyage, et que cette circonstance avait été occasionnée par une suite de retards imprévus provenant de diverses causes. Une légère différence dans quelques-uns des accidens qui ont retardé sa marche vers le Niger, aurait pu avoir l'influence la plus forte sur le succès définitif de l'expédition. Par exemple, si Park avait pu faire voile pour l'Afrique après avoir reçu ses instructions officielles, si son passage eût été plus court, si moins de causes de retards eussent eu lieu sur la côte, et ensuite pendant le voyage; enfin, si

la saison pluvieuse, qui est sujette à de légères variations, eût commencé plus tard, il serait peut-être parvenu en bon ordre et avec une moindre perte sur les bords du Niger. Alors, il aurait pu continuer son voyage vers l'Est, à la fin de la saison pluvieuse, avec quelque espoir de succès. Mais si, dans l'état où se trouvaient les choses, il était seulement possible que l'expédition de Park arrivât en bon état au Niger, il en eût été moralement certain, en partant d'Angleterre, comme il aurait dû le faire, avant le mois d'octobre. Alors, il eût été prêt à se porter de la Gambie vers l'intérieur de l'Afrique, à la fin de novembre, époque où le temps est toujours beau et sain pendant cinq mois.

Nous pouvons conclure de ceci, sans hésiter, qu'en supposant que toutes les précautions raisonnables soient prises, une expédition semblable à celle de Park peut pénétrer jusqu'au Niger, et sur les bords de ce fleuve jusqu'à la frontière orientale de Bambarra, en bon ordre

et avec fort peu de perte. Park, dans son Journal, regarde avec raison ce fait très-important comme établi même par son expédition désastreuse.

Il reste maintenant à déterminer jusqu'à quel point il est possible de pénétrer au-delà de Bambarra, puisque l'on ne peut pas dire que la question soit décidée, ou même matériellement abordée par ce qui est arrivé dans l'expédition de Park. On ne peut, à ce sujet, tirer aucune conséquence générale d'une situation extraordinaire, telle que l'était évidemment celle de Park. Parce qu'un petit détachement consistant en quatre européens et quelques nègres a été attaqué et anéanti, il ne s'ensuit pas qu'une expédition bien équipée et organisée d'une manière convenable, dût éprouver le même sort. On peut remarquer aussi que Park, fort mal pourvu de moyens de défense, put pénétrer en sûreté jusqu'au-delà de Tombouctou, ville où les Maures sont très-nombreux;

et qu'il serait en peu de temps parvenu au-delà du territoire maure, dans un pays où il est probable que le danger eût été fort diminué (1). Il n'est, de plus, nullement certain que sa mort n'ait pas été un de ces accidens auxquels de telles entreprises sont spécialement exposées, mais dont on ne peut tirer aucune conclusion générale (2).

---

(1) Voyez la lettre à sir Joseph Banks, où Park dit que, d'après les indications de son guide, il ne s'approchera des Maures qu'à Tombouctou.

(2) Telle est, par exemple, la mort du capitaine Cook, qui, certes, ne fournit aucun argument contre les voyages de découvertes. On peut observer que ce qui est dit dans une note jointe au Journal d'Amadi-Fatouma, donne quelque réalité à la supposition ici avancée. Il paraît, d'après cette note, que des présens remis par Amadi, au nom de Park, à un des chefs d'Haoussa, pour être offerts au roi, furent soustraits par ce chef, quand il apprit que Park ne reviendrait pas; et que le ressentiment du roi, de ce qu'il ne recevait

Après un judicieux examen de ces circonstances, on trouvera qu'il existe toujours des motifs raisonnables et suffisans pour essayer de faire en Afrique de nouvelles découvertes. Rien de réellement défavorable à ces entreprises ne peut être conclu du mauvais succès de Park. Au contraire, les évènemens de son expédition fournissent de nouveaux encouragemens et de nouvelles espérances de succès. On peut croire aussi que la manière convenable de diriger à l'avenir ces sortes de découvertes, n'a pas encore été déterminée. Avant le dernier voyage de Park, l'importante ques-

---

pas de présens, fut cause de la mort de Park. Il convient d'apprendre ici au lecteur que les notes jointes au Journal d'Isaac, sont tirées du manuscrit de la traduction, et paraissent faire partie des documens originaux reçus d'Afrique. Il paraît qu'elles ont été insérées par le traducteur, et ajoutées, dans plusieurs circonstances, d'après les informations qu'il recevait d'Isaac.

tion si une expédition de cette espèce devait être accompagnée d'une escorte militaire, était enveloppée de quelque difficulté. On pouvait craindre que l'aspect d'une force armée traversant le pays, n'alarmât la jalousie des naturels, et ne produisît des combinaisons hostiles, qui, tôt ou tard, détruiraient un petit corps d'Européens. On pouvait douter encore, avec grande apparence de raison, s'il serait possible, dans une telle marche, d'obtenir des provisions suffisantes. L'histoire de l'expédition de Park paraît fournir une solution claire et satisfaisante de ces deux difficultés. L'expérience ayant démontré que de vastes parties du continent africain pouvaient être traversées en sûreté, à l'aide d'une escorte même faible, mal organisée, et dans les circonstances les plus défavorables, on peut dire que la question relative à la convenance d'une force militaire, est maintenant décidée.

Les souffrances de Park pendant son pre-

mier voyage, le triste sort du major Houghton, de M. Horneman, et d'autres voyageurs distingués par leur activité et leurs talens, démontrent l'impossibilité de pareilles entreprises, quand elles sont formées par des individus isolés et sans protection. Lors même que les deux moyens de faire des découvertes seraient également praticables, le plan militaire (en supposant toujours que les forces employées fussent limitées strictement, d'après le dessein d'obtenir sûreté et protection) aurait, sous plusieurs rapports, droit d'obtenir une préférence décidée. Il offre des moyens plus amples d'observations et de recherches ; il est fait pour inspirer aux Africains un plus grand respect pour le caractère européen, et il peut devenir beaucoup plus efficace pour favoriser des relations de commerce et d'amitié (1).

(1) Si l'on doit encore continuer d'envoyer des individus isolés pour faire des découvertes en Afrique, il

Une autorité supérieure ayant de grandes espérances de succès, a récemment proposé le plan d'une expédition dans l'intérieur de l'Afrique, conçue d'après ces principes. En considérant de quel côté cette suggestion a tiré son origine, on peut raisonnablement se flat-

---

vaudrait peut-être mieux employer des voyageurs mahométans, qui pourraient accompagner quelques-unes des grandes caravanes. Les dangers auxquels les aventuriers européens sont toujours exposés par la férocité et l'intolérance des Maures, seraient ainsi en très-grande partie évités. Il est à croire que l'on trouverait, sans beaucoup de peine, parmi les mahométans de l'Indostan, des individus assez intelligens pour une expédition de cette espèce, et dont les constitutions seraient fort propres au climat de l'Afrique. Si l'on peut porter un jugement sûr de cette classe de sujets britanniques, d'après les *Voyages d'Abou-Taleb*, production originale et très-intéressante d'un mahométan natif des Indes-Orientales, on doit concevoir une opinion très-favorable de leur intelligence et de leurs connaissances générales.

ter que ce plan, dont voici l'abrégé, sera définitivement mis à exécution (1).

« Dans le corps royal-africain, servant maintenant à Sierra-Leona, il y a trois compagnies d'hommes noirs pris parmi les esclaves trouvés à bord du grand nombre de vaisseaux de traite qui, à différentes époques, ont été condamnés, comme de bonne prise, sur cette côte. Parmi eux sont plusieurs Africains nés à Tombouctou, Haoussa, Bornou et d'autres pays encore plus éloignés, quelques-uns d'entre eux ayant été amenés de lieux si lointains, qu'ils ont été deux, trois ou quatre lunes à se rendre à la côte. Beaucoup de ces soldats ont acquis assez de connaissance de la langue

(1) Les particularités données dans le texte de cette expédition projetée, sont extraites d'un Mémoire très-intéressant, communiqué, depuis peu, à l'Institution africaine, par le major-général Gordon, quartier-maître général des armées anglaises.

anglaise pour se faire comprendre, quoiqu'ils parlent toujours leur idiome natal, dans lequel ils s'expriment avec volubilité.

« Ces hommes ayant été instruits et disciplinés avec un grand soin, sont devenus d'excellens soldats; et le gouverneur de Sierra-Leona parle, dans les termes de la plus haute approbation, de leur obéissance, de leur exactitude, et en général de leur bonne conduite. Ils sont faits au climat, accoutumés à une vie dure, pénible, et capables des plus forts travaux. Ils sont en même temps courageux et pleins d'ardeur. Ils ressentent un généreux orgueil des avantages dont ils jouissent, et du rang comparatif qu'ils ont obtenu. Ils sont enfin très-attachés au gouvernement anglais.

« On propose qu'un détachement bien choisi de ces troupes forme la base de l'expédition proposée; et qu'outre la personne ayant le commandement immédiat, on nomme un ou deux autres chefs, dont chacun serait capable d'aider

le premier dans la gestion des principales opérations; et, si le cas se présentait, de se charger seul de l'expédition. Le nombre des troupes se réglerait d'après la considération des moyens probables de subsistance; mais on propose qu'elles soient assez nombreuses pour que les chefs, lorsqu'il serait nécessaire, pussent les partager en petits détachemens, prenant des routes distinctes, selon que les circonstances locales ou d'autres causes pourraient l'exiger.

« Les principaux motifs de cette expédition ressembleraient, sous tous les rapports, à ceux du dernier voyage de Park. Il s'agirait de déterminer le cours et l'embouchure du Niger, d'acquérir la connaissance géographique des pays à travers lesquels il coule, et de se procurer toutes les informations possibles, relativement à l'état des habitans, à leurs relations commerciales et à leur degré de civilisation. Dans la vue de faire réussir ces recherches scientifiques et positives, les instructions offi-

cielles du chef de l'entreprise lui enjoindraient, dans les termes les plus stricts et les plus formels, d'éviter tous actes d'agression envers les natifs, et, hors le cas absolu de défense personnelle, de s'interdire toute espèce de violence. On lui recommanderait aussi de faire tous ses efforts pour établir avec les habitans des relations amicales; et, à cet effet, d'employer les soldats nègres les plus intelligens, dans tous les cas où la chose serait praticable, comme interprètes de l'expédition et messagers de paix et de conciliation. »

Par le plan qui vient d'être ainsi tracé en peu de mots, on éviterait tous les désavantages qui ont accompagné la mission de Park, et l'on suppléerait à ses défauts. Il y a tout lieu d'espérer qu'une expédition formée, conduite d'après ces principes, et pour laquelle on donnerait une attention convenable à la saison propre au voyage, serait couronnée par le succès.

Il serait difficile de prévoir toute l'étendue des conséquences avantageuses que l'on pourrait définitivement attendre du résultat favorable d'une telle expédition. Nous avons peut-être raison de penser que les liaisons ainsi formées avec l'intérieur de l'Afrique, pourraient ouvrir de nouvelles communications commerciales, et créer de nouveaux marchés; qu'une certaine portion du vaste trafic qui se fait maintenant avec Tombouctou, par Maroc, et les côtes de la Méditerranée, pourrait être détournée vers la côte occidentale, et que la grande quantité de productions européennes, à qui maintenant d'autres voies sont ouvertes, pourraient être transportées dans le centre de l'Afrique, par la nouvelle route du Niger.

Mais ne spéculons point avec trop de confiance sur des révolutions commerciales de la nature de celle-ci; elles sont, pour la plus grande partie, graduelles, fort lentes, et rarement on les opère sans de grandes difficultés. Nous

sommes fondés à conclure qu'une expédition sage et bien concertée dans l'intérieur de l'Afrique, sera très-avantageuse; elle accroîtra et étendra un commerce légitime et lucratif avec différentes parties de ce vaste continent, dont les progrès dans la civilisation ont été si rapides depuis l'abolition de la traite des esclaves. Nous pouvons aussi raisonnablement espérer que de telles entreprises, conduites avec sagesse, auront d'importans effets sur la civilisation et le perfectionnement général de l'Afrique, en excitant l'industrie, et en répandant, parmi les naturels d'utiles connaissances. Quelques portions de ces avantages pourront même, avec le temps, s'étendre jusqu'à ces pays lointains et isolés, qui sont à présent exclus de toute communication avec l'Europe, et abandonnés sans espoir à l'ignorance et à la barbarie. Espérons que l'honneur de franchir ces barrières qui ont jusqu'ici séparé l'Afrique du monde civilisé, est réservé au courage et à la

persévérance de cette nation dont les lumières et les travaux désintéressés ont tant fait, dans ces temps modernes, pour l'avancement des connaissances géographiques. Les voyages de découvertes entrepris par les ordres de sa majesté, n'ont point été souillés par le crime des conquêtes ; ils étaient exclusivement dirigés vers l'avantage de la science et celui de l'humanité ; et ils ont valu au nom et au caractère de la nation anglaise, une gloire durable. Il est, sous tous les rapports, aussi intéressant de chercher à connaître l'intérieur de l'Afrique, dans les mêmes vues généreuses. Cette tentative ne promet pas des résultats moins importans que ces grandes entreprises elles-mêmes ; elle sera vraiment digne d'une époque et d'une nation célèbre dans les annales du genre humain, par l'abolition du commerce des esclaves africains (1).

---

(1) Dans une note de l'*Addenda*, publié après l'im-

pression de sa notice sur Park, l'éditeur anglais s'exprime ainsi :

« Deux expéditions pour observer l'intérieur de l'Afrique se préparent maintenant, et auront incessamment lieu sous les auspices du gouvernement. La première doit suivre le cours du Niger, et en déterminer l'étendue, aussi bien que le lieu de l'embouchure de ce fleuve ; elle ira, pour cet effet, aussi loin qu'il lui sera possible, en suivant les plans de M. Park. L'autre se rendra directement à l'embouchure de la rivière Congo, et en examinera le cours, d'après les indications de M. Maxwell, cet ami éclairé de M. Park, à qui l'on doit une carte du Congo. Le gouvernement a confié la surveillance et la direction des préparatifs de la première de ces importantes expéditions, au major-général sir James Willoughby Gordon, quartier-maître général des forces britanniques. John Barrow, écuyer, secrétaire de l'amirauté, s'est chargé de faire, pour la seconde, des dispositions semblables. »

Depuis la publication de cette note (mai 1816), les journaux anglais ont annoncé, et ceux de France ont répété le fait suivant :

« Le major Peddie, commandant l'expédition qui doit

suivre le cours du Niger, a donné de ses nouvelles depuis son arrivée en Afrique. Il a débarqué, non près de la Gambie, comme Park, mais à l'embouchure du Sénégal. Eclairé par les tristes résultats du dernier voyage de Park, et se conformant sans doute à ses propres instructions, il ne s'est point hasardé dans l'intérieur de l'Afrique pendant la saison des pluies. Ainsi, demeurant sept mois dans l'inaction, depuis l'époque où il a écrit, il ne fera route vers le Niger et le pays de Bambarra, que quand cette funeste saison sera entièrement passée. »

SECOND VOYAGE

DE MUNGO PARK

DANS L'INTÉRIEUR

DE L'AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Kayee. — Arrivée à Pisania. — Préparatifs et départ pour l'intérieur. — Samee. — Paiement à Mumbo-Jumbo. — Arrivée à Tindey; manière de teindre le coton en cet endroit. — Départ de Tindey. — Passage de la Crique Wallia. — Koutakonda. — Madina. — Tabajang. — Royaume de Jamberou. — Visite du fils du roi. — Tatticonda. — Visite du fils du dernier roi de Woolli. — Arrivée à Madina, capitale de Woolli. — Audience du roi; sa conduite peu amicale. — Présens faits à lui et à ses courtisans. — Barraconda. — Bambakou. — Kanipe; conduite inhospitalière de ses habitans. — Kussai. — Arbres de Nitta; restrictions à leur égard. — Entrée dans les bois de Simbani; précautions qui y sont prises; sacrifice et prières pour le succès de l'entreprise. — Bords

de la Gambie. — Crocodiles et hippopotames. — Arrivée à Faraba. — Perte d'un des soldats. — Rivières Neaulico et Nerico.

27 avril 1805. A dix heures du matin nous partîmes de Kayee. *Le Croissant, le Washington* et le vaisseau de M. Ainsley nous firent l'honneur de nous saluer à notre départ. Le jour était fort chaud ; et quelques-uns des ânes n'étant pas accoutumés à porter des fardeaux, rendirent notre marche très-fatigante et très-incommode. Trois d'entr'eux s'enfoncèrent dans un champ de riz bourbeux, environ à deux milles à l'est de Kayee; et tandis que nous nous occupions à les en retirer, notre guide et les gens de la tête de la marche avancèrent tellement, que nous les perdîmes de vue. Peu de temps après, nous atteignîmes environ douze soldats, avec leurs ânes; ils étaient également restés en arrière ; et, craignant de s'égarer, ils avaient fait halte pour nous attendre. Nous prîmes le chemin de Jonkakonda, où nous arrivâmes à une heure. N'y trouvant pas le lieutenant Martyn, non plus qu'aucun des hommes

qui étaient en avant, nous conclûmes qu'ils étaient allés par New-Jermy, etc. En conséquence, nous louâmes un guide, et continuâmes notre marche. Nous fîmes halte pendant quelques minutes, sous un grand arbre, au village de Lamain-Cotto, pour permettre aux soldats de se rafraîchir; de là, nous marchâmes vers Lamain, où nous arrivâmes à quatre heures. Nos gens étaient très-fatigués; ils avaient voyagé tout le jour, sous un soleil vertical, sans un souffle de vent. Le lieutenant Martyn et le reste de la troupe arrivèrent à cinq heures et demie, ayant pris leur route par New-Jermy. Arrivés à Lamain, nous déchargeâmes les ânes sous un vaste arbre bentang, à l'orient de la ville. Le slatee, ou chef de ce district du royaume de Kataba, vint me saluer, et me pria de faire placer les ânes et les paquets sous un autre arbre, parce que, disait-il, si nous dormions dessous, nous serions tous morts avant le lever du soleil. Je ne pus comprendre ce qu'il voulait dire: il me prit par la main, me conduisit à une des larges entailles faites dans la racine

de l'arbre, me montra trois pointes de lance qui paraissaient avoir été teintes de sang, éparses au milieu de cendres d'ossemens, et environnées d'une corde à moitié brûlée. Je fis porter les paquets sous un autre arbre; j'offris au slatee un baril de liqueur, et je reçus en retour un jeune bœuf. Nous fûmes obligés d'acheter de l'eau; les puits de la ville étaient presque à sec. Je dormis fort bien sous l'arbre.

28 *avril.* Au point du jour, nous partîmes pour Pisania. Nous traversâmes deux petites villes de Foulahs et le village de Collin, et arrivâmes sur les bords de la Gambie à onze heures et demie. Nous fîmes halte et donnâmes à nos bêtes de l'eau et du foin. Nous fîmes cuire notre dîner, et nous reposâmes jusqu'à trois heures; alors nous nous mîmes en route, et arrivâmes à Pisania au coucher du soleil. Nous fûmes reçus chez M. Ainsley. Comme son schooner n'était point encore arrivé avec notre bagage, j'achetai du grain pour nos bêtes, et un jeune bœuf pour les soldats.

29 *avril.* J'allai présenter mes respects à la

dame Camilla (1). Elle fut très-surprise de me voir entreprendre un nouveau voyage dans l'intérieur du pays.

30 *avril.* Le schooner de M. Ainsley arriva : nous commençâmes aussitôt à débarquer les bagages et le riz. Nous fîmes rembourer de foin les selles de nos ânes, et nous pesâmes nos paquets. Il se trouva qu'après toutes les réductions, nos ânes ne pouvaient porter notre bagage. M. Ainsley nous en fit acheter cinq autres.

1er *mai.* Nous attachâmes et marquâmes nos paquets.

2 *mai.* Nous achetâmes trois ânes, et un jeune bœuf pour nos gens.

3 *mai.* Nos emballages se terminèrent, et tout fut préparé pour continuer le voyage.

4 *mai.* Nous quittâmes Pisania à neuf heures et demie. La marche fut ainsi réglée : Les ânes et les paquets furent tous marqués et numérotés en rouge. Chacune des six escouades dans les-

(1) *Voy.* 1er Voyage de Park, trad. franç., t. 1, p. 452

quelles les soldats étaient partagés, en eut un certain nombre. Ensuite on sousdivisa les ânes entre les hommes de chaque escouade, de sorte que chacun pût désigner, à la première vue, l'âne et le paquet qui lui appartenaient. On numérota les ânes avec des chiffres fort grands, pour empêcher les naturels de les voler; car, de cette manière, ils ne pouvaient tenter de laver ou de rogner la marque sans être découverts. M. George Scott et un des hommes d'Isaac, marchaient ordinairement à la tête, le lieutenant Martyn au centre, M. Anderson et moi en arrière. Nous fûmes forcés de laisser à Pisania une certaine quantité de riz, n'ayant pas assez d'ânes pour le porter. M. Ainsley, la bonne vieille dame Camilla, et plusieurs des plus respectables habitans du voisinage, nous accompagnèrent jusqu'à ce que nous eussions dépassé Tendicunda. Notre marche fut très-fatigante. Plusieurs ânes, trop chargés, s'abattirent dans le chemin; d'autres, en ruant, se débarrassèrent de leurs fardeaux; de sorte qu'après avoir fait tous les efforts possibles pour avan-

cer, nous gagnâmes avec beaucoup de difficultés Samée, après une marche d'environ huit milles. Nous déchargeâmes nos ânes, sous un grand arbre tabba, près de la ville, et le soir j'allai, avec Isaac, saluer le slatee de Samée.

Ce slatee, aussi bien que ceux de Lamain et de Kutijar, est soumis au roi de Kataba; mais il n'est pas facile de dire en quoi cette soumission consiste. Si un esclave s'enfuit de chez un de ces marchands pour aller chez un des autres, il ne peut être réclamé, a moins que ce dernier ne consente à le livrer. Le slatee était très-ivre. Quand je lui dis que je venais lui présenter mon respect, et que je lui donnerais un pot de rum, il me répondit qu'il ne me laisserait point passer, à moins que je ne lui en donnasse dix pots. Après une longue négociation, je fus obligé de lui en donner deux.

5 *mai.* Je payai six barres d'ambre aux garçons de Mumbo-Jumbo (1), et nous par-

---

(1) *Voyez* le premier Voyage de Park, relativement au Mumbo-Jumbo.

tîmes pour Jindey de très-grand matin. Ce jour, la marche fut très-difficile. Plusieurs ânes refusèrent d'avancer, et nous fûmes forcés de mettre leurs charges sur les chevaux. Nous arrivâmes à Jindey vers midi. Nous achetâmes un jeune bœuf, et fîmes halte, le 6, dans la crainte, si nous voulions avancer, d'être forcés à laisser dans les bois quelques-uns de nos paquets.

A Jindey, on fait de très-belle teinture bleue avec des feuilles d'indigo. Je saisis avec empressement, pendant notre halte, l'occasion de connaître cette opération, que je vis dans tous ses différens degrés.

Manière de teindre le coton en très-beau bleu, avec les feuilles de l'indigo.

On rassemble un grand nombre de cendres de bois (les bois que l'on préfère sont la *mimosa nitta* et la *mimosa pulverulenta*), on les place dans un vase de terre non verni, ayant un trou dans le fond, et sur lequel on met de la paille. On verse sur ces cendres de l'eau qui, filtrée par

le trou du fond du vase, entraîne avec elle la potasse contenue dans les cendres, et forme une lessive très-foncée, ayant la couleur de la forte bière ; ils appellent cette lessive *sai-gee*, eau de cendres.

On emplit presque au quart un autre pot de feuilles d'indigo, soit fraîches, soit séchées au soleil (celles dont on se servit alors étaient sèches), et on y verse assez de sai-gee pour emplir le pot jusqu'à moitié. Il reste dans cet état quatre jours, pendant chacun desquels on le remue une ou deux fois.

Alors on emplit presque tout à fait le pot de sai-gee, et on le remue souvent pendant quatre autres jours. Il fermente, et jette une écume couleur de cuivre. On le laisse reposer pendant un jour, et le dixième jour, depuis le commencement de l'opération, l'on y plonge la toile. On ne se sert d'aucun mordant. La toile est simplement humectée d'eau froide, et frottée avec force avant d'être mise dans le vase, où elle reste environ deux heures. Alors on l'en retire et on l'expose au soleil, en la plaçant, sans

l'étendre, sur un bâton, jusqu'à ce que la liqueur cesse d'en dégoutter. On la lave ensuite dans l'eau froide, et on la bat souvent avec un bâton aplati, pour en ôter les feuilles ou les ordures qui auraient pu s'y attacher. La toile, frottée de nouveau fortement, est remise dans le pot, et on la trempe ainsi quatre fois par jour pendant quatre jours; à la fin de ce temps, elle a d'ordinaire pris une couleur bleue égale à celle des plus belles toiles des Indes.

Les négresses qui s'occupent de cette teinture, sont dans l'usage d'avoir douze ou quatorze jarres d'indigo; de sorte qu'une d'entr'elles est toujours prête. Si l'opération manque, ce qui arrive très-rarement aux femmes qui font cette opération en grand, c'est en général pendant les quatre jours de la seconde époque de la fermentation; on dit alors que l'indigo est mort, et l'on jette le tout.

A Kajaaga et à Kasson, chaque fois que la toile est trempée, on l'étend au soleil pour la faire sécher; ensuite on la frappe d'un bâton pour en chasser les feuilles et la poussière. Ces

deux méthodes ont pour but de nettoyer la toile, et d'admettre également l'indigo dans toutes ses parties. Voici le résumé de ces procédés :

Mêler pendant quatre jours l'indigo avec une petite quantité de sai-gee.

Le faire fermenter pendant quatre autres jours dans une grande quantité de sai-gee.

Un jour de repos.

Tremper la toile pendant quatre jours, quatre fois chacun.

Treize jours en tout.

Reprenons la narration. Lamina-Foffono, un de mes compagnons de route de Mandingo à la Gambie, lors de mon premier voyage, ayant appris que j'étais arrivé à Jindey, vint de Wallia pour me voir. Il me dit que Karfa se portait bien, mais qu'il n'avait pas reçu le fusil que je lui avais envoyé par le capitaine Brand.

A cinq heures, une forte bouffée de vent de sud-est éleva des tourbillons de poussière, et eut toute l'apparence d'un ouragan.

7 *mai*. Nous partîmes de Jindey, mais nos ânes étaient tellement fatigués, que je fus obligé

d'en louer trois de plus, avec quatre conducteurs pour nous aider à faire avancer nos bagages. Un des ânes de St.-Jago tomba frappé de convulsions quand on lui mit son fardeau sur le dos; et un âne mandingue, n° 11, refusa de porter sa charge. Je fus obligé de le renvoyer à Jindey, et d'en louer un autre à sa place.

Nous marchâmes au nord de la Crique Wallia jusqu'à midi, et alors nous la traversâmes près de Koutakonda. Les ânes nagèrent, et les soldats, avec l'aide des nègres, passèrent à gué, portant les paquets sur leurs têtes. Nous fîmes halte sur le bord méridional de la Crique, et nous y dînâmes.

La marche fut reprise à quatre heures; nous dépassâmes Koutakonda, et au village de Madina, j'allai saluer le slatee Bree. Je lui donnai un bon sur M. Ainsley pour un pot de liqueur. Halte à Tabajang, village presque désert, ayant été pillé pendant cette saison par le roi de Jamberou, auquel s'était joint celui de Woolli. La mère de notre guide demeure en ce lieu. Je vis qu'il ne nous était guère possible de conti-

nuer notre route dans l'état où nous étions; et je me déterminai à acheter encore des ânes ou à abandonner une partie de notre provision de riz.

8 *mai*. Acheté deux ânes pour dix barres d'ambre et dix de corail chacun. On couvrit de peaux les toiles des Indes, pour qu'elles ne fussent pas endommagées par la pluie. Deux soldats furent atteints de la dyssenterie.

9 *mai*. Le fils du roi de Jamberou vint me rendre visite. Jamberou est au nord de la Crique Wallia, et s'étend beaucoup de ce côté. Les peuples sont Jaloffs, mais un grand nombre d'entr'eux parlent le mandingue. J'offris de l'ambre à ce prince noir. J'achetai cinq ânes, et fis couvrir de peaux toute la poudre à canon, excepté ce qui nous était nécessaire dans la marche.

10 *mai*. Après avoir payé tous ceux qui avaient aidé à conduire les ânes, je trouvai que la dépense outrepassait tous les services que j'aurais pu tirer d'eux. En conséquence, je confiai entièrement les ânes aux soldats. Au lever du soleil, nous quittâmes Tabajang,

et une marche aussi courte que facile nous conduisit à Tatticonda, où le fils de mon ami, l'ancien roi de Woolli, vint à ma rencontre. Il me fut aisé d'apprendre de lui que les slatees et les Sierra-Woollis demeurant vers Madina, voyaient notre expédition avec une extrême jalousie.

11 *mai*. Vers midi, nous arrivâmes à Madina, capitale du royaume de Woolli. Nous déchargeâmes nos ânes sous un arbre, en dehors des portes de la ville, et nous attendîmes jusqu'à cinq heures avant de pouvoir obtenir une audience de sa majesté. Je donnai au roi une paire de pistolets montés en argent, dix dollars, dix barres d'ambre et dix de corail. Mais après avoir regardé ce présent pendant quelque temps avec une grande indifférence, il me dit qu'il ne pouvait l'accepter; alléguant, pour excuser son avarice, que j'en avais fait un beaucoup plus beau au roi de Kataba. Vainement je lui affirmai le contraire. Il continua de me refuser positivement; et je me vis dans la nécessité d'ajouter quinze dollars,

dix barres de corail et dix d'ambre avant que sa majesté acceptât mon présent. Après tout cela, ce prince me demanda une couverture de lit pour s'envelopper pendant les pluies, et je la lui envoyai aussitôt.

Les autres présens que j'eus à faire furent proportionnellement considérables; et voici le total de ce que je donnai dans le royaume de Woolli:

Au roi.

Une paire de pistolets.

	Barres.
Dollars	25
Ambre	20
Corail	20
Toile blanche	5
	70

A Montamba, fils du roi.

Ambre	5
Corail	5

Au slatee Deena.

Ambre	1
Corail	5

	Barres.
A Sadou, fils de Jatta.	
Ambre	5
Corail	5
A Sambou, second fils de Jatta.	
Corail	5
A Whoulliri, premier ministre.	
Dollars	2
Corail	5
A Dama, frère cadet de Whoulliri.	
Corail	5
A Soliman, premier esclave du roi.	
Ambre	4
Corail	4
A Dimba-Serra.	
Corail	6
A différentes personnes.	
Corail	10
TOTAL	137

12 *mai*. Au point du jour, tous les ânes furent chargés, et, au lever du soleil, après en avoir obtenu la permission du roi, nous partîmes de Woolli. Nous arrivâmes bientôt à la ville de

Barraconda, où je m'arrêtai quelques minutes pour rendre visite à Jemaffou-Mamadou, slatee très-distingué (1). Nous arrivâmes à dix heures et demie au village de Bambakou. J'y achetai deux ânes, et, de plus, un jeune bœuf pour les soldats.

13 *mai*. Départ de Bambakou, au lever du soleil, et arrivée à Kanipe, village irrégulièrement bâti, vers dix heures. Les habitans avaient entendu dire que nous nous étions vus dans la nécessité d'acheter de l'eau à Madina. Pour obtenir un profit semblable, les femmes se rassemblèrent, tirèrent l'eau des puits, et l'enlevèrent aussitôt qu'elles l'avaient puisée. Nos soldats essayèrent vainement d'en avoir leur part. Les chaudières du camp n'étaient pas aussi propres à puiser de l'eau que les calebasses de ces femmes. Les soldats partirent donc sans avoir pu s'en procurer, et après avoir excité de grandes risées.

Je fus informé qu'à environ deux milles au

(1) Park en parle dans son premier voyage.

sud, il y avait un étang. Voulant déterminer les femmes à cesser de nous inquiéter, je fis monter un homme sur chaque cheval, et j'envoyai chercher à l'étang assez d'eau pour bouillir notre riz, et l'après-dîner tous les ânes allèrent s'y abreuver. Le soir, quelques soldats firent une autre tentative, afin de se procurer de l'eau à un grand puits voisin de la ville. Ils y réussirent par le stratagème suivant : l'un d'eux laissa tomber, comme par accident, son vase dans le puits : ses camarades lui passèrent une corde autour du corps, et le descendirent au fond de ce même puits. De là il lui fut facile de remplir d'eau toutes les chaudières du camp, à la grande mortification des femmes, qui, depuis vingt-quatre heures, s'étaient donné des peines infinies pour enlever l'eau, dans l'espoir que sa vente les mettrait en état d'orner leurs têtes et leurs cous de petits grains d'ambre et de verroteries. Nous achetâmes là deux chèvres pour les soldats.

14 *mai*. Halte à Kussai, environ à quatre milles à l'est de Kanipe. C'est le même village

que Seesekunda, mais les habitans en ont changé le nom. Là, un des soldats cueillit quelques fruits de nitta; et il les mangeait, lorsque le chef du village survint tout furieux, et essaya de les lui enlever. Voyant qu'il n'y pouvait parvenir, il tira son couteau, et nous dit de recharger nos paquets, et de sortir du village. Quand il s'aperçut que nous ne faisions que rire de ses menaces, il devint plus tranquille. Je lui dis que nous ignorions une défense si extraordinaire, mais que nous aurions l'attention de ne plus manger de ces fruits. Il me répondit que la chose en elle-même n'eût pas été d'une grande importance, si elle n'avait eu lieu en présence des femmes. « Cet endroit-ci, ajouta-t-il, a souvent éprouvé la famine par le manque de pluie; dans ces temps malheureux, le fruit du nitta est la seule nourriture sur laquelle nous puissions compter; et alors on ne peut en cueillir sans crime. Mais pour empêcher les femmes et les enfans de dévaster cette ressource, on met un *toong* sur les nittas, jusqu'à ce que la famine se fasse sen-

tir. » Ce mot de toong exprime une chose prohibée par l'art magique.

Nous achetâmes deux ânes. Lorsque, en quittant ce lieu, nous entrâmes dans les bois Simbani, Isaac craignit beaucoup que nous ne fussions attaqués par quelques habitans du Bondou; car dans ce royaume deux frères se faisaient alors une guerre cruelle pour la succession au trône. Comme le bruit s'était répandu qu'une coffle d'hommes blancs se rendait dans l'intérieur du pays, chacun en avait aussitôt conclu que nous étions possesseurs des plus riches marchandises pour acheter des esclaves ; et que quel que fût le parti qui s'emparât de nos richesses, il obtiendrait sur ses adversaires un ascendant réel. D'après cette nouvelle, je défendis aux gens de l'expédition de tirer sur aucune bête fauve ou aucun autre gibier qu'ils pourraient voir dans les bois. J'ordonnai que chacun eût son arme chargée et amorcée, et qu'un coup de fusil, ou plutôt encore trois ou quatre coups, fussent le signal de tout abandonner pour accourir au lieu central de réunion.

15 *mai.* Départ de Koussai. A l'entrée du bois, Isaac conduisit au milieu de la route un bélier noir, et l'égorgea, après avoir récité sur lui de longues prières. Il considérait cette opération comme très-essentielle à notre succès. La chair de l'animal fut distribuée aux esclaves de Koussai, afin qu'ils priassent de tout leur cœur pour nous.

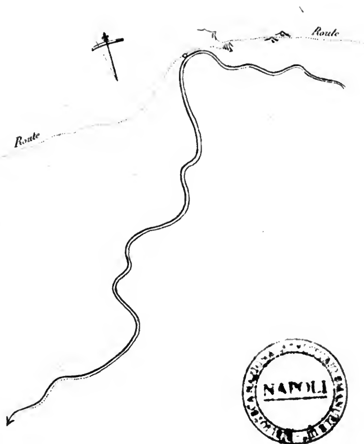
Pendant les cinq premiers milles de notre route, nous marchâmes dans un pays montagneux. Nous gagnâmes ensuite une plaine unie, presque dénuée de bois. Nous y observâmes quelques centaines d'une espèce d'antelope de couleur foncée, et ayant le devant de la tête blanc. Elles sont appelées par les naturels *daqui,* et sont presque aussi grosses qu'un jeune bœuf. A dix heures et demie, nous arrivâmes sur les bords de la Gambie, et fîmes halte pendant la chaleur du jour, sous un grand arbre appelé *teelee corra*, le même sous lequel je m'étais arrêté autrefois à mon retour de l'intérieur de l'Afrique.

La Gambie, en cet endroit, a environ cent

verges de largeur, et, contre mon attente, a une marée régulière qui, au rivage, élève ses eaux de quatre pouces. A une heure, ce jour-là, l'eau était basse. Cette rivière a une foule de crocodiles. J'en comptai, en même temps, treize rangés le long du rivage, et trois hippopotames. Ces derniers animaux ne paissent que pendant la nuit, et, le jour, sortent rarement du fleuve. Ils se promènent au fond de l'eau, et, pour la plupart, ne montrent guère au-dessus que leurs têtes.

A trois heures et demie de l'après-midi, nous nous remîmes en marche, et à environ un mille à l'est, parvînmes au haut d'une montagne, d'où nous eûmes une vue enchanteresse du pays à l'ouest; c'étaient les plus riches lointains que j'eusse jamais vus. Le cours de la Gambie se distinguait facilement par une rangée d'arbres d'un verd foncé, qui croissent sur ses bords. L'esquisse ci-contre représente le cours de cette rivière, depuis Teelee-Cora.

A un mille et demi de cette montagne, que j'appelai *Bellevue*, en est une autre au nord du



Cours de la Gambie depuis Teelee Corra.

chemin, du sommet de laquelle nous eûmes au sud une perspective charmante. Le cours de la rivière est est-sud-est. Au sud, il n'y a aucune montagne; par-tout la contrée est entièrement unie. A environ dix milles à l'est-sud-est, la rivière passe près d'un terrain élevé et plat au sommet, qui a l'air d'anciennes fortifications. Au coucher du soleil, nous arrivâmes à un lieu de rafraîchissement appelé *Faraba ;* mais nous n'y trouvâmes point d'eau.

Tandis que nous déchargions les ânes, John Walters, un des soldats, tomba d'une attaque d'épilepsie, et expira environ une heure après. Les nègres appartenans à notre guide, se mirent à creuser un puits, après avoir allumé un feu pour écarter les abeilles qui s'entassaient dans ce lieu pour chercher de l'eau. Peu de temps après, ils en trouvèrent assez pour faire cuire notre souper, et même pour abreuver les chevaux et les ânes dans le cours de la nuit.

Craignant une attaque de la part des habitans de Bondou, nous plaçâmes de doubles senti-

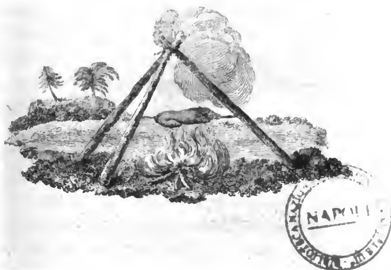
nelles, et chaque homme s'endormit avec son fusil chargé sur sa tête.

Vers trois heures, nous inhumâmes John Walters, et, en sa mémoire, nous appelâmes ce lieu *le puits de Walters*.

16 *mai*. Nous quittâmes le puits dès le point du jour, et arrivâmes au Neaulico à huit heures et demie. Ce ruisseau est presque à sec dans cette saison, et n'a d'eau que dans de certains endroits creux qui abondent en poissons. Je vis les nègres d'Isaac en prendre plusieurs avec leurs mains, et avec des liens d'herbe dont ils se servaient comme de filets pour rassembler, dans un espace étroit, les poissons effrayés, dont plusieurs étaient d'une espèce inconnue.

Nous vîmes, près de la rivière, des nègres qui faisaient rôtir une grande quantité de viande, après avoir disposé des perches, comme on le verra dans le dessin ci-joint.

Cette manière de rôtir et de fumer tout à la fois la viande, fait qu'elle est conservée plus long-temps qu'elle ne le serait autrement. Ces hommes faisaient cuire une partie d'un *daqui*



Les Nègres des bords du Neaulico
font rôtir un Daqui.

trouvé par eux dans le chemin. Un lion l'avait tué pendant la nuit, et en avait mangé une cuisse.

A quatre heures après-midi, nous quittâmes les bords du Neaulico. A cinq, nous traversâmes les ruines de Mangelli, où j'avais autrefois passé la nuit, et à six heures nous fîmes halte pour la nuit à Manjalli-Tabba-Cotta, ruines d'un village de ce nom. Nous trouvâmes en général, pendant la marche de ce jour, les arbres petits et le chemin fréquemment embarrassé par des bambous desséchés. Au lieu où nous nous arrêtâmes, nous eûmes de l'eau en abondance. La nuit étant venue, j'observai, avec le télescope, une immersion du premier satellite de Jupiter.

17 *mai*. Nous quittâmes Manjalli-Tabba-Cotta; et après une marche fatigante de douze milles, nous arrivâmes à Bray, lieu abondant en eau. J'essayai de prendre la hauteur méridionale avec le sextant de poche de Troughton, et je m'aperçus que cette observation pouvait être faite avec beaucoup d'exactitude, ne de-

mandant qu'une main sûre et l'attention convenable : j'en eus beaucoup de satisfaction. Je m'étais tourmenté à examiner le passage des étoiles fixes, et il m'était souvent arrivé de m'endormir au milieu de l'opération.

Nous quittâmes Bray à trois heures après midi, et emportâmes avec nous autant d'eau que nous pûmes, dans l'intention de nous reposer à Nillindingcorro jusqu'au lever de la lune ; mais comme il n'y avait point là d'eau, notre guide nous fit continuer notre marche jusqu'à la rivière Nérico, où nous arrivâmes à huit heures. Tout notre monde et les ânes étaient très-fatigués. L'aspect du pays pendant ce jour, fut celui d'une plaine ouverte et unie, avec des buissons et des arbres *cibi*, qui rendaient le paysage riche sans qu'il fût imposant. Nous aperçûmes dans les bois beaucoup d'excrémens de lions. Ils ne les déposent que dans certains lieux, et, comme les chats, grattent la terre pour les couvrir.

18 *mai*. Nos gens employèrent toute la matinée à faire passer la rivière au bagage et aux

ânes; et comme les hommes, aussi bien que les bêtes, étaient très-fatigués, je jugeai à propos de faire halte sur le bord oriental de la rivière, jusqu'à l'après-midi, ce qui devait donner aux soldats l'occasion de laver leur linge.

La largeur de la rivière Nérico est d'environ soixante pieds, la profondeur de l'eau de quatre pieds, et sa rapidité de deux milles par heure. La température de l'eau, à deux heures, fut de 94° du thermomètre de Farenheit.

CHAPITRE III.

Arrivée à Jallacotta. — Maheena-Tambeio. — Bady; conduite hostile du faranba ou chef, et ses conséquences. — Arrivée à Jeningalla. — Fours à forger le fer. — Mansafara. — Attaques de la part des loups. — Entrée dans le désert de Tenda. — Ruines et plaine de Doufrou. — Attaque d'un essaim d'abeilles. — Arrivée à Sibikillin. — Arbres *shea*. — Badou; présens faits au roi. — Tambacunda. — Rivière Ba-Deema. — Tabba-Gee. — Mambari-Juli-Funda; conduite ennemie du chef. — Présens faits à lui et au roi. — Visite de ce dernier. — Arrivée à Eercella. — Baniserile. — Célébration du jour de la naissance du roi. — Manière de couler le fer. — Madina. — Rivière Falema. — Satadou. — Maladie et mort du charpentier. — Arrivée à Shroudo; commencement de la saison pluvieuse, et maladies alarmantes parmi les soldats. — Mines d'or; procédés pour recueillir l'or. — Dindikou; puits d'or. — Culture. — Arrivée à Fankia.

18 *mai*. Nous quittâmes le Nerico vers trois heures et demie, et arrivâmes, au coucher du soleil, à Jallacotta, la première ville du

royaume de Tenda. De ce lieu à Simbuni, dans le Bondou, il y a deux jours de marche.

19 *mai*. Halte à Jallacotta pour acheter du grain et faire reposer les ânes. Nous achetâmes une grande quantité d'oignons, qui rendirent notre riz meilleur à manger. Les gens de la ville pèchent au milieu des bois, où les étangs sont presque à sec, et où il leur est, par conséquent, facile de prendre les poissons.

20 *mai*. Nous quittâmes Jallacotta; et après une marche d'environ deux milles à l'est, nous passâmes par le village de Maheena, tout auprès duquel sont les ruines d'un autre village de même nom. Il semble, d'après la quantité de ruines, que la population du pays de Tenda est fort diminuée. Nous arrivâmes à Tendico ou Tambico vers huit heures; nous ne pûmes nous procurer un jeune bœuf, les habitans ayant peu de bestiaux. Ce village appartient à Jallacotta, et le faranba, ou chef de Jallacotta, est sujet du roi de Woolli. A un demi-mille de Tambico, est une ville assez grande appelée *Bady*, dont le chef prend le titre de faranba,

et est, en quelque façon, indépendant. Il exige des coffles de fortes rétributions, et les taxe jusqu'à dix barres de poudre à tirer pour la charge de chaque âne.

De Tambico, nous envoyâmes un exprès annoncer notre arrivée au faranba. Dans la soirée, il envoya son fils avec vingt-six hommes armés de fusils, et une grande quantité de peuple pour recevoir ce que nous avions à lui donner. Je lui envoyai dix barres d'ambre par notre guide; mais comme il refusait de les recevoir, j'allai moi-même le trouver avec cinq barres de corail, qu'il refusa également. Il me fut aisé de m'apercevoir, d'après le nombre des hommes armés et la manière hautaine dont ils se conduisaient, qu'il fallait peu s'attendre à terminer cette affaire à l'amiable. J'arrachai donc un morceau de papier de mon portefeuille, et je venais d'écrire au lieutenant Martyn de tenir ses soldats prêts, lorsque M. Anderson, entendant le vacarme qui se faisait dans le village, arriva pour en connaître la cause. Je lui exposai mes doutes, et lui témoignai le désir que les

soldats ayant leurs munitions et leurs baïonnettes, se tinssent en état de combattre au premier signal. Je voulus qu'Isaäc dit au faranba de Bady, que jusqu'alors nous n'avions éprouvé, dans notre voyage, aucune difficulté; que nous avions facilement obtenu des rois de Kataba et de Woolli la permission de traverser leurs états, et que s'il ne voulait pas nous laisser passer, nous retournerions à Jallacotta, pour voir à trouver un autre chemin. Là se termina le palaver, dans lequel les gens du faranba et notre guide s'étaient adressé, beaucoup d'expressions de colère.

Les choses en étaient là : le fils du faranba était rétourné à Bady avec l'ambre et le corail, et nous nous préparions à retourner à Jallacotta le lendemain matin, de bonne heure, lorsque, vers six heures et demie, quelques-uns des hommes du faranba saisirent le cheval de notre guide, au moment où un valet le faisait boire à un puits, et l'emmenèrent. Isaac se rendit à Bady pour s'informer du motif de cette action ; mais au lieu de le satisfaire sur ce point,

ses gens le saisirent, lui enlevèrent son fusil à deux coups et son épée, le lièrent à un arbre et le fustigèrent. Ils mirent son valet aux fers, et envoyèrent des hommes à Tambico, pour y prendre un autre cheval appartenant à un vieillard qui voyageait avec nous jusqu'à Dentila. Je dis alors à deux des nègres d'Isaac que s'ils voulaient venir avec moi dans la ville, et me désigner les gens du faranba qui avaient pris le cheval du vieillard (car on était dans une profonde obscurité), je les ferais arrêter par les soldats, et je les retiendrais comme ôtages d'Isaac. Ils allèrent parler de cette résolution aux deux chefs de Tambico; mais ils ne voulurent pas permettre qu'elle s'exécutât. Ils étaient, disaient-ils, en état de défendre leurs droits, et ne laisseraient pas enlever le cheval. De sorte qu'après des cris et un tapage affreux, on finit par en venir aux coups, et les gens du faranba furent vigoureusement chassés du village.

J'étais fort embarrassé sur ce que je devais faire. La femme et l'enfant d'Isaac étaient assis près de nous sous un arbre, et faisaient de

grandes lamentations. Ses nègres étaient fort abattus, et paraissaient regarder l'affaire comme sans espérance. Nous pouvions aller brûler la ville pendant la nuit; mais nous aurions fait périr un grand nombre d'innocens, et très-probablement nous n'aurions point recouvré notre guide. En conséquence, après avoir consulté M. Anderson et le lieutenant Martyn, je trouvai plus à propos d'attendre jusqu'au matin; et, alors, s'ils persistaient à retenir Isaac, de les attaquer en plein jour. Ce parti était plus décisif et plus propre à être couronné par le succès que des escarmouches nocturnes. Nous plaçâmes donc, pendant la nuit, de doubles sentinelles, et chaque homme dormit avec son fusil près de lui. Nous envoyâmes aussi à Jallacotta, pour informer le dooty du traitement que nous avions éprouvé de la part du faranba, quoiqu'il habitât une des villes appartenant au roi de Woolli.

21 *mai.* Notre guide fut délivré et renvoyé vers nous de très-grand matin. Vers dix heures, un grand nombre de gens du faranba vinrent me dire que ce chef n'avait pas intention d'être

notre ennemi, mais qu'il ne pouvait consentir à laisser passer une coffle sans qu'elle lui payât le tribut d'usage; mais que, comme j'avais refusé la veille au soir de prendre ce parti, si je voulais lui porter à Bady ce que j'avais intention de lui donner, tout serait terminé d'une façon amicale. Je répondis qu'après le traitement éprouvé par mon guide, ils ne pouvaient s'attendre que j'allasse seul à Bady; et que, si je m'y rendais, je me ferais accompagner par vingt ou trente de mes hommes. Cette résolution ne parut pas leur plaire, et il fut définitivement réglé que le cheval serait ramené à mi-chemin des deux villages, où l'on rapporterait aussi les effets enlevés, et que le tout nous serait rendu lors de la réception des présens. En conséquence, je payai, en différentes fois, des marchandises jusqu'à la valeur de cent six barres, ce qui n'était pas tout à fait le tiers de ce qu'une coffle de nègres aurait payé. Les gens du faranba gardèrent le fusil et l'épée de notre guide, alléguant qu'ils avaient été envoyés dans la nuit à Bisra, ville du voisinage, mais qu'ils





Four à travailler le Fer.

nous seraient rendus immédiatement après le retour de celui qui était allé les chercher. Nous partîmes, en conséquence, et fîmes halte le soir à Jeningalla, près Bufra ou Kabatenda, où j'avais autrefois passé la nuit. Mon ancien hôte m'apporta une grande callebasse de lait.

22 *mai*. Halte à Jeningalla, dans le dessein d'y acheter du bled pour nos ânes. Nous vîmes là quelques fours à travailler le fer; ils sont, au sommet, plus petits que ceux de Manding, et de la forme ici représentée.

La distance étant très-grande entre ce lieu et l'eau la moins éloignée, nous résolûmes de nous y rendre, en marchant au clair de la lune: en conséquence, nous partîmes de Jeningalla.

23 *mai*. A deux heures du matin départ, et à huit arrivée à Nealo Koba. La rivière ne coule point en cet endroit où j'avais autrefois passé; elle y forme des étangs, dont plusieurs sont profonds et remplis de poisson. On y trouve des huîtres fort grandes, mais d'une couleur verdâtre. Je n'en mangeai point. Vers deux heures, nous reprîmes notre route, et,

au soleil couchant, nous arrivâmes à un petit village nommé *Foula*, tous très-fatigués, ayant fait une route de vingt-huit milles.

24 *mai*. Halte à Mansafara, qui n'est qu'à quatre milles à l'est du village Foula. En ce lieu sont trois villes presque contiguës l'une à l'autre, et auprès desquelles est un vaste étang. De là au village de Nittakorra, situé sur la rive septentrionale de la Gambie, il n'y a que huit milles, en marchant au sud. Nous achetâmes du grain pour les ânes, et un jeune bœuf pour les hommes, en traversant les bois de Samakara. Nous eûmes au sud-est beaucoup d'éclairs et de tonnerre. Nous couvrîmes tous les paquets d'herbes, etc. Pendant la nuit les loups tuèrent un de nos meilleurs ânes, à une vingtaine de pas du lieu où M. Anderson et moi nous étions couchés.

25 *mai*. Nous quittâmes Mansafara, et entrâmes dans les déserts de Tenda et de Samakara. A quatre milles à l'ouest, nous traversâmes les ruines de Koba, où j'avais autrefois passé la nuit. La ville avait été détruite par les

habitans de Bondou, depuis environ trois ans, et l'arbre bentang brûlé. A dix heures, nous passâmes un ruisseau semblable au Neaulico, et qui se jetait dans la Gambie. Peu de temps après nous arrivâmes en vue de la première chaîne de montagnes, courant du sud-sud-ouest au nord-nord-est. Nous nous en approchâmes, et à onze heures et demie nous fîmes halte à Souteetabba, abreuvoir à moins d'un mille des montagnes.

Nous en partîmes aussitôt que la chaleur du jour eût cessé, et traversâmes les montagnes. M. Anderson et moi nous allâmes au sommet d'une de ces hauteurs, que, d'après la belle et admirable vue qu'elle offrait à l'entour, je nommai la montagne du *Panorama*. Elle a une pointe en pain de sucre, dans laquelle sont un grand nombre de tanières à loups. Le chemin de traverse sur cette montagne, quoique très-difficile pour les ânes, était fort agréable. Le soir, nous descendîmes dans une vallée, où nous trouvâmes une grande quantité d'eau, car elle était arrosée par une des branches du Nealo-

Koba. Les étangs avaient beaucoup de poissons; mais ils étaient trop profonds pour que l'on pût les prendre à la main. Tout auprès du ruisseau sont les ruines du village de Doufrou, détruit par les habitans de Dentila, depuis quelque temps. On regarde cet endroit comme excellent pour y tirer des éléphans; nous aperçûmes, près de la rivière, la fiente et les pas d'un grand nombre de ces animaux. J'épiai là une éclipse du premier satellite de Jupiter; mais cette planète fut environnée de nuages.

26 *mai*. Au point du jour nous montâmes, en partant de la plaine de Doufrou, et fîmes route à travers un pays raboteux, jusqu'à dix heures. Alors nous rencontrâmes une coffle à un abreuvoir appelé *Soutinimma*. Elle allait à la Gambie racheter un prisonnier pour dettes, qui devait être fait esclave, s'il n'était pas délivré sous peu de mois. Comme il n'y avait point d'eau en cet endroit, nous ne nous y arrêtâmes pas. Lorsque nous continuâmes notre marche, deux soldats ne furent pas en état de nous suivre. Le gros de la caravane continua de mar-

cher, et à midi et demi arriva à la Crique des Abeilles, d'où nous renvoyâmes en arrière deux nègres avec un âne pour ramener les deux soldats fatigués.

Nous avions à peine ôté aux ânes leurs paquets près de la Crique, que quelques-uns des hommes d'Isaac, en cherchant du miel, troublèrent, par malheur, un grand essaim d'abeilles près de qui la coffle avait fait halte. Les abeilles sortirent en immense quantité : elles attaquèrent hommes et bêtes en même temps. Par bonheur, la plupart des ânes étaient détachés, et ils galopèrent dans la vallée ; mais nous fûmes fortement piqués, ainsi que les chevaux, et obligés de fuir dans toutes les directions. Le feu allumé pour faire la cuisine étant abandonné, s'étendit, embrasa les bambous, et manqua de brûler notre bagage. Dans le fait, pendant une demi-heure, les abeilles parurent avoir mis fin à notre voyage.

Le soir, quand ces insectes devinrent moins incommodes, et que nous pûmes nous hasarder à rassembler nos bêtes, nous trouvâmes

qu'un grand nombre d'entr'elles avaient la tête piquée et enflée. Il nous manqua trois ânes; un autre mourut dans la soirée, un le lendemain matin, et nous fûmes forcés d'en laisser un à Sibikillin; ainsi, en tout, nous en perdîmes six. Le guide, en outre, perdit aussi son cheval; et beaucoup de nos hommes furent blessés à la figure et aux mains.

J'observai, pendant la nuit, une émersion du second satellite de Jupiter. J'avais auparavant observé, ce même jour, la hauteur du soleil, en deçà d'un mille de la Crique des Abeilles.

27 *mai.* Nous partîmes de grand matin, et arrivâmes à Sibikillin, après un voyage de quatre milles. L'eau que l'on emploie dans cette ville, se tire d'un rocher creux et très-profond. Dans cet étang, il y a une grande quantité de poissons; mais les naturels n'en mangent point, et ne permettent pas qu'on en prenne, s'imaginant que la source se dessécherait aussitôt. A la nuit, un des hommes de la ville trouva le cheval de notre guide dans les champs, et nous l'amena.

Nous lui donnâmes quinze barres d'ambre, un barraloulo, etc.

28 *mai*. Au point du jour nous partîmes, et, à environ trois milles à l'est de Sibikillin, nous descendîmes dans une vallée où je vis les *shéas*, ou arbres à beurre, dont plusieurs étaient chargés de fruits, mais non encore mûrs. Vers onze heures nous atteignîmes Badou, petite ville consistant en trois cents huttes environ. Un peu au nord de cette ville en est une autre appelée aussi *Badou*, mais on les distingue entre elles par les noms de Sansanding et Sansanba.

Les slatees ou gouverneurs de ces deux villes, exigent de toutes les coffles une grande quantité de tributs; et si on les leur refuse, ils se réunissent pour les piller. Jugeant convenable d'arranger, sans dispute, cette affaire, je donnai, pendant le jour, les objets qui suivent :

A Amar, frère puîné du roi.

	Barres.
Ambre, n° 2...............................	10
Corail..	5

Au roi de Sunsanding.

	Barres.
Ambre..................................	10
Corail..................................	5
Ecarlate................................	5
Barraloulo..............................	5
Deux miroirs............................	2.
Ecarlate................................	5
Ambre...................................	6

Au roi de Sansanba.

Ambre...................................	10
Corail..................................	5
Ecarlate................................	5
Barraloulo..............................	5
A différentes personnes, à des grands,	20
	98
Acheté un jeune bœuf pour................	12
Et un mouton pour........................	5

29 *mai.* Dans la matinée, j'eus une occasion d'envoyer deux lettres en Angleterre par la Gambie.

Le soir, nous quittâmes Badou et vînmes à Tambacunda, environ à quatre milles à l'est de

Badou. La Gambie n'est qu'à quatre milles au sud de Badou. M. Anderson et M. Scott allèrent au sommet d'une montagne voisine de la ville, et ils eurent de là une belle vue de la rivière. Son cours vient du sud-est, jusqu'au lieu où elle parvient au pied des montagnes voisines de Badou; là, elle tourne au sud. On l'appelle *Ba Deema* ou *la rivière qui est toujours une rivière*, c'est-à-dire qui ne se dessèche jamais. La distance entre Badou et Laby, dans le pays de Fouta-Jalla, est de cinq jours de marche. J'achetai en ce lieu deux ânes.

30 *mai.* Nous quittâmes Tambacunda, et entrâmes dans les bois. Jusqu'à onze heures nous voyageâmes avec une grande célérité; alors nous arrivâmes à un abreuvoir appelé *Fatifing*, où nous trouvâmes de l'eau verdâtre et bourbeuse si mauvaise, que la nécessité seule nous en aurait fait boire. Nous fîmes halte en ce lieu jusqu'à deux heures et demie; alors nous nous remîmes en marche, et arrivâmes à Tabba-Gee au moment même de la nuit. Nous n'y trouvâmes point d'eau. Pendant l'après-

midi, le pays au sud était beau et montueux. Un peu avant notre arrivée au lieu de repos, il tomba quelques gouttes de pluie.

31 *mai.* Nous quittâmes, au point du jour, Tabba Gee, et à quelques milles à l'est nous dépassâmes un bloc rond de quartz, appelé par les naturels *ta kouro*, ou *la pierre du voyageur.* Tous ceux qui passent par cet endroit la soulèvent et la font tourner. Ces mouvemens répétés rendent la pierre très-polie, et creusent le rocher ferrugineux sur lequel elle est placée. Nous fîmes halte, pendant la chaleur du jour, à Mambari, où il y a un petit village bâti dans cette saison même. L'ancien fut détruit par les guerres, il y a long-temps. Dans le cours de la matinée, nous passâmes deux ruisseaux qui coulaient vers la Gambie.

Muianta, montagne qui ressemble à un château, et située au sud-est, s'élève à la distance de seize milles. Sambankalla est au sud: les montagnes de Fouta-Jalla sont à l'ouest-sud-ouest, au sud-ouest et au sud-sud-ouest. La ville de Laby est au-delà de ces montagnes, qui en sont

éloignées de trois jours de marche. La rivière Gambie vient du sud-sud-ouest, entre Muianta et les montagnes de Fouta-Jalla. Ces dernières hauteurs ont l'aspect de Madère, quand on la voit de la mer; mais les montagnes n'ont pas des pointes aussi aiguës que celles de cette île.

Dans l'après-midi, nous reprîmes notre voyage, et, à quatre milles à l'est, nous passâmes à sec le lit d'un torrent qui se jette dans la Gambie. La route était rocailleuse, et on y trouvait, en grande quantité, du quartz blanc, par blocs détachés et par petits morceaux. Nous marchâmes jusqu'à ce que l'obscurité fût profonde. Alors nous fûmes forcés de faire halte, pour la nuit, dans un lieu où il n'y avait pas d'eau. Nous nous endormîmes tous sans avoir soupé.

1er *juin*. Départ au point du jour, et à dix heures arrivée à Julifunda, ville considérable, bâtie par des gens qui, autrefois, recevaient des marchandises d'avance des Européens trafiquans sur la Gambie, le Rio Nunez et à Kajaaga; le chemin de Bambara à ces divers lieux condui-

sant fréquemment à cette ville, lorsque les autres routes étaient interceptées par la guerre. Les gens qui trafiquent sur leur crédit, sont appelés *juli*, pour les distinguer du slatee qui fait commerce avec sa propre capitale. Julifunda était autrefois habitée entièrement par les Soninkees; mais le roi de Fouta-Jalla leur fit la guerre, et, comme condition de paix, les obligea d'embrasser le mahométisme. Je pense que la ville peut contenir environ 2,000 personnes, en y comprenant celles qui demeurent dans les faubourgs.

Le soir, nous envoyâmes notre guide au chef, appelé *Mansa Kussan*, et reconnu pour un des commandans les plus avares de toute la route. Je lui envoyai en présent de l'ambre et de l'écarlate, et je lui fis dire que j'avais intention de rester un jour à Julifunda pour acheter du riz.

2 *juin*. J'achetai du grain et du riz pour la charge de deux ânes. Je présentai à Mansa Kussan de l'ambre, du corail et de l'écarlate, dont il parut être fort satisfait. Il m'envoya un

jeune bœuf en retour. Il faisait toujours des prières pour ma sûreté, et me dit qu'il ferait tout son possible pour favoriser la continuation de notre voyage. J'achetai un âne pour vingt barres d'ambre. A quatre heures, nous replaçâmes les paquets sur nos bêtes de somme, et partîmes pour Baniserile. Tous les ânes étaient déjà en marche, et je restais seul avec M. Anderson, lorsque j'envoyai notre guide pour informer Mansa Kussan de notre départ. Il vint nous dire que Mansa Kussan lui avait déclaré que si je ne lui donnais dix barres de différentes espèces de marchandises, il ne nous permettrait pas de pénétrer davantage dans le pays ; et que si nous tentions de passer sans son consentement, il ferait tous ses efforts pour nous piller dans les bois.

Je fis revenir nos hommes et nos ânes, et je tâchai de tout arranger avec douceur, soupçonnant qu'il n'eût pas tenu un pareil langage, s'il n'eût reçu des assurances de quelques autres villes qu'elles se joindraient à lui pour nous attaquer. Je lui envoyai un peu plus d'ambre et

d'écarlate par notre guide. Je ne voulais pas aller seul dans la ville, car j'avais été informé que l'intention du roi était de me retenir; dans la vue de me faire acheter chèrement ma liberté.

Mansa Kussan se saisit du prix que j'avais remis à celui de qui j'avais acheté l'âne; et, ce qui montra encore plus ses intentions hostiles, il s'empara de l'âne même, jusqu'à ce que le palaver eût été terminé. Je vais donner ici une liste des différens articles de commerce qu'en différentes fois j'ai payés à Mansa Kussan, dans Julifunda.

Envoyé d'abord :

	Barres
Ambre	16
Ecarlate	10
Barraloulo	10

Envoyé ensuite :

Ambre	4
Barraloulo	5
Ambre, n° 1	10

Aux frères de Kussan.

	Barres.
Ambre	2
Ecarlate	2

Objets apportés avec moi quand j'allai lui rendre mes devoirs.

Ambre	25
Grains de collier	5
Miroir	1

Envoyé après le retour des ânes.

Ambre	25
Corail	10
Grains de collier	10
Epées	15

Envoyé le matin du 3 juin.

Une paire de pistolets	20
Ecarlate	10
Barraloulo	15
TOTAL	191

3 *juin*. Ayant envoyé au roi le dernier présent mentionné dans cette liste, je crus, et j'en reçus l'assurance de ses frères, qu'il ne me serait plus fait de demande; mais je fus bien surpris,

lorsque, à leur retour, notre guide et les frères du roi me dirent que je devais envoyer dix barres de poudre à tirer, et dix de pierres à fusil. Je résolus de terminer l'affaire. Je dis donc aux frères du roi que j'étais persuadé d'avoir fort bien payé le roi pour passer sur son territoire; que je ne lui donnerais pas une seule charge de poudre ni une pierre; que s'il refusait de me laisser passer, je partirais sans sa permission; et qu'enfin si ses gens tentaient de nous arrêter, nous ferions tout pour nous défendre. Les frères du roi et quelques-uns des vieux marchands insistèrent pour que j'envoyasse la poudre à tirer ou quelques autres marchandises d'égale valeur; mais je les assurai que les Européens aimeraient beaucoup mieux courir le risque d'être pillés à main armée, que de se laisser extorquer par des demandes si exorbitantes les objets qu'ils avaient apportés pour acheter des provisions. Après plusieurs allées et venues, le roi jugea convenable de dire qu'il était satisfait, et ajouta, ce qui me surprit, qu'il nous ferait, dans l'après-midi, une visite

d'amitié. En effet, il vint accompagné d'une troupe de parasites et de chanteuses. Il m'offrit quelques noix de cola, que je dis à notre guide de prendre et de manger. Le roi me dit aussi que j'aurais un guide pour me conduire à Baniserile.

4 *juin*. Nous partîmes de grand matin; et ayant passé le village Eercella, remarquable par un bosquet de grands arbres *sittas*, vers une heure, nous arrivâmes à Baniserile, et fîmes halte sous un arbre près des puits. C'était le jour de la naissance de sa majesté. Nous dressâmes une des tentes, et achetâmes un jeune bœuf et un veau pour les soldats. Dans l'après-midi nous les rangeâmes en bataille, et leur fîmes décharger leurs armes; enfin, nous fêtâmes ce jour aussi bien que notre situation pouvait le permettre. Quoique nous fussions dans la nécessité de ne boire à la santé de sa majesté que l'eau de nos gourdes, cependant peu de ses sujets firent de meilleur cœur que nous des vœux pour la conservation de ses jours et la prospérité de son règne.

Baniserile est une ville mahométane. Le chef, Fodi Braheima est un des hommes les plus remplis de bienveillance que j'aie jamais rencontrés. Je lui donnai une copie en arabe du nouveau testament, et ce cadeau parut lui faire grand plaisir.

5 *juin*. Ce jour fut employé à acheter du riz; car j'avais été informé que, dans l'est, il y avait une grande rareté de cette denrée. J'achetai le riz à Baniserile et Julifunda, avec de l'ambre n° 5; et quoique la pénurie des denrées fût presque la famine, je pus acheter une livre de beau riz pour un morceau d'ambre de 2 s. sterl. (2 f. 25 c.)

J'en achetai la charge de trois ânes, et le 6 deux charges de plus, faisant en tout sept cent cinquante livres de riz. Ce jour-là, un des gens de notre guide alla acheter des esclaves à Laby, en Fouta-Jalla, à la distance de trois fortes journées de chemin. Les habitans de Baniserile m'assurèrent qu'il n'y avait de Badou à Laby que trois jours de marche. Pendant la nuit, nous eûmes des raffales de vent avec du tonnerre et des éclairs. Comme les paquets étaient



Montagne carrée près Dindikou.



Ruisseau où se baignent les Éléphans
dans la saison des pluiès.



sous la tente, ils ne furent pas mouillés; mais un de nos charpentiers, le vieux James, qui avait été malade de la dysenterie, depuis notre passage du Nerico, et qui se portait mieux, devint beaucoup plus mal.

Dentila est fameux pour ses fers; on emploie, pour couler le fer, des cendres de l'écorce de *kino*. Ces cendres sont aussi blanches que de la farine. On ne s'en sert point dans la teinture en bleu, et elles doivent avoir, en conséquence, quelque chose de particulier. J'en goûtai: elles ne me parurent pas avoir autant d'alkali que les cendres de mimosa; mais elles avaient un goût âpre. Des habitans me dirent que si j'en mangeais, j'étais sûr d'en mourir.

7 *juin*. Nous partîmes de grand matin; et comme le charpentier dont j'ai parlé était très-faible, je chargeai deux soldats de se tenir près de lui, et de l'aider à monter sur son âne, ainsi qu'à le conduire. Une montagne de forme carrée s'aperçut droit à l'est. Nous supposâmes que c'était celle qui, dans le pays de Konkodou, avoisine Dindikou.

Peu de temps après, nous traversâmes le lit d'un ruisseau qui se rendait à la rivière Falême; il est appelé *Samakou*, à cause des grandes troupes d'éléphans qui s'y lavent dans la saison des pluies.

Nous vîmes très-souvent des traces de leur pas et de la fiente toute récente. Les ânes marchèrent fort mal ce jour-là; nous pensâmes que cette lenteur provenait de ce qu'ils avaient mangé de l'herbe fraîche.

Nous fûmes obligés de faire porter des charges aux chevaux; et à midi nous fîmes halte à un vaste étang placé dans le lit du Samakou, et appelé *Jananga*.

Depuis l'instant où nous traversâmes le Samakou jusqu'au lieu de cette halte, nous marchâmes sans suivre aucun chemin frayé; comme il y avait une guerre dans le sud, et que des gens armés se trouvaient en campagne, notre guide avait eu peur qu'ils n'essayassent d'intercepter, sur nos derrières, quelques ânes fatigués.

Dans l'après-midi, nous nous remîmes en voyage, et marchâmes, sans aucun chemin,

dans un pays sauvage et plein de rochers. Nous fûmes obligés de laisser en route deux ânes, et de charger tous les chevaux. Nous n'arrivâmes qu'à la brune à l'abreuvoir, et nous prîmes le parti de tirer souvent des coups de fusil pour nous empêcher de nous séparer les uns des autres.

8 *juin.* Nous continuâmes notre voyage de bonne heure; et à environ deux milles à l'est, nous arrivâmes au sommet d'une montagne, d'où nous pûmes distinguer le cours de la rivière Falême par une rangée d'arbres d'un verd foncé qui croissent sur ses bords. Le charpentier ne pouvait se tenir debout, et souvent il se jeta en bas de son âne, en désirant qu'on le laissât mourir. Je le fis prendre et replacer de force sur sa monture par deux soldats. A midi, nous atteignîmes Madina, et nous fîmes halte sur le bord de la Falême, qui, dans cette saison, est un peu décolorée par la pluie, mais pas sensiblement enflée. Le cours général de cette rivière, tel que le tracent les naturels, vient du sud-est; et la distance, à sa source, est de six

journées ordinaires de marche. Le lit de la rivière est ici rocailleux, excepté à l'endroit du passage, où il est un mélange de sable et de gravier. Cette rivière abonde en poissons, dont plusieurs sont fort grands. Nous en vîmes qui plongeaient et sautaient. Ils nous parurent assez forts pour peser de soixante à soixante-dix livres. La rapidité du courant est d'environ quatre nœuds par heure.

Dans l'après-midi, nous transportâmes tous les paquets sur le bord opposé, ce qui fatigua beaucoup les soldats. Quand ce travail fut terminé, je trouvai le charpentier encore plus faible et paraissant près de mourir. Je jugeai donc convenable de le laisser à Madina jusqu'au matin suivant. J'allai au village, et louai pour lui une hutte, moyennant six barres d'ambre. J'en donnai quatre barres au douty, en le priant d'ordonner qu'un de ses gens aidât un soldat laissé près du malade à l'ensevelir, s'il mourait pendant la nuit. J'allai le soir à Satadou, qui n'est qu'à un mille à l'est de la rivière. Comme il y avait grande apparence de pluie, je mis tout

le bagage en un monceau, et je dormis au sommet des paquets, laissant l'autre tente aux soldats. Nous eûmes un ouragan terrible, accompagné de tonnerre et d'éclairs.

9 *juin*. Le soldat qui avait été laissé pour prendre soin du malade, retourna dans la matinée; il nous informa qu'il était mort à huit heures le soir précédent, et qu'avec l'aide des nègres, il l'avait inhumé dans le lieu où les gens du village ensevelissent leurs morts. Nous achetâmes du grain pour les ânes, un fort jeune bœuf pour les gens, et un âne.

Le soir j'allai à la ville, et je présentai six barres au douty, en le priant de me donner un guide jusqu'à Shrondo; ce qu'il m'accorda volontiers. Satadou est environné de murailles, et contient environ trois cents huttes : il était auparavant beaucoup plus vaste.

Cinq des soldats qui, pendant la pluie, n'étaient pas venus dans la tente, mais s'étaient tenus sous un arbre, se plaignirent beaucoup de mal à la tête et à l'estomac.

10 *juin*. Les soldats sont toujours malades.

Nous quittâmes Satadou au lever du soleil. On nous avait volé, pendant la nuit, plusieurs de nos gourdes. Ce matin-là nous fîmes plus de deux milles parmi du quartz blanc; de grands blocs étaient épars tout à l'entour. On ne voit point d'autres pierres. Nous emportâmes de l'eau plein une grande outre, étant incertains si nous en trouverions d'autre dans le chemin. A onze heures, nous arrivâmes au lit d'un ruisseau appelé *Billalla*, et coulant à notre gauche; nous y trouvâmes de l'eau bourbeuse.

Nous reprîmes notre route à trois heures et demie passées, et voyageâmes vers les montagnes, parmi un sol rocailleux. Un grand nombre d'ânes furent très-fatigués. La tête de la coffle parvint à Shrondo au coucher du soleil; mais étant en arrière, je fis monter sur mon cheval un des malades, et je l'aidai à faire marcher les ânes fatigués; de sorte que je n'atteignis le lieu de halte qu'à huit heures, et que je fus forcé de laisser quatre ânes dans les bois. Shrondo n'est qu'une petite ville. Selon notre

usage, nous nous arrêtâmes sous un arbre à peu distance de la place; et avant de pouvoir dresser une des tentes, nous fûmes assaillis d'un ouragan très-violent, qui nous mouilla tous complètement. En essayant d'attacher une des tentes à une branche d'arbre, j'eus mon chapeau enlevé, et je le perdis. Le terrein, tout à l'entour, fut couvert d'eau, environ à trois pouces de profondeur. Vers deux heures du matin, nous éprouvâmes un nouvel ouragan.

Celui qui se déclara à notre arrivée, eut un effet immédiat sur la santé des soldats, et s'annonça à nous comme le commencement de nos douleurs. Je m'étais orgueilleusement flatté que nous arriverions au Niger avec une perte fort peu considérable. Nous avions eu deux hommes malades de la dysenterie. L'un d'eux se rétablit tout à fait pendant la marche, et l'autre, sans doute, aurait aussi recouvré la santé, s'il n'eût été mouillé par la pluie, à Baniserile. Mais alors les pluies étaient venues, et je tremblais en songeant que nous n'étions qu'à mi-chemin de notre voyage. A peine la

pluie avait-elle commencé depuis trois minutes, qu'un grand nombre de soldats furent affectés de vomissemens, d'autres tombèrent dans l'assoupissement, et parurent comme à moitié ivres. Pendant l'orage, j'éprouvai une grande envie de dormir; et aussitôt qu'il fut fini, je tombai assoupi sur la terre humide, quoique je fisse tous mes efforts pour me tenir éveillé. Les soldats s'endormirent aussi sur les paquets mouillés.

12 *juin.* Douze des soldats furent malades. J'allai saluer le douty; je lui présentai cinq barres d'ambre avec deux de grains de colliers, et lui demandai la permission d'aller voir les mines d'argent que j'avais appris être dans le voisinage. Il me l'accorda; et je louai une femme pour venir avec moi. J'avais consenti à lui payer une barre d'ambre, si elle me montrait un grain d'or. Nous marchâmes environ un demi-mille à l'ouest de la ville, et arrivâmes à une petite prairie d'environ quatre ou cinq acres d'étendue, danslaquelleétaient creusés plusieurs trous semblables à des puits. Ils avaient en général

dix ou douze pieds de profondeur; ceux du milieu de la prairie étaient plus profonds que ceux des extrémités. Ils étaient au nombre d'environ trente, outre plusieurs anciens qui s'étaient bouchés. Près de l'ouverture de ces fosses en étaient plusieurs autres petites tracées avec de l'argile et pleines d'eau de pluie. Entre les trous de la mine et ceux-ci, se trouvaient plusieurs tas de gravier sablonneux. Sur le sommet de chacun était une pierre; quelques-unes étaient blanches, d'autres rouges, noires; elles servent à distinguer la propriété de chacun. Je ne pus voir, dans ce gravier, rien de particulier. Quelques cailloux gros comme des œufs de pigeon, des morceaux de quartz blanc et rougeâtre, des pierres ferrugineuses, de la craie noirâtre, et une espèce de pierre jaune et friable, qui s'écrasait sous les doigts, étaient les principales substances minérales que je pus distinguer. Il y avait, de plus, une grande quantité de sable et de terre jaunâtre.

La femme prit environ une demi-livre de gravier d'un des tas, qui, comme je le suppo-

sai, lui appartenait, et l'ayant mis dans une grande calebasse, jeta de l'eau dessus avec une autre plus petite. Ces deux calebasses sont tout ce qui est nécessaire pour laver l'or. La quantité d'eau suffisait pour couvrir le sable d'environ un pouce. Elle mêla ensuite le sable avec l'eau, par petites parties, ce qu'elle ne fit point en tournant, mais en tenant ses mains devant elle, comme on le voit dans la gravure ci-jointe.

Alors elle jeta tous les gros cailloux, regardant à terre, en même temps, dans la crainte de jeter quelque morceau d'or. Elle agita ensuite le sable, en tournant de manière à faire sortir par-dessus les bords de la calebasse, une partie du sable et de l'eau. Tandis qu'elle agissait ainsi avec sa main droite, de la gauche elle enlevait à chaque tour, du centre du vase, une portion de sable et d'eau. Elle y versa ensuite un peu d'eau fraîche; et comme la quantité du sable était alors fort diminuée, elle plaça la calebasse dans une direction oblique, et fit mouvoir doucement le sable dans la ligne



Moyen employé par les Femmes
de Shrondo pour laver l'Or.





A, B, tandis qu'elle l'agitait constamment, et d'un mouvement rapide, dans la direction C, D.

J'observai alors une quantité de matière noire semblable à de la poudre à canon, qu'elle me dit être de la rouille d'or; et quand elle eut encore un peu remué le sable en tournant dans la calebasse, elle me montra une tache jaune, en me disant: *Sanou affilli*, voyez l'or. En regardant avec attention, j'aperçus une portion d'or pur, que je pris. Il aurait pesé environ un grain. La totalité de l'opération, depuis le premier moment où elle mit le sable dans le vase jusqu'à celui où elle me montra l'or, n'excéda pas deux minutes. Je lui demandai de s'en procurer une plus grande quantité. Elle mit dans la calebasse, autant que je pus l'évaluer, environ deux livres de sable; elle le lava de la même manière, et presque dans le même temps; ne trouva pas moins de vingt-trois particules d'or, dont quelques-unes étaient fort petites. Dans les deux circonstances, je remarquai que la quantité de sanou-mira, ou rouille d'or, était au moins quarante fois aussi grande que celle

de l'or. Cette femme m'assura qu'elle trouvait quelquefois des morceaux d'or aussi gros que son poing. Je ne peux déterminer ce que l'on obtient d'or en ce lieu dans une année, par le lavage; mais je crois que la quantité en est considérable, quoique l'on ne fasse ce travail qu'au commencement et à la fin des pluies. On vend ici, et dans toute notre route, l'or par minkalli. Six teelee kissi (espèce de fève qui est le fruit d'un grand arbre) font un minkalli. Le poids de six teelee kissi est exactement ʒ et ℈. Dans le Kaorta, on se sert d'une petite fève appelée *tabee-kissi*, dont vingt-quatre font un minkalli. Une jabee-kissi pèse exactement quatre grains. Dans le Kasson, douze petits tamarins font un minkalli, qui, je crois, est le plus pesant de cette partie de l'Afrique. Si l'on achète l'or avec de l'ambre, un grain du nº 4, suffit, dans presque tous les cas, pour acheter un teelee-kissi; mais on peut l'acheter avec plus d'avantage, moyennant des grains de collier ou de l'écarlate, et mieux encore avec de la poudre à tirer. Je n'en achetai point; mais

notre guide en acheta une quantité considérable, et je fus présent à son marché.

J'allai voir dans l'après-midi un frère de Karfa-Taura. Il avait une grande collection de livres arabes, et je le rendis très satisfait en y ajoutant un nouveau testament aussi en arabe.

12 *juin*. Nous partîmes de Shronda de grand matin. Les malades ne pouvant marcher, je leur donnai les chevaux et les ânes dont on put se passer. Nous voyageâmes lentement le long du pied des monts Konkadou, qui sont des précipices très-escarpés formés par des roches, et de quatre-vingt à deux ou trois cents pieds de haut. A midi, nous arrivâmes à Dindikou. Alors un ouragan nous saisit avec tant de rapidité, que nous fûmes forcés de transporter nos fardeaux dans les huttes des naturels. C'était la première fois que la coffle était entrée dans une ville depuis son départ de la Gambie. Aussitôt que la pluie eut cessé, j'allai voir avec M. Anderson les puits à or qui sont près de cette ville. Ils sont exactement creusés de la même manière que ceux de Shrondo.

Les entailles faites dans le côté du puits servent d'échelles pour y descendre. Le gravier est là fort gros. Quelques pierres rondes, plus grosses que la tête d'un homme, et un grand nombre d'autres plus grosses que le poing, étaient placées autour de l'ouverture des puits, qui étaient au nombre d'environ vingt. Près de ces puits est une source. Comme le terrain des bords en avait été battu par ceux qui venaient laver l'or, je distinguai une couche de terre et de larges pierres d'environ dix pieds d'épaisseur, et au-dessous une couche de deux pieds de cailloux ferrugineux, de la grosseur d'un œuf de pigeon, puis un sable et une terre jaunes et de couleur de rouille; enfin, tout au-dessous, une couche d'argile blanche et dure. C'est dans le sable couleur de rouille que l'on trouve l'or. Je vis quantité de rouille d'or.

Quand je revins des puits d'or, j'allai avec M. Scott au haut de la montagne qui est tout proche de la ville; c'était une roche fort escarpée. Ces rochers, comme toutes les montagnes du Konkodou, sont un granit grossier et rou-

geâtre, composé de feld spath rouge, de quartz blanc et de shorl noir; mais ils diffèrent de tous les granits que j'ai vus, en ayant des cailloux ronds et polis, dont beaucoup sont aussi gros qu'un boulet de canon. Ces cailloux, quand on les brise, se font reconnaître pour être du granit, mais d'une couleur plus pâle et d'un tissu plus compact. La journée était fraîche; mais après beaucoup de fatigue, et six intervalles de repos, nous trouvâmes que nous n'étions qu'à mi-chemin du sommet. Nous fûmes surpris de trouver la montagne cultivée jusqu'au haut; et que, quoique les habitans de Dindinkou ne fissent que préparer leurs terres, le grain, sur les montagnes, fût de six pouces de hauteur. Les villages situés sur ces montagnes sont romantiques au-delà de ce que j'avais jamais vu. Ils sont construits dans les retraites les plus délicieuses des montagnes. Il ont de l'eau et de l'herbe dans toutes les saisons. Les habitans ont assez de bestiaux pour leur usage; le superflu de leur grain fournit à tous leurs besoins de luxe; et quand le tonnerre, avec une majesté effrayante,

roule au-dessus de leurs têtes, ils peuvent, du haut de leurs redoutables précipices, contempler toute la plaine sauvage et remplie de bois qui s'étend de la Falême à la rivière Noire. Cette plaine a d'étendue, du nord au sud, environ quarante milles. La chaîne de montagnes au sud semble courir dans la même direction que celles de Konkodou, c'est-à-dire de l'est à l'ouest. Il n'y a point de lions sur les montagnes, quoiqu'ils soient très-nombreux dans la plaine. Le soir, le lieutenant Martyn tomba malade de la fièvre.

13 *juin*. Nous partîmes de Dindikou, de bonne heure. Les malades avaient tous les chevaux et l'excédent des ânes; et comme le nombre des conducteurs était diminué, nous avions une rude besogne. Dix des ânes chargés, avec leurs conducteurs, prirent une autre route. M. Anderson et M. Scott étaient avec eux. Ils tirèrent leurs coups de fusil, aussitôt qu'ils observèrent que le guide les conduisait dans un chemin où nuls pas d'âne n'étaient marqués. Je leur répondis, et envoyai le sergent à leur secours.

Une demi-heure après, ils revinrent, ayant marché environ 3 milles à droite. Vers une heure j'arrivai à un village presque désert, et je trouvai la coffle faisant halte près d'un ruisseau à l'est de ce village. Notre situation m'affligeait beaucoup. La moitié de notre monde était ou attaquée de la fièvre ou incapable de grands travaux, et fatiguée de chasser les ânes. Je trouvai, à ma grande mortification, que l'âne qui portait le télescope et plusieurs autres objets, n'était pas arrivé. M. Anderson, le sergent et notre guide, rétrogradèrent à cheval pour le chercher, pendant environ cinq milles; mais à trois heures et demie, ils revinrent sans l'avoir trouvé. Je présentai au douty du village cinq barres d'ambres, en le priant, s'il avait connaissance de cet animal, de me l'envoyer. Je lui promis de le récompenser pour ce soin. Nous rechargeâmes nos bêtes, et la coffle était déjà en marche, quand un des fils du douty vint nous dire qu'il avait vu l'âne, et l'avait amené au village. Je m'y rendis, et payai vingt barres à celui qui avait trouvé l'âne. Le douty en eut cinq. Je mis le

paquet sur mon cheval, que je chassai devant moi. Je n'arrivai à Fankia qu'à sept heures; j'avais été obligé de marcher lentement, pour encourager deux soldats malades restés en arrière, et qui voulaient se coucher sous chacun des arbres près desquels nous passions. Fankia est un petit village, à quatres milles nord-ouest de *Binlingalla*. Là nous nous écartâmes de ma première route, et ne la rejoignîmes que quand nous arrivâmes au Niger.

CHAPITRE III.

Départ de Fankia. — Monts Tambaura, et difficultés de les traverser. — Toumbin. — Grand embarras en route. — Serinianna. — Fajemmia. — Accroissement du nombre des malades. — Malakalla. — Rivière Ba-Lee. — Bountoun-Kouran. — Douggikotta. — Falifing. — Pertes faites en route. — Gimbia ; accueil inhospitalier. — Sullo. — Aspect du pays. — Secoba. Kronkromo. — Passage de la Ba-Fing. — Manière de fondre et de travailler l'or. — Funeste accident au passage de la Ba-Fing. — Hippopotâmes. — Morts et pertes sur la route. — Augmentation des malades. — Arrivée à Viandry. — Korena. — Danger causé par de jeunes lions. — Koumbandi. — Grand embarras sur la route. — Fonilla. — Rivière Ba-Woulima ; difficultés de la passer. — Isaac saisi par un crocodile. — Boulinkounbo. — Triste situation de toute la troupe. — Serrababou. — Saboscera.

14 *juin.* Je fis halte à Fankia, pour donner aux malades un peu de repos, et sachant que nous aurions à monter, près de ce lieu, une montagne escarpée. Je me trouvai moi-même

très-malade, ayant eu la fièvre toute la nuit. J'achetai du grain pour les ânes, et quantité de volaille pour les malades.

15 *juin*. Nous quittâmes Fankia. Nos malades étaient encore dans un triste état, et quelques-uns d'entre eux légèrement en délire. A environ un mille nord-est de ce village, est le passage aux monts Tamboura, appelés *Toumbinjeena*. La moitié est très-escarpée et très-rude; la perpendiculaire des lieux les plus escarpés n'excédait pas de beaucoup trois cents pieds. Les ânes étant pesamment chargés, dans le dessein d'en réserver le plus possible pour les malades, nous eûmes beaucoup de difficultés à faire franchir ce passage à nos marchandises. Le nombre des ânes excédant celui des conducteurs, cette marche, en montant à travers des rochers, présentait un spectacle de confusion fort alarmant. Des ânes se renversant parmi les rochers avec leur charge, des soldats malades et hors d'état de marcher, des noirs du pays nous volant en secret; réellement ce fut un terrible

ouvrage pour nous, que de traverser cette montagne. Quand nous eûmes rassemblé tous les paquets et tous les ânes, nous continuâmes notre route; et à environ deux milles du passage, arrivâmes au délicieux village de Toumbin. A la réunion de nos paquets, nous trouvâmes que les naturels nous avaient dérobé sept pistolets, deux redingotes et un havresac, outre de plus petits effets. Nous renvoyâmes les chevaux à deux soldats malades qui, hors d'état de nous suivre, avaient été laissés en arrière dans la montagne. Nous dressâmes la tente, et mîmes le bagage en sûreté contre la pluie.

16 *juin.* Nous quittâmes Toumbin. Au moment même où les gens et les bêtes de somme venaient de partir, je vis arriver le bon vieux maître d'école dont j'ai parlé dans mon premier voyage. Il avait entendu dire la veille que j'étais avec la caravane, et il s'était mis en marche pendant toute la nuit pour me venir voir. Comme les paquets étaient en avant, je lui dis que je le priais de venir avec moi jusqu'au lieu de la halte, afin que je pusse reconnaître, jus-

qu'à un certain degré, ses anciens bons offices. Je recouvrai trois des pistolets, et un des habits volés. Nous fîmes route. A un mille à l'est du village, je trouvai Hinton, un des malades, qui était parti monté sur le cheval de M. Anderson. Il était étendu sous un arbre, et le cheval paissait à peu de distance de là. Quelques-uns des naturels avaient retiré les pistolets de leurs fourreaux, et volé la valise attachée derrière la selle, un morceau de corail, tout l'ambre et les grains de collier qu'elle contenait, et un barraloulo. Par bonheur, ils ne songèrent pas à mon sextant de poche, ni à mon horizon artificiel, qui étaient au même endroit. Je mis le malade sur le cheval, que je fis marcher devant moi. Je le soutins quelque temps, et fis tout ce qui me fut possible pour qu'il restât en selle; mais je vis que j'étais incapable de l'emmener; et après m'être beaucoup fatigué à le conduire pendant environ six milles, je fus forcé de l'abandonner.

Environ un mille plus loin, j'en trouvai deux autres couchés à l'ombre d'un arbre. J'en fis monter un sur le cheval de M. Anderson, et

le second sur le mien : puis je les fis marcher devant moi. J'arrivai au village de Serimanna vers midi et demi. Dans la fraîcheur de la soirée, j'envoyai un cheval chercher Hinton; il fut amené au village, après qu'on eut été obligé de le lier sur sa monture.

Je donnai au maître d'école cinq barres d'écarlate, un barraloulo, dix barres de grains de collier, quatorze d'ambre et deux dollars, ce qui le rendit tout à fait heureux. Je lui donnai aussi un nouveau testament, en arabe, qu'il me promit de lire avec attention.

17 *juin*. Voyant que Hinton allait plus mal, et que Sparks avait le délire, je les confiai aux soins du douty du village, lui laissant assez d'ambre et de grains de collier pour leur acheter de la nourriture, s'ils vivaient, et les enterrer s'ils venaient à mourir. S'ils se rétablissaient, il s'engagea à les réunir à la première coffle qui voyagerait pour la Gambie. Nous arrivâmes en deux heures à Fajemmia. Ce n'est qu'un petit village; mais il est fortifié d'une haute muraille. Le chef, dont le village porte le nom,

résidait auparavant à Faramba, à l'est de cet endroit; mais depuis peu il s'y était retiré, laissant à Faramba ses gens et ses esclaves. Fajemmia est le plus puissant chef de Konkodoa, et il tient assujéti toute la contrée, depuis Toumbin jusqu'à la Ba-Fing.

Les tributs payés par les voyageurs étant toujours en proportion du pouvoir et des mauvaises dispositions des chefs, ceux qui se payent à Fajemmia sont très-forts. Je lui payai ce qui suit :

	Barres.
Ambre	15
Graines de collier	50
Ecarlate	20
Ambre	35
Ambre	14
Barraloulo	15
	149

Plus, un fusil de soldat, une belle paire de pistolets, une belle épée, un habit long, et cent pierres à fusil.

Je m'estimai très-heureux de terminer si

bien le palaver, car Fajemmia insistait pour avoir le tribut d'usage, qui était de quatre bouteilles de poudre à tirer pour chaque âne; ce qui nous eût fait grand tort; et d'ailleurs, étant si malades, nous n'aurions pu faire qu'une faible résistance.

Le 18 juin, j'observai une émersion du premier satellite de Jupiter.

Notre palaver avec Fajemmia ne finit que le matin du 19. Les 18, 19 et 20, je fus très-malade, et quoique, en général, je fusse en état de m'asseoir pendant une partie du jour, cependant j'étais très-faible, et incapable de surveiller les achats de grain, de lait et de volaille. En conséquence, M. Anderson acheta ces articles; il eut l'œil sur les bêtes de somme, etc. Le lieutenant Martyn, le sergent, le caporal et la moitié des soldats furent malades de la fièvre. Chaque jour, jusqu'au départ de Dindikou, je fis bouillir une chaudière de forte décoction de kinkina. J'achetai trois ânes, et louai les gens de notre guide pour conduire quatre de nos ânes en sus des deux qu'ils conduisaient déjà,

ce qui fit six ânes en tout, moyennant les cent vingt barres.

18 *juin*. M. Anderson et un des soldats retournèrent à Serimanna pour voir les deux hommes que nous y avions laissés, et s'assurer s'ils pourraient être emmenés. Ils revinrent le 19, et nous rapportèrent que tous deux étaient vivans, mais hors d'état de pouvoir être transportés. Ils avaient désiré eux-mêmes avec ardeur rester où ils étaient, parce que ce seul parti leur offrait quelque chance de rétablissement.

20 *juin*. Quand nous eûmes chargé les ânes, nous trouvâmes un des soldats, le vieux Rowe, hors d'état de monter à cheval. Je payai dix barres d'ambre, et donnai du riz pour dix-huit jours à l'un des meilleurs hommes du village, à qui je le laissai, et qui, je n'en doute pas, en aura eu grand soin. Peu de temps après notre départ de Fajemmia, le tonnerre commença à se faire entendre; et lorsque nous eûmes parcouru quatre milles, nous éprouvâmes un ouragan terrible, qui mouilla un grand nombre de

ballots, et rendit le chemin très-bourbeux et très-glissant. Vers midi, nous arrivâmes à un village presque désert, appelé *Nealakalla*. Nous vîmes alors que l'âne chargé de la provision d'habits n'était pas encore venu; et comme la plupart des hommes étaient en fort mauvais état, particulièrement sous le rapport de la chaussure, je jugeai convenable de renvoyer en arrière pendant plusieurs milles, deux d'entre nous, pour tâcher de retrouver l'animal. Je fus très-inquiet de ce que ces hommes ne fussent pas revenus au coucher du soleil. Nous tirâmes plusieurs coups de fusils, mais n'entendîmes point de réponse. Le village de Nealakalla est tout auprès de la Ba-Lee, ou rivière de miel, que nous trouvâmes décolorée, mais pas sensiblement gonflée. Nous vîmes deux crocodiles, et une incroyable quantité de gros poissons.

21 *juin*. Comme les deux hommes n'étaient pas encore de retour, j'envoyai la coffle passer la rivière, et je priai M. Scott de tirer un coup de fusil, quand ils l'auraient tous traversée. M. Anderson et moi, nous résolûmes

de rester à Nealakalla jusqu'à midi, dans l'espoir d'entendre parler de nos deux hommes. Ils arrivèrent vers onze heures, ayant trouvé l'âne et sa charge si près de Fajemmia, qu'ils y étaient entrés, et avaient couché dans la hutte du vieux Rowe. Ils ajoutèrent qu'il se rétablissait, et était fort content de sa situation. Nous allâmes en avant; et, à environ un mille au nord-est du village, nous passâmes la rivière dans un lieu où son cours est interrompu par un amas de rochers, qui obligent la rivière de former plusieurs petites cataractes. Nos gens avaient été obligés de transporter tous les ballots sur leurs têtes. Nous les trouvâmes faisant la cuisine sur le bord oriental de la rivière, et près de se remettre en route. M. Anderson et moi, nous traversâmes la rivière de roche en roche, sans nous mouiller les pieds.

Aussitôt que nos hommes eurent fini de déjeuner, nous allâmes en avant; et à environ deux milles à l'est, nous arrivâmes à une crique étroite et profonde, dans laquelle était une source d'eau bourbeuse. Nous la traversâmes

avec tant de difficulté, que quelques-uns voulaient l'appeler *la Crique vinaigrée.* Vers quatre heures nous passâmes par le village de Bountoun Kouran, délicieusement situé au fond d'une montagne escarpée et remplie de rochers. A deux milles à l'est, nous fîmes halte, pour la nuit, au village de Douggikotta, où la culture est très-considérable, et nous eûmes beaucoup de difficulté à empêcher nos bêtes d'aller dans les champs de grains. Pendant la nuit, il y eut un ouragan.

22 *juin.* Nous ne partîmes qu'après de dix heures; car il y avait grande apparence de pluie. Williams Roberts, un des charpentiers, qui avait été malade depuis que nous avions quitté Fajemmia, déclara qu'il était hors d'état d'aller plus loin, et signa un écrit portant qu'il était délaissé par son propre consentement. Nous passâmes par un petit village à environ quatre milles à l'est, et fîmes route en montant, près d'une rivière, presque pendant tout le jour. Nous eûmes une belle vue de Koullallie, rocher haut, isolé et de forme

carrée, que nous avions toujours vu depuis que nous eûmes quitté Fajemmia. Cette montagne est entièrement inaccessible de tous côtés, unie et verdoyante à son sommet. Les naturels affirment que là se trouve un lac; ils vont fréquemment autour du pied des précipices, pendant la saison pluvieuse, et prennent de grandes tortues, qui se sont tuées en tombant de ces lieux escarpés. Nous vîmes pendant notre marche plusieurs montagnes rocailleuses et très-pittoresques; et le soir nous fîmes halte au village de Falifing, situé au sommet du terrain montant qui sépare la Ba-Lee de la Ba-Fing. Nous perdîmes un âne et quatre-vingts livres de balles pendant la marche.

23 *juin*. Nous recommençâmes notre voyage de grand matin; et après une marche de deux heures dans une plaine unie, bornée à droite et à gauche par de hauts rochers et des précipices, nous descendîmes doucement vers l'est, et arrivâmes bientôt au village de *Gimbia* ou *Kimbia*. Je restai par hasard en arrière, pour ramener des ânes qui avaient jeté leurs pa-

quets; et quand je rejoignis la caravane, je trouvai tout dans le village ayant une apparence hostile; les habitans accourant des champs de blé et se saisissant de leurs carquois. La cause de ce tumulte était, selon l'usage, *l'amour de l'argent*. Le village avait entendu dire que les hommes blancs allaient passer, mais qu'ils étaient fort malades, et incapables de faire aucune résistance, ou de défendre les immenses richesses qu'ils possédaient. En conséquence, lorsqu'une partie de la coffle eut traversé le village, le peuple en sortit; et, sous prétexte que la coffle ne passerait pas jusqu'à ce que le douty le permît, ces gens tentèrent de faire rétrograder les ânes. Un d'eux prit par la bride le cheval du sergent, pour le conduire dans le village; mais quand ce militaire arma son pistolet et le lui présenta, il laissa la bride. D'autres hommes emmenèrent les ânes avec leurs charges, et tout parut en confusion. Les soldats chargèrent leurs fusils à balles, et y mirent leurs baïonnettes avec beaucoup de sang-froid. A cette vue, les paysans

hésitèrent : les soldats conduisirent les ânes à travers le lit d'un torrent, et revinrent ensuite, laissant assez de monde pour les garder.

Les naturels se réunirent sous un arbre à la porte du village. J'y trouvai le douty et Isaac, se querellant avec violence. Quand je demandai la cause du tumulte, Isaac me dit que les paysans avaient tâché d'enlever les charges des ânes. Je me tournai vers le douty, et je lui demandai qui avait osé faire une telle tentative. Il me montra environ vingt hommes armés d'arcs. Je me mis à rire, et le priai de me dire s'il croyait que ces gens là pussent se battre ; ajoutant que s'il lui prenait envie d'en faire l'expérience, ils n'avaient besoin que de se mettre en mesure d'enlever un des paquets. Ils parurent alors fermement persuadés qu'ils avaient fait une tentative inutile, et le douty me pressa de dire à nos hommes de partir avec les ânes. Comme je ne savais pas si quelqu'un de nos malades ne serait point dans la nécessité de reprendre cette

même route, je jugeai convenable que la séparation se fît avec amitié. En conséquence, je donnai au douty quatre barres d'ambre, et je lui dis que nous n'étions pas venus pour faire la guerre, mais que si quelqu'un nous la faisait, nous nous défendrions jusqu'au dernier homme.

Nous allâmes en avant, et à un demi-mille, à l'est, nous descendîmes dans une vallée pleine de rochers. Un grand nombre d'ânes tombèrent à la descente. Vers midi, nous arrivâmes à Sullo, village sans murailles, au fond d'une montagne. Peu d'instans après notre halte, le cheval du lieutenant Martyn mourut. Ce fut un présent du ciel pour les habitans de Sullo, qui le dépecèrent, comme s'il eût été un bœuf, et en vinrent presque aux coups pour se le partager, tant en ce lieu la chair de cheval est estimée. Les rochers qui sont au-dessus de la ville ont un grand nombre de singes.

24 *juin*. Nous quittâmes Sullo, et traversâmes un pays charmant au-delà de toute ima-

gination. Il nous offrait toutes les variétés possibles de sites garnis de rochers; c'étaient des tours naturelles, semblables à des châteaux en ruines, des aiguilles, des pyramides, etc. Nous passâmes dans un lieu si ressemblant à une abbaye gothique ruinée, que nous fîmes halte quelques momens, pour nous convaincre que les niches, les fenêtres, l'escalier en ruines, etc., étaient tous naturellement formés par le rocher. Une description fidèle de ce lieu serait certainement regardée comme une fiction.

Nous passâmes une montagne composée d'une masse homogène de roche solide (le granit rouge), sans une seule pierre détachée, ou un seul brin d'herbe. Je n'ai vu de ma vie une pareille montagne. J'aperçus pendant la marche plusieurs villages situés d'une manière romantique, dans les creux formés par les précipices et les rochers. La hauteur de ces précipices est de cent à cinq ou six cents pieds en ligne perpendiculaire. Toute la contrée, entre la Ba-Fing et la Ba-Lee, est plus sauvage

et plus imposante qu'aucun autre pays que j'aie jamais vu.

A midi, nous vînmes à Secoba. Le douty de cette ville est le frère puîné de Fajemmia. Je lui présentai des marchandises pour la valeur de cinquante barres. Il en fut si charmé, qu'il dit qu'il voulait aller avec nous, jusqu'à ce que nous eussions traversé la Ba-Fing, pour s'assurer que les bateliers ne nous tromperaient pas.

25 *juin.* Halte à Secoba, pour reposer les hommes de la caravane. J'achetai pour eux de la volaille et du lait en abondance.

26 *juin.* Nous partîmes de Secoba, accompagnés du douty et de plusieurs habitans. Je louai trois des amis du douty pour nous servir de guides jusqu'à Kandy, dans ce district de Fouladou, appelé *Gangaran.* A sept milles à l'orient de Secoba, nous vînmes au village de Konkromo, où nous dressâmes nos tentes sur le bord de la rivière. Le jour était très-avancé, lorsque nous eûmes fait notre marché avec les maîtres des canots; et comme nous n'aurions

probablement pas pu transporter tous les paquets, nous jugeâmes plus à propos d'attendre jusqu'au matin. Après avoir pris plusieurs hauteurs, j'observai l'émersion du premier satellite de Jupiter.

27 *juin*. De très-grand matin, je payai aux maîtres des canots cinquante barres pour transporter notre bagage et notre bétail. Je présentai aussi au douty de Secoba quelques graines de collier. On disposa quatre canots, suffisans pour transporter à chaque fois la charge d'un âne et une demi-charge. J'envoyai M. Anderson avec six hommes, tous armés, pour recevoir les paquets à la sortie du canot, et les porter sous les tentes. On fit nager les ânes, un à chaque côté du canot, tandis que deux petits garçons, assis dans le canot, les tenaient par les oreilles.

J'eus en ce lieu l'occasion de voir leur manière de fondre l'or. Isaac en avait acheté en traversant Konkodou, et il en fit faire un grand anneau. L'ouvrier fit un creuset d'argile rouge commune, et le sécha au soleil. Il y plaça l'or

sans aucun alliage quelconque. Il mit au-dessus et au-dessous du charbon de bois, et soufflant le feu avec un des doubles soufflets, produisit bientôt assez de chaleur pour mettre l'or en fusion. Il fit alors dans la terre une petite fosse, et y plaça l'or fondu. Quand il fut refroidi, il l'ôta, et, le chauffant de nouveau, en forgea bientôt une barre carrée. Il le chauffa encore, puis, au moyen d'une paire de tenailles, il le tordit en forme de vis. Alors étendant les extrémités, il le contourna de manière à former un anneau massif et précieux.

Quand le bagage et les bêtes eurent été transportés de l'autre côté de l'eau, je fis passer les hommes et m'embarquai moi-même dans le dernier canot; mais comme un des soldats de l'autre canot débarqua pour acheter quelque chose, je fis avancer le mien, en disant aux hommes de ce second canot de partir aussi, dès qu'il y serait revenu. Je trouvai difficile d'être assis dans le canot de manière à le tenir en équilibre, quoiqu'il ne contînt que trois personnes, outre le rameur. Nous venions

de débarquer sur la rive orientale, lorsque nous remarquâmes que le canot, dans lequel il y avait trois soldats, partait de l'autre bord. Peu de temps après, il se renversa; et quoique les naturels nageassent au secours de nos gens, F. Cartwright eut le malheur de se noyer. Les naturels plongèrent: ils recouvrèrent deux fusils avec le corps de Cartwright. Ils mirent le corps dans le canot, et nous l'apportèrent. J'usai de tous les moyens recommandés par la société d'Humanité, mais en vain. Nous enterrâmes Cartwright, le soir, sur le bord de la rivière.

La Ba-Fing est là une rivière entièrement navigable. Elle est gonflée, dans cette saison, d'environ deux pieds, et son courant est de trois nœuds par heure. Les gens de ce lieu sont tous voleurs; ils tentèrent de voler plusieurs de nos ballots, et nous en découvrîmes un qui emportait celui où étaient tous nos médicamens. Le bruit des hippopotames nous empêcha de dormir. Ils vinrent tout près du bord, ronflant et soufflant pendant la nuit en-

tière. Comme cette nuit était claire, j'observai l'émersion du second satellite de Jupiter.

28 *juin.* J'achetai un âne pour quatre minkallis d'or, et un cheval pour quarante-cinq barres. Nous partîmes vers sept heures du matin. Après un voyage de quatre milles, l'âne que j'avais acheté se coucha, et il me fut impossible de le faire relever. Je lui ôtai son paquet, et le laissai. A dix heures, nous vînmes tout au pied d'une roche élevée, qui s'élève, comme un immense château, du sein d'une plaine unie. On appelle cette montagne *Sankaree.* Je m'informai d'un autre monceau de pierres entassées près du pied du précipice; on me dit que la ville de Madina, qui était dans le voisinage, avait été prise d'assaut, il y avait quelques années, par les Kaartons, et que la plus grande partie des habitans s'étaient enfuis vers la montagne. Cependant quelques-uns furent tués en chemin, et on assembla ces pierres sur la tombe de l'un d'entre eux. On ajouta qu'il y en avait cinq autres près de la montagne, et que chaque

personne qui passe, si elle appartient à la même famille ou *contong*, se croit obligée d'ajouter une pierre au monceau, pour perpétuer la mémoire de son ami. Ces tas sont précisément ce qu'en Écosse on appelle *caitns*. La roche n'est accessible que par un sentier fort étroit et fort difficile. On m'assura qu'il y avait au sommet une grande abondance d'eau, dans toutes les saisons, et que les huttes construites par les habitans de Madina y étaient encore au sommet, mais délabrées.

A onze heures nous traversâmes un ruisseau, tel que ceux sur lesquels l'on place des moulins, et dont le cours était au nord. Nous fîmes halte sur son bord oriental, et nous aperçûmes qu'un de nos ânes, chargé de graines à collier, était resté en arrière. Bloore, le soldat qui le conduisait, retourna pour le chercher, sans en avertir personne. Peu d'instans après, l'âne et sa charge furent retrouvés dans le bois. J'envoyai le sergent sur un des chevaux chercher Bloore. Il retourna jusqu'à Sankaree sans le voir, et conclut qu'il s'était

égaré. Je trouvai Walter, un des malades, qui avait erré en perdant nos traces (car il n'y avait pas de chemins), et s'était couché dans les buissons jusqu'à ce que quelques-uns des naturels l'eussent découvert. Je leur payai dix barres d'ambre, et les priai de chercher Bloore.

Dans l'après-midi, nous rassemblâmes les ânes pour la marche. J'éprouvai de grandes difficultés pour réunir les chevaux, dont un, celui du sergent, ne put, malgré nos recherches, être retrouvé. Comme nous eussions vainement attendu Bloore, nous chargeâmes les paquets, et nous nous remîmes en chemin. Il faut observer qu'il n'y a point de sentiers tracés dans ces bois ; nous eûmes donc beaucoup de difficultés à nous tenir rassemblés, et tirâmes de fréquens coups de fusil, pour maintenir notre ligne de marche. Après avoir parcouru quatre milles, Shadoy Walter, le malade dont j'ai parlé, fut tellement épuisé, qu'il ne put se tenir assis sur son âne. Il y était attaché, et on l'y tenait droit. Il devint de plus en plus

faible, et peu de temps après, mourut. On le porta en avant, dans un lieu où la tête de la coffle avait fait halte, pour donner à l'arrière la facilité de la rejoindre. Là, tandis que tous les autres se remettaient en route, deux soldats avec leurs baïonnettes, et moi avec mon épée, nous creusâmes sa tombe dans ce désert sauvage; et quelques branches d'arbres furent les seuls lauriers qui couvrirent la sépulture du brave.

Nous ne rejoignîmes la coffle que lorsqu'elle eut fait halte, pour la nuit, près d'un étang ombragé de palmiers. J'appris alors que deux soldats ne l'avaient point rejointe. Baron, l'un d'eux, avait été vu à environ un mille du lieu de repos. On pensait que l'autre, appelé Hill, était en arrière à trois ou quatre milles. Chaque quart-d'heure, nous tirâmes deux coups de fusil; l'un pour attirer l'attention des deux hommes égarés, l'autre, après une demi-minute, pour leur donner la direction. A sept heures et demie, Hill arriva dirigé par le bruit des fusils. A onze heures, nous aperçûmes

quelques lumières dans les bois, et entendîmes des gens qui appelaient par des cris. Peu de temps après, cinq hommes arrivèrent amenant avec eux Bloore, qui avait été à la recherche de l'âne. Il était revenu sur ses pas jusqu'à la rivière noire, et l'avait traversée en demandant, par signes, aux naturels, l'âne et sa charge. Comme ils ne le comprenaient pas bien, ils crurent que la caravane avait été attaquée, et que le soldat s'était enfui. En conséquence, ils l'accompagnèrent pour savoir s'ils pourraient avoir part au butin, ou du moins être récompensés de ce qu'ils ramenaient notre homme. Je leur payai dix barres d'ambre, et je les invitai à chercher Baron, leur promettant, s'ils le trouvaient, dix autres barres.

29 *juin*. Au point du jour, nous tirâmes des coups de fusil pour Baron. Il était évident qu'il avait perdu la trace des ânes, et qu'on l'aurait vainement cherché dans un si immense désert; ainsi, à six heures et demie, nous chargeâmes nos bêtes et fîmes route. Deux soldats encore eurent des attaques de fièvre.

Nous marchâmes tout le matin sur un terrain pierreux. Nous fîmes douze milles sans arrêter, pour trouver un abreuvoir. Environ deux milles avant d'y arriver, Bloore, ce soldat revenu pendant la nuit, s'assit à l'ombre d'un arbre; quand je le pressai d'arriver, il me dit qu'il était fatigué, et qu'après s'être reposé, il nous suivrait. Je l'assurai que la halte n'était qu'à une très-petite distance, et je l'invitai à faire tous ses efforts pour ne pas s'endormir. Nous nous arrêtâmes sur un terrain élevé et uni. L'eau que nous eûmes n'était que de la pluie rassemblée dans la concavité du rocher. A quatre heures et demie, Bloore n'était pas encore revenu. J'envoyai le sergent sur un des chevaux pour le ramener. Il revint au coucher du soleil, sans l'avoir vu, et après avoir été à plusieurs milles au-delà du lieu désigné. Je soupçonnai que le sergent l'avait dépassé, tandis qu'il était endormi sous l'arbre. Je pris donc trois volontaires avec moi, et nous allâmes à sa recherche. Il était alors tout à fait nuit. Nous ramassâmes un grand paquet d'herbes desséchées, dont nous

tenions une portion enflammée dans notre main ; nous eûmes ainsi constamment de la lumière, pour effrayer les lions, qui sont très-nombreux dans ces forêts. Quand nous arrivâmes à l'arbre sous lequel Bloore s'était couché, nous fîmes feu. Nous aperçûmes la place où il avait pressé l'herbe, et les traces de ses pas. Nous allâmes à l'ouest, et nous cherchâmes les marques de ses pas, dans la pensée qu'il aurait pu se tromper de direction. Nous ne le trouvâmes point. Après avoir poussé des cris, tiré des coups de fusil et mis le feu aux herbes, nous revînmes à l'arbre, et regardâmes tout à l'entour. Nous n'aperçûmes ni sang, ni pas de bêtes féroces. Nous tirâmes encore six coups de fusil. Comme toute recherche ultérieure eût été inutile, car nous n'osâmes pas nous éloigner des traces de la coffle, dans la crainte de nous égarer, nous retournâmes aux tentes. Un des gens d'Isaac tua, dans la soirée, une antelope, qui nous fournit à tous un abondant souper. Les loups nous fatiguèrent beaucoup pendant la nuit.

30 *juin*. De bonne heure, nous nous remîmes en chemin, et descendîmes du terrain uni dans une plaine plus fertile. Nous aperçûmes, sur les rochers, un grand nombre de singes. Après une marche de dix milles, nous arrivâmes à Kandy, tous très-harassés. Kandy n'est plus qu'une petite ville; la grande ayant été prise, et brûlée par le fils de Daisy, et tous les habitans emmenés en esclavage, environ deux années auparavant. M. Anderson et M. Scott furent atteints de la fièvre.

1er *juillet*. Nous couvrîmes des balots avec la peau de l'antelope. Un de nos paquets, contenant toutes nos semences de menus grains, fut volé pendant la nuit. Je fis toutes les recherches possibles pour le recouvrer; mais ce fut en vain. Nous avions peu de riz, et nous ne pouvions en acheter en cet endroit; nous résolûmes donc d'avancer le plus vîte que nous pourrions; mais les hommes étaient si malades, que je jugeai imprudent de faire continuer la route aux bêtes de somme et à leurs fardeaux, sans leur donner des conducteurs spéciaux. J'em-

ployai cette journée à partager la conduite des ânes, entre ceux qui se portaient bien.

2 *juillet.* Départ. Deux autres soldats encore eurent la fièvre. Quand nous eûmes voyagé pendant trois milles, l'un d'eux, Roger M'Millan, eut un tel accès de délire, qu'il fut reconnu impossible de lui faire continuer la marche. Je le laissai dans un village appelé *Sanjeekotta.* Je fus très-désolé d'être forcé d'abandonner dans l'heure de la maladie et de la détresse, un homme qui avait vieilli dans le service de son pays. Il avait été soldat pendant trente-un ans; douze fois on l'avait nommé caporal, et 9 fois sergent; mais un malheureux attachement pour *la bouteille,* l'avait toujours fait descendre dans les rangs des soldats.

Nous arrivâmes à Koeena vers trois heures, tous très-fatigués. Je me sentis malade, ayant relevé et rechargé un grand nombre d'ânes pendant la marche. Le village de Koeena est entouré de murailles, et a près de lui, de trois côtés, des rochers et des précipices. A sept heures, nous éprouvâmes un fort ouragan, qui

éteignit notre feu de veille, et nous força de nous réfugier sous nos tentes. Quand la fureur de l'orage fut apaisée, nous entendîmes une espèce singulière de murmure et de grognement, assez semblable au cri d'un sanglier. Ces animaux paraissaient être plusieurs, et ils tournèrent tout autour de notre bétail. Nous tirâmes deux coups de fusil, pour les tenir à distance; mais comme ils rôdaient toujours autour de nous, nous allumâmes une torche d'herbes sèches, et allâmes, avec le lieutenant Martyn, à la recherche de ces bêtes sauvages, que nous soupçonnions être des sangliers. Nous arrivâmes près de l'une d'elles, et lui tirâmes plusieurs coups dans un buisson, ainsi qu'un autre encore, lorsqu'elle s'enfuit parmi de hauts herbages. Quand nous fûmes de retour à nos tentes, j'appris des naturels, d'après les questions que je leur fis, que les animaux, objets de nos recherches, n'étaient point des sangliers, mais de jeunes lions. Ils m'assurèrent, de plus, que si nous n'étions pas très-vigilans, ces lions tueraient probablement pen-

dant la nuit quelques-unes de nos bêtes. Vers minuit, en effet, ils essayèrent de saisir un des ânes, ce qui alarma si fort les autres, qu'ils rompirent leurs liens, et vinrent au grand galop se jeter parmi les cordes des tentes. Deux lions les suivirent, et arrivèrent si près de nous, que la sentinelle en blessa un d'un coup d'épée ; mais elle n'osa pas faire feu, dans la crainte de tuer quelque âne.

3 *juillet*. Départ de Koeena, et halte pendant la chaleur du jour, à Koumbandi, éloigné de six milles. Là, les guides que j'avais loués à Kandy devaient s'en retourner. Je convins avec eux qu'ils emporteraient le havresac de M. Millan, avec de l'ambre et des grains à collier, pour lui acheter des provisions ; mais trois naturels vinrent à nous pour nous vendre deux ânes. Ils me dirent que, de grand matin, ils étaient partis de Sanjeekotta ; que le soldat que nous y avions laissé était mort pendant la nuit, et que les habitans l'avaient enterré dans un champ de blé. J'achetai leurs ânes pour servir au transport des malades.

Vers trois heures, nous quittâmes Koumbandi. M. Anderson et M. Scott étaient si mal, qu'ils désirèrent y passer la nuit. A force de prières, je leur persuadai de remonter sur leurs chevaux, et de nous accompagner. A trois milles à l'orient du village, un des marins que j'avais reçus du vaisseau de S. M. *l'Écureuil*, devint si faible qu'il tomba de son âne, et le laissa s'échapper. Je le mis sur mon cheval; mais je m'aperçus qu'il ne pouvait s'y tenir sans être soutenu. Je le replaçai sur son âne; mais il retombait toujours. Je le fis monter de rechef sur le cheval, où un homme le soutenait, tandis que je conduisais l'animal; mais comme il ne faisait aucun effort pour se tenir droit, il était impossible de le maintenir à cheval; et après plusieurs chutes, il me demanda d'être laissé dans les bois jusqu'au matin. Je lui donnai un pistolet chargé, et je laissai dans son chapeau plusieurs cartouches. Au coucher du soleil, nous arrivâmes à Fonilla, petit village muré sur le bord de la Wonda, qui est appelée en cet endroit *Ba-Woulima*, la rivière Rouge.

Vers sa source, elle a le nom de *Ba-Qui*, rivière Blanche; le milieu de son cours est appelé *Wonda*. Elle était enflée de deux pieds, par les pluies tombées dans le sud, et se trouvait fort bourbeuse; mais, même dans cet état, elle ne pouvait être considérée comme une grande rivière.

4 *juillet*. Je convins avec les bateliers de leur faire transporter le bagage et les bêtes de somme pour soixante barres. Comme il n'y avait là qu'un canot, il était presque nuit avant que tous les ballots fussent transportés. Le passage des ânes fut très-difficile. La rivière étant peu profonde, sur un fond de roche, par-tout où leurs pieds touchaient ce fond, ils s'arrêtaient tout court. Isaac, notre guide, montrait beaucoup d'activité à pousser les ânes dans l'eau, et à les faire avancer près du canot; mais craignant que nous ne pussions pas leur faire passer à tous la rivière dans le courant du jour, il essaya de la faire traverser à six de ses ânes beaucoup plus bas, et dans un endroit où il y avait fort peu d'eau. Quand

il eut atteint le milieu de la rivière, un crocodile s'approcha de lui, et le saisissant aussitôt par la cuisse gauche, l'entraîna sous l'eau. Avec une présence d'esprit merveilleuse, Isaac chercha la tête de l'animal, et lui enfonça son doigt dans l'œil. Le crocodile lâcha sa proie, et Isaac tâcha de gagner le bord opposé, en criant qu'on lui donnât un couteau. Mais le crocodile revint, le saisit par son autre cuisse, et de rechef l'entraîna sous l'eau. Isaac eut recours au même expédient. Il enfonça ses doigts dans les deux yeux de l'amphibie avec tant de violence, qu'il le força de nouveau à l'abandonner. Le crocodile reparut à la surface de l'eau, comme privé de toute connaissance, puis il plongea vers le milieu de la rivière. Isaac s'avança au rivage opposé, en répandant une grande quantité de sang. Aussitôt que le canot fut de retour, je passai, et trouvai notre guide cruellement déchiré. Sa blessure à la cuisse gauche avait quatre pouces de long: celle de droite n'était pas aussi grande; mais elle avait beaucoup de profondeur. Il avait, de

plus, dans le dos, plusieurs coups de dents. Je couvris ses blessures de taffetas gommé, fixé par une ligature ; et le village n'étant pas éloigné, Isaac jugea à propos de s'y rendre avant que ses plaies fussent devenues plus douloureuses. Il alla donc sur un des chevaux à ce village, appelé *Boulinkoumbou*. Je me trouvai très-malade ; et incapable de me tenir debout, sans éprouver la crainte de tomber évanoui. Nos gens étaient aussi tellement affaiblis, que nous eûmes quelque difficulté à placer les ballots dans nos tentes, quoique nous fussions menacés de pluie. A ma grande surprise, Alston, ce marin que j'avais laissé dans les bois, le soir précédent, vint nous rejoindre, entièrement nu. Ses habits lui avaient été enlevés, pendant la nuit, par trois des naturels. Je trouvai sa fièvre fort diminuée.

5 *juillet*. Nous eûmes beaucoup de peine à charger les ânes, et ne pûmes en réserver pour les malades. J'en mis un sur mon cheval, et je fis route à pied. La fièvre me laissait un peu de relâche ; mais j'étais toujours mal à mon

aise, et j'éprouvai des vertiges. Nous arrivâmes bientôt à Boulinkoumbou, qui n'était qu'à deux milles du passage de la rivière. Ce village porte quelquefois le nom de *Moiaharra* : il n'a pas plus de cent habitans. Quand nous rassemblâmes nos ânes, nous vîmes qu'il nous en manquait trois, qui, étant malades et trop faibles pour passer la rivière, avaient été mangés par les habitans de Fonilla. Tout cela diminuait nos moyens de transporter les malades.

Je me trouvai alors dans une situation fort inquiétante. Je savais que j'éprouverais de grandes difficultés, si j'allais à Keminoum sans Isaac ; car les habitans de Keminoum sont reconnus pour les plus grands voleurs et les plus déterminés coquins de toute la route. Attendre la guérison d'Isaac, évènement qui paraissait fort douteux, c'était nous exposer à la plus grande violence de la saison pluvieuse. Je ne pouvais me fier à d'autres qu'à lui ; et, ce qu'il y avait de pire, nous n'avions plus *de riz que pour deux jours,* tandis que le pays

était accablé d'une grande disette. Je résolus d'attendre trois jours, pour savoir ce que deviendraient les blessures d'Isaac, et d'envoyer à Serracotta deux de ses gens avec un âne et trois morceaux d'ambre n° 5, pour y acheter du riz.

6 *juillet*. Tous nos hommes, à l'exception d'un seul, furent malades, ou extrêmement faibles. J'achetai tout le lait que je pus trouver; et chaque jour j'y fis bouillir du quinquina plein une grande chaudière.

7 *juillet*. Je pansai les blessures d'Isaac: elles avaient une très-belle apparence.

8 *juillet*. J'attendis avec une grande anxiété le retour des gens d'Isaac avec le riz; car nous n'avions plus guère de provisions.

9 *juillet*. Les gens d'Isaac revinrent dans l'après-midi, apportant cent vingt-trois livres d'excellent riz. Les blessures d'Isaac étaient dans un fort bon état de suppuration.

10 *juillet*. Départ de Boulinkoumbou. A huit milles au nord-est, nous passâmes par le village de Serrababou, près duquel est un

ruisseau appelé *Kinyaco*, coulant au nord-ouest, et où l'on a de l'eau jusqu'aux genoux. Il fut cependant très-difficile à passer, à cause des crevasses qui forment son lit. Plusieurs ânes tombèrent, et leurs fardeaux se trouvèrent mouillés. De là nous voyageâmes droit au nord, à travers un sentier pierreux, seul passage qui se trouva parmi une chaîne de montagnes. Quand nous en fûmes sortis, nous fîmes six milles dans un chemin de roches presque impraticable. Un peu avant le coucher du soleil, nous arrivâmes, à notre grande joie, à Sabouserra, dont Matta était le douty. C'est un mauvais village sans murailles.

CHAPITRE IV.

Arrivée à Keminoum ou Manniakorro, sur la rivière Ba-Lee. — Visite au chef. — Déprédations commises contre la coffle par les habitans. — Attaques de bandits, continuées jusqu'à la rivière Ba-Woulima. — Difficultés de la passer. — Pont temporaire fait par les natifs. — Arrivée à Mareena; conduite inhospitalière des habitans. — Bengassi; entrevue avec le roi. — Continuation des maladies, et morts parmi les soldats. — Arrivée à Nummasoulo. — Nécessité de laisser en arrière cinq des malades. — Arrivée à Sartabou. — Sobee. — Rixe entre Isaac et deux soldats. — Balanding. — Balandou. — D'autres soldats restent encore en arrière. — Koulihori. — Les loups nous harassent fortement.

11 *juillet.* De Sabouseera, ou Mallabou, nous marchâmes vers l'ouest et le nord-ouest jusqu'à midi; alors nous arrivâmes à Keminoum ou Maniakorro. C'est une ville entourée de murs, et la mieux fortifiée que j'aie encore

vue en Afrique. Une section des murs et des fossés aurait à peu près l'apparence que présente la gravure ci-jointe.

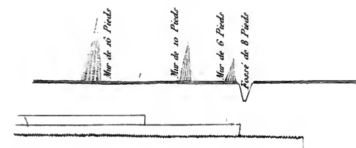
Nous dressâmes nos tentes sous un arbre près de la Ba-Lee, qui coule en ce lieu avec une grande rapidité, et se brise en petites cataractes.

12 *juillet*. J'allai, le matin, avec Isaac, rendre visite à Keminoum, ou Mansa-Numma, comme on l'appelle ordinairement. Je pris avec moi :

	Barres.
Ambre n° 2	25
Ambre n° 4	15
Barraloulo	20
Grains à collier	33
Ecarlate	10
Balles et pierres à fusil	2
Miroirs	5
Total	100

Plus, un fusil de soldat.
Une jolie paire de pistolets montés en argent.

Il me renvoya le tout ; et je fus forcé d'a-



Fortifications de la Ville de Maniakorro
sur la Rivière Ba Lee.



jouter à ces présens, avant qu'il voulût les accepter, un fusil monté en argent, ainsi que ce qui suit :

A Eerujama, frère puîné du roi.

	Barres.
Ambre n° 2	10
Barraboulo	5

A son fils.

Ambre	10
Aux gens du roi	10
A huit Finnis, pour avoir chanté plusieurs sottises	8

Le soir, je pris avec moi ceux des soldats qui avaient la meilleure mine avec leurs habits rouges, et à la demande de Numma, j'allai à la ville avec eux. Ils y firent quelques évolutions, et tirèrent des coups de fusil.

13 *juillet.* Nous eûmes beaucoup d'envie de partir; car nous trouvâmes que tous les habitans, jusqu'au dernier homme, étaient des voleurs. Réellement, nous n'avions jamais été dans un lieu où tant d'impudence et d'a-

mour du larcin se trouvassent réunis. La seule manière d'expliquer ce fait, c'est de considérer que Mansa Numma est réputé le père de plus de trente enfans. Or, comme ils s'estiment tous très-supérieurs au commun des habitans, ils traitent tout le monde avec mépris, et même volent de la manière la moins cachée. Sur le bord de la rivière, il y a un grand nombre d'ossemens humains. J'y vis plus de trente crânes. Quand j'en demandai la cause, j'appris que Mansa Numma infligeait toujours lui-même les peines capitales, et que les os que je voyais étaient ceux des criminels. J'eus de fortes raisons pour regretter que les peines capitales ne s'étendissent que rarement, ou jamais, jusqu'aux descendans réels ou putatifs du roi.

14 *juillet.* Aussitôt que l'aurore parut, nous pliâmes les tentes et chargeâmes les ânes. Les gens de la ville se rassemblèrent autour de nous. Pendant notre séjour, ils nous avaient dérobé quatre habits longs, un fort paquet de grains à collier, un fusil, une paire de pistolets et plusieurs autres choses. Quoique nous eussions

avec nous un des fils du-roi, en qualité de protecteur, avant que nous nous fussions avancés à une portée de fusil hors de la ville, un des habitans enleva de dessus un des ânes, un sac contenant les effets d'un de nos soldats. Le fils du roi, le lieutenant Martyn et moi, nous galoppâmes après lui. Nous eûmes le bonheur de l'atteindre, et de recouvrer le sac; mais, avant que nous pussions rejoindre la coffle, un autre avait volé un fusil lié à un des paquets. Nous avançâmes de cette manière dans un état constant d'alarmes, et j'eus tout sujet de craindre que l'impudence des naturels ne provoquât quelques-uns de nos soldats à courir sur eux, la baïonnette à la main. A deux milles environ de Maniakorro, lorsque nous montions dans un chemin pierreux, plusieurs ânes tombèrent avec leurs fardeaux. Je m'écartai un peu du sentier, pour voir s'il ne serait pas possible de trouver une montée plus facile. Je tenais négligemment mon fusil à la main, et je regardais autour de moi, lorsque je fus accosté par deux des fils de Numma. L'un d'eux me pria de lui

donner du tabac. Ne soupçonnant aucun mauvais procédé de deux individus que j'avais vus souvent avec le roi, et sous nos tentes, je me tournai vers lui, pour lui donner l'assurance que je ne prenais jamais de tabac. En cet instant, l'autre, qui s'appelait *Wousaba,* s'approcha de moi par derrière, m'arracha le fusil, et s'enfuit avec. Je sautai aussitôt à bas de mon cheval, et le poursuivis, l'épée à la main, en criant à M. Anderson de revenir sur ses pas, et de dire à quelques-uns de nos gens de veiller sur mon cheval. M. Anderson s'approcha du voleur de moins qu'une portée de fusil; mais voyant que c'était un fils de Numma, il hésita à tirer sur lui, et me demanda s'il ferait feu. Par bonheur, je ne l'entendis pas; autrement j'aurais pu recouvrer mon fusil, mais au risque d'une longue négociation, et peut-être en perdant la moitié de notre bagage. En conséquence, le larron s'échappa parmi les rochers; et quand je revins vers mon cheval, je trouvai que l'autre rejeton du monarque m'avait volé ma redingotte.

J'allai informer l'autre fils du roi, que nous avions pris pour guide, de ce qui nous était arrivé. Je lui demandai comment je devrais agir, si quelques-uns des habitans nous volaient des effets. Il m'assura qu'après ce qui venait d'arriver, je n'aurais aucun tort en tirant sur le premier qui tenterait de dérober quelque chose de nos paquets. Je dis à ceux des soldats qui se trouvaient près de moi, de charger leurs fusils, et de se tenir prêts. Le ciel se couvrit de nuages, et, avant d'être arrivés à cinq milles de la ville, nous éprouvâmes un ouragan très-violent. Pendant l'orage, un autre fils de Numma enleva, à un de nos soldats, son fusil, et une paire de pistolets qu'il avait posés à terre pendant qu'il rechargeait son âne.

Nous fîmes halte au milieu des rochers, et ôtâmes les balots, qui tous étaient fort mouillés. Nous laissâmes paître les ânes, et fîmes cuire du riz, quoique la pluie fût très-forte. Un des jeunes nègres nous donna une alarme, en criant que trois hommes emmenaient nos ânes. J'accourus avec quelques-uns de nos

gens. Les voleurs s'échappèrent parmi les rochers ; mais sans emmener aucune de nos bêtes, quoiqu'ils eussent délié les pieds de trois, et attaché la quatrième à un buisson. Nous rassemblâmes nos ânes, et nous nous mîmes à les charger. Pendant cette opération, un âne s'écarta des autres, à peu près à deux cents verges ; alors, à ma grande surprise, un homme sortit des rochers, enleva le balot, et se mit à le couper avec son couteau. Mais avant qu'aucun de nous pût le rejoindre, il abandonna le paquet, et regagna en courant les rochers. M. Scott et un soldat firent feu sur lui, sans pouvoir l'atteindre. Nous continuâmes notre route parmi un chemin très-pierreux. Je dis aux soldats de tirer sur quiconque enleverait quelque chose de notre bagage. Je m'aperçus que plusieurs ânes chargés étaient abattus dans des endroits difficiles à passer ; et que souvent deux charges n'avaient pour toute garde qu'un soldat à moitié malade. Je me tins en arrière, m'apercevant que des naturels avaient le dessein d'emmener quelques bêtes avec leurs

charges. J'entrevis les voleurs qui nous épiaient parmi les rochers, et qui faisaient des signes à leurs camarades, très-empressés, à ce qu'il semblait, de nous aider à recharger nos paquets. Je plaçai un de ces paquets sur mon cheval, un autre sur celui de M. Anderson, et j'eus le bonheur d'avoir passé les endroits difficiles de ces montagnes, au coucher du soleil, sans avoir rien perdu, quoique environné d'environ une douzaine de voleurs bien expérimentés. Quand nous fûmes arrivés au pied des rochers, nous marchâmes avec plus de facilité, et nous rejoignîmes le reste de notre caravane vers huit heures. Nos gens s'étaient arrêtés dans les bois pour y passer la nuit; tous nos vêtemens furent trempés; réellement nous passâmes cette nuit fort mal sur l'herbe humide, et exposés à une rosée très-malsaine.

15 *juillet.* Nous continuâmes notre route de très-bonne heure, et à l'arrière, nous marchâmes fort lentement, ce qui nous sépara de la tête de la colonne. Les chevaux furent chargés comme à l'ordinaire. Quand nous arri-

vâmes à la terre cultivée qui entoure le village de Ganambou, nous rencontrâmes un de nos soldats. Il nous dit qu'un homme vêtu en esclave était sorti du milieu des buissons, et venait de lui prendre son fusil et son havresac, attachés au haut du paquet porté par son âne. Le soldat lutta contre cet homme pour ravoir le fusil, et parvint à le lui arracher. Alors le voleur jeta le havresac, et essaya de s'enfuir. Mais quand il entendit le soldat armer son fusil, il craignit de recevoir le coup à l'instant même, et se jeta par terre, gémissant de la manière la plus pitoyable. Le soldat l'ajusta aussitôt; mais, par malheur, son amorce brûla, et l'esclave se levant, courut se perdre au milieu des buissons.

Ganambou n'est qu'un petit village muré. Il est situé à environ dix milles est-nord-est de Maniakorro.

16 *juillet.* Nous quittâmes Ganambou; mais les soldats et les ânes étaient si fatigués, que nous fûmes forcés de nous arrêter à Ballandou, dont Mari Umfa était douty, pour y

passer la nuit. Nous eûmes le plus terrible orage, accompagné de tonnerre et d'éclairs, que j'aie jamais vu. J'étais si persuadé que ma tente serait frappée de la foudre, que je m'en tins à quelque distance, pour éviter l'explosion de la poudre à canon.

17 *juillet.* A huit heures, nous quittâmes Ballandou, et arrivâmes, vers midi, à Serransang. Tous les chevaux reçurent des charges. Le mien tomba sous la sienne, et je fus forcé de m'asseoir près de lui, jusqu'à ce que l'on m'envoyât un âne du lieu de la halte. Serransang est une ville délabrée, mais populeuse; et le sol offre tout autour une route facile jusqu'à une grande distance. Un de nos meilleurs ânes nous fut volé pendant la nuit.

18 *juillet.* Départ de Serransang, après avoir distribué les balots de manière à tenir les chevaux libres, afin de pouvoir empêcher les vols. Nous n'avions guère fait plus d'un mille, lorsque deux hommes suspects s'approchèrent de nous. L'un d'eux marchait doucement en arrière, et l'autre nous devança rapidement,

comme s'il eût été fort pressé. Je priai M. Anderson de surveiller celui qui venait après nous, et j'allai en avant, assez loin pour me tenir en vue de l'autre. Le chemin venant à tourner, les buissons me cachèrent cet homme; et il saisit cette occasion pour emporter un habit des balots confiés à un de nos malades. Par bonheur, je l'aperçus au moment où il s'enfuyait parmi les buissons; et galoppant dans une direction qui me permettait de le devancer, j'arrivai bientôt si près de lui, qu'il se cacha entre quelques buissons fort épais. Tandis que j'en faisais le tour, il se tint du côté opposé au mien; et, de cette manière, je lui donnai la chasse pendant quelque temps dans les buissons, mais sans jamais le perdre de vue. A la fin, il courut au-delà d'un grand arbre, et par un saut en arrière, se tint tout contre le tronc. Je pensai qu'il m'échapperait certainement, si je ne profitais pas de cette occasion. En conséquence, je fis feu; et plaçant mon fusil sur le pommeau de la selle, je pris un de mes pistolets. Je dis aussitôt à

cet homme que s'il remuait, j'allais le tuer au moment même. « Ne me tuez pas, homme blanc, s'écria-t-il, je ne peux remuer, vous m'avez cassé la jambe. » J'aperçus, en effet, que le sang coulait le long de sa jambe; et quand il ôta l'habit, je vis que la balle avait passé à travers sa jambe, à environ deux pouces au-dessous de la jointure du genou. Il grimpa un peu sur l'arbre, qui était d'un accès facile, en criant toujours, d'une voix pitoyable : « Ne me tuez pas. » Plusieurs gens de la coffle, lorsqu'ils entendirent le coup de fusil, accoururent vers moi. Parmi eux était le guide, que Keminoum nous avait loué, et qui insista pour que je misse sur le champ le voleur à mort; sans quoi, disait-il, je n'exécuterais pas les ordres de son maître, lequel m'avait ordonné de tirer sur tous ceux qui me voleraient. J'eus beaucoup de peine à l'empêcher de le tuer; mais, satisfait d'avoir recouvré l'habit, je laissai le voleur tout sanglant au milieu des branches de l'arbre.

Nous marchâmes sans autre mésaventure,

jusqu'à environ trois heures après-midi; alors nous fûmes assaillis par un ouragan. Pendant l'orage, un de nos malades était resté un peu en arrière. Quatre hommes le saisirent, et lui enlevèrent sa jaquette. Il les suivit de loin; et quand ils approchèrent de M. Anderson et de moi, il nous cria d'en tuer un, parce qu'ils lui avaient volé son vêtement. J'avais enveloppé de mon mouchoir de poche, la batterie de mon fusil, pour tenir l'amorce sèche. Quand les larrons virent que je l'ôtais, l'un d'eux prit la jaquette de dessous son manteau, et la jetta sur le dos d'un âne. M. Anderson les suivit à cheval, et je marchai aussi près de lui à pied qu'il me fut possible, mon cheval étant chargé. Quand nous eûmes prolongé cette surveillance pendant environ trois milles, ils se jetèrent dans les bois. Soupçonnant qu'ils avaient l'intention de revenir, et de voler quelques paquets des ânes fatigués qui se trouvaient à l'arrière, je retournai avec M. Scott. Il se trouva qu'un soldat avait perdu sa jaquette et un autre son havresac; mais, d'après les

portraits qu'ils nous firent des voleurs, ils n'étaient pas les mêmes que ceux qui avaient déjà passé près de nous.

Je continuai de rester à l'arrière. Quand nous fûmes à un mille de la ville de Nummabou, le chemin passa près de hauts rochers. Comme les ânes étaient un peu en avant de nous, deux des voleurs que nous avions déjà vus vinrent d'entre les rochers, et s'approchèrent des ânes. Mais quand ils nous virent avancer, ils essayèrent de rétrograder, sans être vus, vers leur retraite. J'en appelai un, lui demandant de s'arrêter, et de me dire ce qu'ils regardaient là. Ils approchèrent de nous; mais comme ils n'avaient aucun de nos effets, nous ne pûmes les retenir. En conséquence, ils se dirigèrent vers l'ouest. M. Scott et moi nous allâmes examiner la partie des rochers d'où nous les avions vus s'avancer; nous eûmes le bonheur de trouver un habit de soldat, une chaudière, et beaucoup d'autres objets qui probablement avaient été leur part du butin; car j'appris, en arrivant à la ville, que l'âne qui

portait les fusils des malades, avait été arrêté, près de ces rochers, par quatre hommes; et que six fusils, une paire de pistolets et un havresac avaient été volés. Pour compléter notre malencontre, J. Bowden, un des malades, était absent; et nous ne doutâmes guère qu'il n'eût été massacré et volé par ces mêmes hommes, au milieu des bois. On nous vola encore, pendant la nuit, un très-bon âne.

19 *juillet*. Ayant acheté un âne pour remplacer celui qui nous avait été pris, nous quittâmes Nummabou, qui est un village entouré de murs, et continuâmes notre marche. Nous eûmes deux ouragans; le dernier, qui survint vers onze heures, nous mouilla fortement, et rendit le chemin glissant. Deux ânes furent hors d'état d'avancer plus loin. Nous mîmes leurs charges sur les chevaux, et nous les abandonnâmes. Le cheval de M. Scott était hors d'état de marcher : nous le laissâmes à notre guide. A midi, nous arrivâmes aux ruines d'une ville. Deux ânes encore ne purent porter leurs fardeaux. Nous louâmes des naturels pour s'en

charger, et un jeune garçon pour conduire les ânes. Nous passâmes à midi et demi parmi les ruines d'une autre ville; j'y trouvai deux de nos malades couchés sous un arbre, et qui refusèrent de se lever. Ils furent ensuite dépouillés par les nègres, et vinrent tout nus à nos tentes, le lendemain matin. Peu de temps après, je rencontrai un âne étendu sur le chemin, et hors d'état d'avancer avec sa charge. Je mis une partie de ses paquets sur mon cheval, déjà fortement chargé. Je pris un havresac sur mon dos. Le soldat conducteur de la bête, prit le reste, et la fit marcher devant lui.

Nous arrivâmes sur les bords de la Ba-Woulima à une heure et demie. Cette rivière est étroite, n'ayant que cinquante ou soixante pieds de largeur ; mais elle était tellement gonflée par les pluies, qu'elle avait vingt pieds de profondeur à l'endroit où nous nous proposions de la passer. Notre première tentative fut d'abattre un arbre sur le bord de la rivière, afin que, dans sa chute, il pût s'étendre

en travers du canal, et former un pont; mais quand nous en eûmes coupé quatre, ils tombèrent de façon à ne pouvoir nous être d'aucun usage : car quoique le sommet de l'un d'eux atteignît les rochers du bord opposé, lorsqu'il fut abattu, la violence du courant le déplaça. Nous fatiguâmes ainsi jusqu'au coucher du soleil, et alors nous renonçâmes à l'entreprise.

J'observai les émersions des satellites de Jupiter.

Le passage de la rivière était le grand objet de nos désirs; je proposai de tirer avec des cordes un radeau d'un bord à l'autre; mais les mandingos furent décidément d'avis qu'un pont seul pouvait répondre à notre dessein, et ils dirent qu'ils le compléteraient en deux heures. Je me mis à faire un radeau avec les charpentiers; mais quand les bois furent coupés en longueur, nous ne pûmes rassembler assez d'hommes bien portans pour les amener au bord de l'eau. Nous fûmes donc forcés de renoncer à notre projet, et de nous en tenir

au pont des nègres, qui fut fabriqué de la manière suivante. On coupa une perche pour sonder le fond de la rivière, et on y fit des entailles pour indiquer la profondeur de l'eau, à différentes distances du rivage. On abattit ensuite deux arbres bien droits, et on attacha fortement ensemble leurs sommets avec des liens d'écorce. Ils furent lancés dans la rivière, avec le secours de deux hommes, et au moyen d'une corde transportée sur le bord opposé. Les racines et les têtes des arbres furent fortement attachés par des cordes aux racines d'autres arbres, de chaque côté de la rivière. On planta en avant de ces arbres une rangée de bâtons fourchus par le haut, et coupés exactement d'après les diverses longueurs indiquées par la perche qui avait servi de sonde. Ces fourches, élevées en l'air, supportaient deux autres arbres liés comme les premiers, mais qu'on n'avait pas; comme eux, laissé enfoncer dans l'eau. Ils furent, au contraire, soutenus au moyen des fourches, à environ un pied au-dessus de la surface. On plaça un peu plus loin, en remon-

tant le courant, une autre rangée de fourches, qui supportait aussi deux arbres liés comme les premiers. Le tout fut complété par des bâtons en travers. Les deux arbres, d'abord placés en travers de la rivière, et que l'on avait laissé s'enfoncer dans l'eau, servaient à empêcher le courant d'entraîner les fourches, dont les racines étaient penchées en dessous de ce même courant; tandis que sa force pressait et retenait les racines de celles qui étaient placées en dessus, et d'un côté opposé. Le pont, vu de profil, aurait offert l'aspect que présente la planche ci-jointe.

A Arbres d'abord jetés d'un bord à l'autre.
B Premier rang de fourches.
C Arbres soutenus par le premier rang.
D Second rang de fourches.
E Arbres soutenus par le second rang.
F Bâtons en travers, sur lesquels on devait marcher.

Si la rivière était desséchée, la structure du pont aurait à peu près l'apparence qu'en donne la gravure.

Tous nos gens étant grièvement malades, je payai les nègres pour transporter le ba-

gage, et nager avec les ânes. Ce bagage fut placé sur des rochers, au bord oriental de la rivière; mais telle était notre faiblesse, que nous ne pûmes le porter au sommet de la rive. Francis Bell, un des soldats, se mourait de la fièvre. Ayant essayé en vain, avec l'aide d'un de ses camarades, de lui faire passer l'eau, je fus forcé de l'abandonner sur le bord occidental, regardant comme très-probable qu'il expirerait dans la nuit.

21 *juillet*. Je payai les gens d'Isaac, pour porter les paquets au haut de la rive, et nous aider à charger les ânes. Un des soldats repassa le pont, et trouva Bell expirant. Je ne m'arrêtai point pour l'enterrer, car le soleil était haut; et nous nous remîmes aussitôt en route. Le pays était garni de bois, mais uni. Vers dix heures et demie, je vins près de M. Scott, étendu à côté du chemin, et si malade, qu'il ne pouvait marcher. Peu de temps après, M. Martyn se coucha par terre, dans le même état. Mon cheval était chargé, et, selon l'usage, je marchais à pied, en conduisant

un âne. Je ne pus donc leur donner aucune assistance. J'arrivai en vue de la ville de Mareena, un peu avant midi; et dans le même temps, j'eus le bonheur de voir deux des gens d'Isaac, qui revenaient avec deux ânes, pour prendre les charges des chevaux de l'arrière. Je les envoyai près de M. Scott et de M. Martyn, et je m'avançai vers la ville. Quelques-uns des naturels qui avaient passé la rivière avec nous, avaient appris aux habitans les traitemens que nous avions éprouvés en allant de Maniakorro à la Ba-Woulima, dans le district dont le nom est *Kissi*. Ils leur avaient dit, de plus, que notre coffle était une dummulafong, chose envoyée pour être mangée, ou, comme l'on dit, *une bonne aubaine*. Les habitans de Mareena résolurent d'en prendre leur part. En conséquence, ils nous volèrent cinq ânes pendant la nuit; mais ils furent bien déçus le lendemain matin.

22 *juillet*. Lorsqu'ils apprirent, qu'au lieu d'aller à Bangaffi, nous nous proposions d'envoyer au roi un messager, pour l'informer

du mauvais traitement que nous avions éprouvé, deux d'entr'eux rendirent les ânes qu'ils avaient volés; mais les deux autres ne les imitèrent point. Vers midi, nous chargeâmes tous les chevaux et les ânes; et je louai deux jeunes gens pour porter deux malles, formant la charge des ânes volés. Bangassi n'est qu'à six milles de Mareena. C'est une grande ville, fortifiée de la même manière que Maniakorro, mais quatre ou cinq fois plus vaste. Nous dressâmes nos tentes, sous un arbre, à l'est de la ville.

23 *juillet.* Je reçus en présent, du roi Serenummo, un beau jeune bœuf et deux très-grandes calebasses de lait. Il m'envoya aussi les ânes volés par des habitans de Mareena. Je pris dans mon bagage les articles suivans, et j'allai, avec Isaac, trouver le roi.

Au roi.

	Barres.
Ambre n° 2	30
Ambre n° 4	20
Barraloulo	30
Grains à collier	30

Miroirs	5
Balles et pierres à fusil	2
	117

Plus, le fusil de M. Anderson, avec son épée et ses pistolets.

Au fils du roi.

Ambre n° 4	5
Barraloulo	5
	10

Aux personnes qui avaient assisté au palaver.

Ambre	10
Aux bons habitans de la ville	10
A l'hôte d'Isaac, pour une chèvre	10
Barres	30

La ville est grande, peuplée, et mieux fortifiée que Maniakorro même. Nous trouvâmes Serenummo assis, dans un endroit écarté, et entouré d'un petit nombre d'amis; il avait donné ses ordres pour que personne ne pût entrer où il était. Il me demanda si j'étais le blanc qui avait déjà traversé ce pays, et ce

qui m'avait déterminé à revenir. Il ajouta beaucoup d'autres questions semblables. Je fis à toutes les meilleures réponses qu'il me fut possible. Je lui dis donc que je n'étais point venu acheter des esclaves ni de l'or; que je ne voulais avoir de lui, ni de personne, des hommes ou de l'argent; qu'en un mot, je n'étais point venu pour acquérir de l'argent, mais pour en dépenser; que je pouvais prendre à témoin de la vérité de ces assertions, tous ceux qui me connaissaient, ou qui avaient voyagé avec moi. J'ajoutai que mon intention était maintenant de traverser paisiblement son royaume, pour aller dans le Bambarra; et que, comme une preuve de mon respect pour sa dignité et son caractère, j'avais apporté quelques objets que mon guide lui présenterait. Alors Isaac étala par terre les articles que je viens d'indiquer. Le roi les regarda avec cette espèce d'indifférence qu'un Africain affecte toujours à l'égard de ce qu'il n'a point encore vu. Quelque grande que soit son admiration, il ne marque jamais la moindre

surprise. Il me dit que j'aurais la permission de passer; et qu'il dirait à son fils d'avoir soin de nous, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à Sego; mais qu'il ne serait prêt à partir que dans quelques jours. Je lui répondis que j'étais impatient d'arriver en Bambarra, parce que mes gens étaient fort malades; et que s'il voulait me désigner un guide, je regarderais cette résolution comme une faveur de sa part. Dans le fait, je savais déjà que son fils se proposait d'aller à Sego, avec le tribut annuel, qui monte à trois cents minkallis d'or, ou d'autres objets précieux; mais j'avais l'assurance que l'or n'était pas encore entièrement rassemblé, et qu'une partie en serait probablement achetée avec les marchandises dont je venais de faire présent au roi.

25 *juillet*. J'achetai deux ânes pour cinquante-six barres d'ambre. Pendant notre séjour dans cette ville, nous fûmes abondamment fournis de lait, à des prix fort modérés. J'en achetais toujours le matin deux grandes chaudières pour nos hommes, dans l'espoir de les rétablir

avant que nous nous fussions remis en route pour le Niger; mais ils continuèrent d'être malades et abattus. Le caporal Powal est dangereusement malade de la fièvre, et M'Inelli, tourmenté de la dysenterie, au point que je n'ai plus d'espoir de le voir rétabli. Hier, il a été conduit sous l'ombrage d'un arbre, à peu de distance des tentes; et comme on ne le ramena pas de bonne heure, le soir, il fut près d'être mis en pièces par les loups. Ils flairaient ses pieds quand il se réveilla, et poussèrent alors de si horribles hurlemens, que le pauvre M'Inelli, tout malade qu'il était, se leva, et revint aux tentes avant que la sentinelle pût parvenir jusqu'à l'endroit où il avait dormi.

26 *juillet.* Le caporal Powal mourut pendant la nuit. Nous l'avons enterré ce matin. Il s'est trouvé dans sa poche deux dollars et demi, dont je suis comptable. Nous avons remis aux ânes leurs selles, et réparti les charges; car jeme propose de quitter ce lieu-ci demain matin de bonne heure.

27 *juillet.* La matinée était pluvieuse; nous ne sommes partis de Bangassi que vers une heure. J'y ai laissé M'Inelli, et j'ai payé au douty dix barres d'ambre pour le loger et lui acheter des provisions. Peu de temps après que nous eûmes quitté la ville, trois soldats se couchèrent sous un arbre, et refusèrent d'avancer. Ils s'appelaient *Frair, Thomson* et *Hercules.* A un quart de mille plus loin, James Trott, un des charpentiers emmenés de Portsmouth, refusa aussi de continuer la route, étant attaqué de la fièvre. Je conduisis son âne, et lui dis de retourner à Bangassi. Je me trouvais moi-même très-faible, très-malade, et ayant à conduire un âne et mon cheval chargés de riz. J'arrivai à une éminence d'où j'eus la vue de quelques montagnes fort éloignées à l'est-sud-est. La certitude que le Niger baignait la base méridionale de ces montagnes, me fit oublier ma fièvre, et je ne pensai, pendant toute la route, qu'aux moyens de gravir leurs sommets bleuâtres.

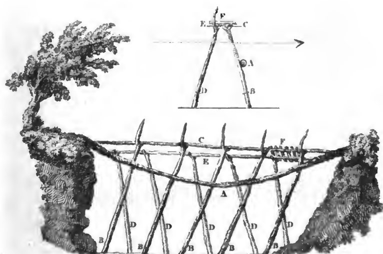
A deux heures, nous arrivâmes à Numma-

soulo. Ce lieu avait autrefois été une grande ville; mais elle fut détruite par la guerre, il y a quelques années, et les trois-quarts sont en ruines. Avant que nous eussions le temps de dresser convenablement nos tentes, la pluie tomba sur nous, et mouilla tout à fait tant les hommes que les ballots. C'était pour nous un accident très-sérieux, car plusieurs de nos marchandises étaient périssables. Je dormis fort mal dans mes habits humides, sur un terrain qui ne l'était pas moins. La nuit, nous fûmes troublés par un lion; il approcha tellement de nous, que la sentinelle fit feu sur lui; mais il était si tard qu'il lui fut impossible de bien l'ajuster. Tous les ânes enlevèrent les pieux auxquels ils étaient attachés, et accoururent ensemble aussi près des hommes qu'il leur fût possible. Comme les soldats malades dont j'ai parlé n'arrivaient point avant le lever du soleil, j'en conclus qu'ils étaient retournés tous à Bangassi. Le fils du douty arrivant à cheval, m'informa qu'ils avaient en effet regagné la maison de son père, et désira savoir ce que je comptais

faire à leur égard. Je lui dis que je désirais que l'on eût soin d'eux, et lui présentai dix barres d'ambre pour l'attention qu'il avait eue de venir me donner de ses nouvelles. Je lui remis aussi trois morceaux d'ambre, de quarante barres chacun, et lui indiquai la manière d'en disposer pour l'usage des malades. Je lui dis, de plus, que, dans le cas où quelqu'un d'eux recouvrerait la santé, je lui donnerais un baft de l'Inde, ou dix barres d'écarlate à son choix, s'il voulait bien les envoyer à Bambakou avec un guide sûr. En même temps j'écrivis à nos compagnons de voyage :

« Chers soldats,

« Je suis fâché d'apprendre que vous êtes retournés à Bangassi. J'ai chargé le porteur de trois forts morceaux d'ambre. L'un vous procurera du riz pour quarante jours ; le second vous fera acheter du lait et de la volaille pour le même temps ; et le troisième vous



Pont des Nègres.



fournira des provisions pendant la route, jusqu'à ce que vous arriviez au Niger.

Tout à vous,

MUNGO PARK. »

28 *juillet*. Il plut tout le jour. Nous restâmes à Nummasoulo, sous nos tentes.

29 *juillet*. Je partageai les habits des hommes restés en arrière à leurs compagnons; car plusieurs d'entr'eux avaient grand besoin d'être mieux vêtus, et les nuits étaient devenues froides et humides. Je trouvai cinq dollars dans la poche de J. Trott : j'en rendrai compte. Nous étendîmes notre riz pour le faire sécher : il était échauffé et fort gâté. Quelques naturels arrivèrent de l'est; ils nous informèrent qu'un ruisseau qui traversait la route, et qui d'ordinaire se trouvait à sec, était si gonflé par la pluie, qu'aucun âne ne pourrait le passer. Je fis halte pendant le jour pour sécher différens articles.

30 *juillet*. Départ de Nummasoulo, où j'avais

été obligé de laisser William Alton, malade. Je payai le douty, pour qu'il eût soin de lui, selon l'usage. J'eus beaucoup de regret de me séparer de cet homme. Il était naturellement gai; et souvent il charmait les veilles de la nuit par les chansons de notre cher pays natal.

A cinq milles à l'est de Nummasoulo, je passai le ruisseau dont j'ai parlé, et qui coulait au sud-est. L'eau avait diminué; elle n'avait que dix-huit pouces de profondeur, mais elle coulait avec une extrême rapidité. Plusieurs ânes tombèrent, et mouillèrent leurs charges. La pluie dura deux heures pendant la marche. Nous passâmes par un sentier entre une chaîne de montagnes. Le chemin était assez bon, excepté en deux endroits. Nous descendîmes à l'est, et arrivâmes à Lurtabou, petit village ruiné, vers deux heures. Là j'appris que la tête de la coffle était allée vers un village à quatre milles plus loin; mais les ânes de l'arrière étant tous très-fatigués, et se couchant fréquemment avec leurs charges, je jugeai

prudent de faire halte, jusqu'à ce que quelques ânes frais pussent être envoyés à mon aide.

Nous n'avions pas été là plus d'une heure, lorsque deux hommes des gens d'Isaac et deux ânes revinrent sur leurs pas. Avec leur secours, nous arrivâmes à Sobee, vers sept heures. Sur la route, nous passâmes près du dernier des ânes de Saint-Jago ; les quarante étant morts, ou ayant été abandonnés sur la route en différens lieux. Nous étions tous très-mouillés, car il plut presque pendant toute la marche : tous aussi nous avions une grande faim, n'ayant rien pris depuis le soir précédent. La ville de Sobee a changé trois fois de situation. Elle fut prise, il y a environ dix ans, par Daisi, roi de Kaarta, avec treize cavaliers et quelques-uns de ses esclaves à pied. Ils emmenèrent cinq cents esclaves, dont deux cents femmes. Ceux qui échappèrent rebâtirent la ville, environ à un mille de la première situation ; mais lorsqu'elle eut acquis quelque degré de prospérité, elle fut détruite

par Mansong, roi de Bambarra. La ville actuelle est bâtie plus près du pied des montagnes. Une partie qui est murée sert comme de citadelle. Il y a là du grain et du riz en abondance, à des prix modérés; mais les habitans n'ont pas encore eu le temps de rétablir leurs troupeaux.

31 *juillet*. Il plut très-fort pendant le matin; il y eut tout le jour des ondées passagères. Nous fîmes halte à Sobee. Pendant la nuit, un des habitans essaya de voler un des fusils d'un soldat, qui étaient appuyés contre un arbre proche de la tente. Le lieutenant Martyn dormait sous l'arbre. Le bruit que le voleur fit en remuant les fusils, le réveilla; et dès qu'il se fut aperçu que cet homme était un nègre, il prit une de ces armes, et fit feu au moment où le larron s'enfuyait avec un fusil. Nous ne pûmes savoir si la balle l'avait touché; mais le nègre laissa le fusil, et le matin nous le retrouvâmes avec sa baïonnette.

1er *août*. De grand matin, j'achetai un âne pour un pistolet, un baft et un habit mandingue.

Nous partîmes à sept heures. Immédiatement à l'est de la ville, nous arrivâmes à un ruisseau coulant au sud-sud-ouest. Il était si profond, qu'il fallut transporter tous les paquets sur les têtes des hommes. Pendant ce temps, et lorsque nous étions par-tout environnés de voleurs, Isaac frappa, par malheur, deux soldats. Cette action faillit lui coûter la vie. Un de ces soldats allait le frapper avec sa baïonnette, lorsque M. Anderson l'en empêcha. Je réprimandai Isaac de la façon la plus sévère; et, par boutade, il partit avec ses gens, nous laissant chercher les moyens de traverser la rivière du mieux que nous pourrions. Je louai quatre hommes pour transporter les paquets à l'autre bord, et je me mis moi-même à faire sentinelle contre les tentatives des voleurs. De cette manière, tout le bagage fut transporté avec beaucoup moins de perte qu'à aucun autre passage de la rivière. Les ânes nagèrent, et le tout ne nous coûta qu'un morceau d'ambre n° 5; mais il me fallut payer cinquante pierres à fusil au

fils du douty, parce que les ânes étaient allés dans des champs de blé. Quand tout fut terminé, nous rechargeâmes les ânes, et nous nous remîmes en marche. Au coucher du soleil, nous arrivâmes à Balanding. Nous n'avions eu que le temps de dresser nos tentes, quand la pluie survint, et nous ne pûmes faire cuire notre souper; car, quoique les soldats fissent la cuisine, la pluie arriva avant que notre chaudière fût prête, et MM. Anderson, Scott et Martyn se couchèrent, ainsi que moi, sans avoir rien mangé de tout le jour.

2 *août*. Pluie continuelle. Nous fîmes halte à Balanding.

3 *août*. Nous partîmes de Balanding, et fîmes halte à Balandou, village entouré de murs à environ quatre milles à l'est-sud-est. Nous achetâmes deux moutons pour un barraloulo.

4 *août*. Départ de Balandou. A environ un mille à l'est, je vis la montagne de Sobee. Alors Lawrence Cahill, un des soldats qui s'était plaint de maladie depuis quelques jours, resta en arrière; et je payai un naturel pour conduire

son âne, en lui disant de venir à son aise. A onze heures nous traversâmes un ruisseau coulant à l'est. Il nous donna beaucoup d'embarras, car ses bords étaient très-escarpés et très-glissans. Nous le passâmes à midi et demi; son cours était alors à l'est-nord-est. Dans la marche de cette journée, quatre soldats furent hors d'état de conduire leurs ânes. M. Scott étant très-malade, montait mon cheval, et je chassais devant moi un des ânes. Nos gens étaient si fort affaiblis, que quand leurs paquets tombaient, ils ne pouvaient les relever. Pendant la marche, j'aidai à recharger treize ânes. Nous arrivâmes à Koulihori à trois heures. Cette ville est en partie murée; mais la plupart des huttes sont hors des murs. Aussitôt que les tentes furent dressées, la pluie commença, et continua pendant toute la nuit. Nous n'eûmes pas le temps de faire la cuisine, et la pluie empêcha le feu de veille de brûler: ceci fut cause qu'un de nos ânes fut tué par les loups, seulement à seize pieds d'un buisson sous lequel un de nos hommes dormait.

5 *août*. Matinée brumeuse. Nous fîmes halte, résolus de voyager à deux heures, et de passer la nuit dans les bois, la Ba-Woulli étant trop éloignée pour que nous pussions y arriver dans une seule marche. J'achetai du maïs mûr de l'année.

Toute la route depuis Bangassi est parsemée de villes et de villages détruits. Quelques-uns sont rebâtis, mais la presque totalité est toujours en ruines. A peine vîmes-nous du bétail sur notre chemin. L'avidité des habitans de Koulihori pour la nourriture animale, ou peut-être leur goût particulier, leur fit manger ce que les loups avaient laissé de notre âne. Ces animaux n'avaient dévoré que les intestins, le cœur, etc., de sorte que les naturels eurent les quatre membres et la tête. Le jour s'étant couvert et annonçant de la pluie, nous résolûmes de faire halte là pour la nuit. Dans le cours de l'après-midi, Lawrence Cahill arriva; mais William Hall, qui était entré dans une hutte ruinée près du chemin, et qui ne paraissait pas très-malade, ne vint pas. Je soupçonnai

qu'il avait peut-être été tué par les loups dans la hutte pendant la nuit. Au coucher du soleil, je fis attacher avec soin tous les ânes près des tentes ; et je veillai moi-même avec les sentinelles pendant toute la nuit, car les loups hurlaient constamment autour de nous.

CHAPITRE V.

Départ de Koulihori. — Ganifarra. — Rareté de provisions. — Triste situation de l'auteur, occasionnée par les morts et les maladies dont l'expédition est frappée. — Il échappe à trois lions. — Route difficile vers Koumikoumi. — Doumbila. — Visite de Karfa-Taura. — Vue du Niger. — Diminution de la troupe. — Bambakou. — Pertes occasionnées par des loups. — Bosradou. — Embarquement sur le Niger ; incidens du voyage à Marrabou. — Isaac est envoyé à Sego, avec des présens pour Mansong. — Message de Mansong. — Voyage à Koulikorro. — Deena. — Yamina. — Samee. — Retour d'Isaac ; récit de son entretien avec Mansong. — Message de la part de Mansong, et questions sur le voyage de l'auteur. — Il quitte Samee. — Chaleur excessive. — Arrivée à Sausanding ; détails sur cette ville et sur son commerce. — Mort de M. Anderson. — Préparatifs pour continuer le voyage à l'est. — Notices sur plusieurs contrées.

6 *août*. Ayant loué deux conducteurs d'ânes de plus, pour une barre et leur nourriture par jour, nous quittâmes de très-grand

matin Koulihori, et voyageâmes, en très-grande hâte, jusqu'à trois heures. Alors nous arrivâmes à Ganifarra, village petit et pauvre. Dans cette marche, L. Cahill et J. Bird, soldats, ainsi que William Cox, un des marins, restèrent en arrière. Aussitôt que la tête de la coffle eut atteint Ganifarra, il survint une très-forte pluie. Etant à l'arrière, je fus complètement transpercé. Deux ânes qui portaient quatre coffres, dans lesquels étaient la provision de fusils, des pistolets, des miroirs, etc., tombèrent dans un courant d'eau près de la ville, et tous les effets furent entièrement mouillés. Je ne pus rien acheter là, pas même une volaille. J'obtins seulement du riz, en petite quantité, car les habitans en avaient fort peu.

7 *août*. Pendant la nuit, on nous avait volé un de nos meilleurs ânes; et comme il nous aurait fallu abandonner sa charge, si nous ne l'eussions pas recouvré, les gens d'Isaac ayant reconnu les traces de l'animal, jusqu'à une distance considérable, se décidèrent à l'aller chercher. Isaac leur donna les ordres les plus

positifs de fusiller le voleur, s'ils l'arrêtaient dans les bois ; et, dans le cas contraire, de le suivre jusqu'à quelque ville, pour réclamer l'âne auprès du douty; enfin, si celui-ci le refusait, de revenir le plus tôt possible.

Nous passâmes le jour à sécher les effets mouillés. Nous nettoyâmes et frottâmes de beurre shea tous les pistolets ornés. Il y en avait dix paires. Nous séchâmes les miroirs, qui étaient fort gâtés. L'après-midi, j'envoyai deux naturels, avec des marchandises, à une ville du voisinage, pour acheter du riz et du grain. Au coucher du soleil, Bird arriva ; mais il n'avait vu ni Cox, ni Cahill.

8 *août*. Nos gens ne sont pas encore de retour. J'ouvris le coffre qui contenait notre provision de fusils à deux coups, et je les fis nettoyer. A midi, les naturels revinrent avec le riz et le grain; mais il n'y en avait pas assez pour un jour. Vers le même temps, les gens d'Isaac arrivèrent avec l'âne. Ayant suivi ses traces jusqu'au-delà de Koulihori, ils l'avaient trouvé à Balandou. Ils ne virent pas le voleur ;

mais ils surent son nom, Isaac promit d'écrire à ses amis de Bangaffi, pour que Serinummo eût connaissance du fait. Dans l'après-midi, je convins avec le douty qu'il ferait transporter, pour trente-cinq barres, tous nos effets de l'autre côté de la rivière. Il plut beaucoup dans la soirée.

9 *août*. Michel May, soldat, mourut pendant la nuit. Nous l'enterrâmes au point du jour. Vers huit heures, tous les effets furent réunis au lieu du passage. La Ba-Woulli est presque de la même largeur que la rivière du même nom que nous avions déjà traversée. Elle paraissait très-profonde, et son cours était de quatre ou cinq milles par heure. Il y a là un fort bon canot, qui peut transporter quatre ânes chargés à la fois. Comme nous étions menacés de pluie, j'envoyai en avant trois hommes avec une des tentes, qu'ils dressèrent. A environ un demi-mille de la partie orientale de la rivière, le terrain voisin des bords étant marécageux, je payai des naturels pour porter les ballots et les placer dans le

canot, et d'autres pour les recevoir de l'autre côté, et les porter au-delà du rivage; de sorte que les soldats, qui tous étaient faibles et malades, n'eurent rien à faire.

A une heure, tous les bagages furent sur l'autre bord; mais nous trouvâmes quelques difficultés à faire passer les ânes. La rapidité du courant entraîna le canot chargé des six premiers, au-dessous du lieu de débarquement; il descendit tellement la rivière, que je craignis que les ânes ne fussent submergés; ce qui, dans notre situation, eût été une perte irréparable. Cependant, par le secours des nègres, qui suivirent le canot en nageant, et en tenant des cordes, les ânes furent débarqués sur l'autre rive, où ils restèrent au bord de l'eau, jusqu'à ce qu'avec leurs houes, les nègres leur eussent fait un chemin pour arriver au haut du rivage. Voulant éviter que cet accident se renouvelât, nous prîmes les cordes de plusieurs de nos paquets, et nous les attachâmes ensemble, pour qu'elles égalassent, en étendue, la largeur du passage. Elles nous ser-

virent à tirer le canot chargé; et quand il était vide, les nègres le ramenaient en ramant. A ce moyen, tous les chevaux et les ânes passèrent la rivière sans aucune perte.

Quand tous les fardeaux furent portés sous la tente, nous vîmes que nous n'avions absolument de riz que pour ce jour-là. Il nous était impossible d'en acheter davantage : nous n'avions donc d'autre parti que de nous diriger le lendemain de très-bonne heure sur Bambarra, dont, selon tous les rapports, nous n'étions pas éloignés de plus de quatorze ou quinze milles.

10 *août.* William Ashton déclara qu'il était hors d'état de marcher; mais comme il n'y avait point de lieu où nous pussions le laisser, je lui conseillai de faire ses efforts pour nous suivre doucement, jusqu'à ce qu'il pût arriver dans un endroit où il se procurerait de la nourriture. Nous partîmes à sept heures, et marchâmes rapidement, sans faire halte, jusqu'à quatre heures de l'après-midi, où la tête de la coffle atteignit Dababou, village de Bam-

barra. Etant à l'arrière, je rencontrai beaucoup d'hommes très-fatigués de la longueur de la marche et de la chaleur du jour. A quatre heures et demie, j'arrivai avec l'âne que je conduisais, à un ruisseau qui coulait vers l'ouest.

Là, je trouvai plusieurs soldats assis, et M. Anderson couché sous un buisson. Il paraissait près de mourir. Je le pris sur mon dos, et je le transportai de l'autre côté de l'eau, qui me vint jusqu'au milieu du corps. Je transportai également la charge de l'âne que je conduisais; je fis passer cette bête, et le cheval de M. Anderson, etc. Je me trouvai très-fatigué, ayant passé le ruisseau seize fois. Je laissai là quatre soldats avec leurs ânes, qui n'étaient plus en état d'emporter leurs ballots. Quand j'eus rechargé mon âne, et placé M. Anderson sur son cheval, nous allâmes au village; mais je fus fâché d'apprendre que je ne pouvais m'y procurer du riz. Je n'eus qu'une seule volaille.

11 *août*. J'achetai, pour un barraloulo, un jeune bœuf petit et de race maure. M'étant,

de plus, procuré un peu de blé, je le fis préparer pour nos gens en place de riz. Je payai, ce matin-là, les gens d'Isaac, pour qu'ils retournassent en arrière, et rapportassent les paquets des soldats qui avaient fait halte sur le bord du ruisseau. Dans le courant de la journée, tous ces paquets arrivèrent; mais j'eus la douleur de reconnaître que, pendant nos deux marches, nous avions perdu quatre hommes : Cox, Cahill, Bird et Alston. M. Anderson était toujours dans un état fort dangereux : il ne pouvait ni marcher ni se tenir debout. M. Scott allait beaucoup mieux. Je vis qu'il me fallait abandonner en ce lieu une charge de marchandises; car un des chevaux était tout à fait hors de service. Je laissai nos filets ou seines au douty, jusqu'à ce qu'il me fût possible de les envoyer chercher.

12 *août*. Il plut tout le matin. Vers onze heures, le ciel s'étant éclairci, nous chargeâmes les ânes. Aucun des Européens n'était en état de soulever un paquet, et Isaac dit à ses nègres de faire tout ce travail. Je plaçai un soldat

malade sur mon cheval; et, ayant sellé celui de M. Anderson, je le conduisis par la bride, pour que mon ami n'eût d'autre peine que de se bien tenir sur la selle. Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, lorsque je trouvai un des ânes avec une charge de poudre à tirer; le conducteur, Dickinson, ne pouvant aller plus loin. Depuis ce moment, je n'ai plus entendu parler de lui. Peu d'instans après, le malade descendit de mon cheval, et se coucha près d'un petit étang, sans vouloir se lever. Je chassai devant moi l'âne et le cheval, et rencontrai encore plusieurs malades. A midi et demi, M. Anderson me déclara qu'il ne pouvait plus se tenir à cheval. Je l'aidai à descendre, le conduisis à l'ombre d'un buisson, et m'assis près de lui. A deux heures et demie, il fit un effort pour continuer la route; mais le cheval n'avait pas fait cent pas, qu'il me fallut encore l'en faire descendre, et le coucher à l'ombre. Je ne pensai plus alors à le conduire, jusqu'au moment de la fraîcheur du soir; et laissant paître le

cheval et l'âne, je m'assis pour tâter le poulx de mon ami mourant. A quatre heures, quatre des malades nous rejoignirent. Trois d'entr'eux consentirent à veiller sur l'âne chargé de la poudre. Le quatrième, qui avait mal à la jambe, monta sur mon cheval, que je lui dis de donner à M. Scott, s'il le trouvait en chemin.

A cinq heures et demie, nous eûmes une jolie brise de sud-ouest. M. Anderson consentit à faire encore une tentative; je le replaçai sur la selle, et menai le cheval assez vite, dans l'espoir d'arriver à Koumikoumi avant la nuit. Nous n'avions pas encore fait un mille, lorsque nous entendîmes, à notre gauche, un bruit semblable à l'aboiement d'un gros chien, mais qui finissait par un sifflement, comme le cri d'un chat. Je pensai que ce pouvait être quelque grand singe, et je demandais à M. Anderson quel bavard c'était là, quand nous entendîmes un second aboiement près de nous, et un troisième plus près encore, accompagné d'un grondement. Alors, je soupçonnai que quelque bête sauvage voulait nous attaquer;

mais je ne pus conjecturer de quelle espèce elle était. A environ cent verges plus loin, nous arrivâmes près d'une ouverture pratiquée entre les buissons, et je ne fus pas peu surpris de voir trois lions qui venaient vers nous. Ils n'étaient pas aussi rouges que celui que j'avais autrefois vu en Bambarra, mais d'un brun semblable à la couleur d'un âne. Ils étaient de grande taille, et marchaient en bondissant vers l'herbe haute, non l'un après l'autre, mais de front. Je craignis que si je les laissais trop approcher de nous, et que mon coup de feu manquât, ils ne nous dévorassent. J'abandonnai donc la bride, et marchai à leur rencontre. Aussitôt qu'ils furent à portée de fusil, je tirai sur celui du centre. Je ne crois pas que je l'aie atteint; cependant, ils s'arrêtèrent tous, se regardèrent, et firent des sauts en rétrogradant de quelques pas : alors un d'eux s'arrêta et me regarda de nouveau. J'étais trop occupé à recharger mon fusil, pour observer leurs mouvemens tandis qu'ils se retiraient; et je fus très-charmé de voir le der-

nier regagnant doucement les buissons. Un demi-mille plus loin, nous entendîmes de nouveau un cri et un hurlement partis des buissons, tout près de nous. Il provenait, sans nul doute, de l'un des lions que nous avions déjà vus, et j'eus peur qu'ils ne nous suivissent jusqu'à la nuit, temps où ils n'auraient eu que trop d'occasions de sauter sur nous à l'improviste. Je priai donc M. Anderson de pousser des cris, et de faire avec moi le plus de tapage possible. Nous n'entendîmes plus parler des lions.

La nuit venait d'arriver, lorsque nous descendîmes dans une vallée où était une petite source. La montée du côté opposé nous offrait une espèce de terrain inégal, que je n'ai vu nulle part ailleurs qu'en Afrique. Voici de quelle nature il était : une couche d'argile jaune, épaisse de quatorze à vingt pieds, et qui, excepté lorsqu'il pleut, est aussi dure qu'un roc, et est creusée par les pluies annuelles en trous d'une profondeur égale à l'épaisseur de cette couche. Il n'y a en ce lieu aucune végétation,

excepté sur le sommet ou niveau primitif. Parmi ces terribles gouffres, je perdis, par malheur, les traces des pas des ânes qui étaient en avant; et, ne trouvant aucun moyen de sortir de là, je conduisis le cheval par une montée fort escarpée pour gagner le sommet, où j'espérais revoir ces animaux. Mais j'eus le chagrin de trouver le terrain tout brisé aussi loin que ma vue pouvait s'étendre; et après que nous eûmes un peu avancé, nous arrivâmes à une crevasse que nous ne pûmes traverser. N'imaginant aucune possibilité de marcher sans courir le risque de nous tuer en tombant dans une de ces ravines, ou dans quelque précipice, je jugeai à propos de faire halte jusqu'au matin. Sur cette éminence raboteuse, nous rencontrâmes Jonas Watkins, un des malades. Avec son aide, j'allumai du feu, près duquel je couchai M. Anderson, enveloppé dans son manteau. Je veillai pendant toute la nuit pour entretenir le feu, et empêcher que nous ne fussions surpris par les lions, que nous savions n'être pas fort éloignés. Vers deux

heures du matin, deux autres malades nous rejoignirent. M. Anderson dormit bien pendant la nuit.

13 *août*. Aussitôt que le jour parut, je retrouvai les traces des ânes; puis ayant eu, même à la lumière du jour, beaucoup de difficultés à sortir de ce labyrinthe, nous rencontrâmes M. Scott avec trois autres malades. Ils s'étaient aussi égarés, et avaient passé la nuit à environ un demi-mille à l'est. Nous arrivâmes à Koumikoumi à dix heures. C'est un village non muré, mais environné d'une grande étendue de champs de blé. Halte et repos à Koumikoumi.

14 *août*. Jonas Watkins mourut le matin, et nous l'enterrâmes. Nous nous arrêtâmes encore ce jour-là, pour voir si la fièvre de M. Anderson cesserait; cependant j'envoyai en avant deux ânes chargés à Doumbila. Ils devaient revenir dans la soirée, pour porter, le lendemain matin, d'autres paquets.

Une remarque commune chez les nègres, est que, quand le blé d'Inde est en fleur, la pluie discontinue pendant onze jours. Cette

cessation de la pluie provient évidemment de ce que le soleil approche du zénith du lieu ; cet astre, par l'observation du jour, n'étant qu'à soixante-onze milles nord de nous. C'est une disposition admirable de la Providence que le maïs soit alors en pleine floraison. Quand on traverse les champs, on court risque d'être aveuglé par les fleurs mâles.

15 *août*. Je suspendis un manteau aux deux extrémités d'un bâton ; M. Anderson s'y plaça, et deux hommes portèrent sur leurs têtes cette espèce de hamac : deux autres suivaient, pour les remplacer. Ce matin-là, M. Scott se plaignit de douleurs à la tête. Je dis à un soldat de seller pour lui le cheval de M. Anderson. Quand je l'eus vu monté dessus, et que je lui eus donné sa gourde pleine d'eau, je courus à cheval en avant, dans le dessein de surveiller quatre nègres que j'avais loués pour porter des paquets sur leurs têtes ; car, comme ils étaient étrangers au pays, je craignis qu'ils ne prissent la fuite avec nos effets. Je trouvai que tout allait bien ; et nous marchâmes avec tant de célérité, que nous arri-

vâmes à Doumbila en quatre heures et demie, quoique la distance ne puisse être moindre de seize ou dix-huit milles, presque au sud. Il plut beaucoup pendant toute l'après-midi, et nos soldats malades n'arrivèrent qu'à la nuit. Il n'y eut ce jour-là que trois soldats en état de conduire leurs ânes.

Quand j'entrai dans la ville, j'eus le bonheur de voir Karfa-Taura, ce bon nègre dont je parle dans mon premier voyage. Il avait entendu dire à Bouri, où maintenant il demeurait, qu'une coffle d'hommes blancs passait à travers Fouladou, pour se rendre en Bambarra, et qu'elle était conduite par un nommé Park, qui parlait le mandingue. Il apprit cette nouvelle un soir : le lendemain matin, il quitta sa maison, déterminé, s'il était possible, à me rencontrer à Bambakou, éloigné de six jours de marche. Il s'y rendit avec trois de ses esclaves, pour m'aider à continuer mon voyage vers Sego; mais quand il vit que je n'étais pas encore arrivé, il alla à ma rencontre. Il me reconnut dès le premier instant, et l'on

peut juger du plaisir que j'éprouvai en revoyant mon vieux bienfaiteur.

A quatre heures, M. Scott n'étant pas venu, et personne de l'arrière ne l'ayant vu depuis quelque temps, je fis retourner sur mon cheval un des hommes d'Isaac, jusqu'au plus prochain village, soupçonnant qu'il aurait pu faire halte en ce lieu, quand la pluie était survenue. Le nègre revint à la nuit close. Il était allé presque jusqu'à Koumikoumi, sans voir M. Scott, et sans entendre parler de lui. Nous en conclûmes tous qu'il était retourné à Koumikoumi.

17 *août*. Halte à Doumbila, pour sécher le bagage, et dans l'espoir que M. Scott arriverait. Je dis aux quatre nègres qui avaient porté M. Anderson, et qui s'en retournaient à Koumikoumi ce matin-là, de faire toutes les recherches possibles de M. Scott. J'ajoutai que, s'il était en état de se tenir à cheval, je les payerais bien pour l'avoir accompagné. S'il était revenu à Koumikoumi, je les invitai à assurer le douty que j'acquitterais toute la dé-

pense qu'il pourrait y faire, et que je payerais le guide qui le conduirait à Marrabou. Je reçus du douty de Bombila un jeune bœuf et un mouton. Je lui donnai un barraloulo, cinq barres d'ambre, et cinquante pierres à fusil.

18 *août*. Ne recevant aucune nouvelle de M. Scott, je pensai qu'il était toujours à Koumikoumi, mais hors d'état de voyager. A sept heures, nous quittâmes Doumbila; et comme les ânes étaient alors très-faibles, peu de temps s'écoula avant que je fusse obligé de descendre de mon cheval, et de lui donner un paquet à porter. Un seul soldat était capable de conduire un âne. Le chemin étant très-mauvais, nous n'approchâmes qu'au soleil couchant de Toniba, éloigné du lieu du départ de dix-huit à vingt milles sud-sud-ouest. Les porteurs de M. Anderson firent halte avec lui, à un village sur la route, où il y avait de bonne bière. Aussitôt que nous eûmes dressé la tente, la pluie commença, et elle dura toute la nuit. Les soldats se réfugièrent au village. Cette nuit fut pour moi fort désagréable. Obligé d'empêcher nos

ânes de manger le grain des naturels, je fus presque toujours sur pied.

De peur que ceci ne s'échappe de ma mémoire, je saisis cette occasion de consigner ce que décident, sur cette matière, les lois africaines. Si un âne brise une seule tige de grain, le propriétaire de ce grain a le droit d'arrêter l'âne. Si le maître de l'animal ne veut pas le satisfaire pour le dommage qu'il croit avoir éprouvé, ce dernier peut retenir l'âne. Il ne lui est pas permis de le vendre, ou de le faire travailler, mais il peut le tuer. Or, comme les Banbarrans estiment la chair de l'âne un mets délicieux, cette partie de la loi est souvent exécutée à la rigueur.

19 *août*. Les porteurs de M. Anderson partirent avec lui de très-grand matin. Nous chargeâmes aussitôt les ânes, et quittâmes Toniba. Le sergent M'Keal parut être un peu en délire. Nous fîmes route jusqu'à trois heures, en montant les hauteurs qui sont au sud de Toniba. Ayant alors atteint le sommet de la chaîne de montagnes que séparent le Niger

des branches du Sénégal les plus éloignées de la mer, j'allai un peu en avant; et me plaçant tout au haut de la montagne, je revis le Niger roulant ses eaux immenses au milieu de la plaine!

Après la marche fatigante que nous avions faite, la vue de ce fleuve était, sans doute, bien agréable, puisqu'elle nous promettait la fin, ou du moins l'adoucissement de nos peines.

Mais quand je réfléchis que les trois quarts des soldats étaient morts pendant la route, que, pour ajouter à notre misérable situation, nous n'avions point de charpentiers qui eussent construit les barques dans lesquelles nous nous proposions de continuer nos découvertes, cette perspective avait quelque chose de sombre. Cependant, j'éprouvai un plaisir réel, lorsque je réfléchis que, conduisant une troupe d'Européens avec un bagage immense, à travers un espace de plus de cinq cents milles, j'avais toujours pu conserver avec les naturels les liaisons de l'amitié la plus évidente. Dans le fait, ce voyage démontre avec certitude, 1° qu'au moyen d'une prudence ordinaire, on peut

transporter de la Gambie au Niger telle quantité de marchandises que ce soit, sans craindre d'être exposé aux rapines des naturels; 2° que si l'on fait ce voyage pendant la saison sèche, on peut calculer qu'on ne perdra pas plus de trois ou quatre hommes sur cinquante.

Mais revenons au Niger. Ce fleuve était fort enflé par les pluies; mais il ne paraissait pas débordé. Il est certainement plus large, même en ce lieu, que le Sénégal ou la Gambie. Nous descendîmes avec difficulté la montagne, qui est escarpée du côté de Bambakou. Nous y arrivâmes à six heures et demie, et dressâmes nos tentes sous un arbre près de la ville.

De trente-quatre soldats et quatre charpentiers qui étaient partis de la Gambie, six soldats et un charpentier seulement arrivèrent au Niger.

Pendant la nuit, les loups entraînèrent deux grands paquets de toile placés sous la tente, à une distance considérable. Là, ils mangèrent les peaux dont ils étaient couverts, et s'en allèrent.

20 *août*. Je reçus un jeune bœuf en présent, de la part du douty. C'était pendant l'après-

midi, et nous l'attachâmes à l'arbre voisin de la tente, où tous les ânes étaient aussi liés. Aussitôt qu'il fut nuit, les loups l'éventrèrent, quoiqu'il fût à moins de dix verges de l'entrée de la tente où nous étions tous assis. Les loups en ce lieu sont les plus forts et les plus féroces que nous eussions encore vus.

21 *août*. Je fis sécher un paquet de grains à collier, dont les cordons étaient tout pourris par la pluie. J'ouvris une poche de cuir qui contenait environ trente livres de poudre à tirer. Je voulais en faire usage dès ce temps même; mais je la trouvai toute mouillée et avariée. Je l'exposai au soleil, dans le dessein d'en tirer quelque parti. Je voulus me procurer un canot, pour transporter le bagage à Marrabou, la rivière étant navigable, en cette saison, au dessus des rapides. Pendant notre marche de Toniba à Bambakou, nous perdîmes le sergent M'Keil, Purvey, et Samuel Hill.

22 *août*. De grand matin, tous les ballots furent mis sur les ânes, et portés au lieu de l'embarquement, qui est un village appelé *Bos-*

radou, à environ un mille et demi de Bambakou. Il plut très-fort pendant toute la matinée. Les canots ne purent contenir aucun des soldats, ni d'autres personnes, à l'exception de deux, pour surveiller les marchandises. Je résolus de m'embarquer avec M. Anderson, et de laisser M. Martyn faire la route par terre avec nos gens. Ils voyagèrent sur les ânes.

L'embarquement eut lieu à trois heures dix minutes. Le courant, qui est presque de cinq nœuds par heure, nous entraîna, sans que nous eussions la peine de ramer, sinon pour mettre les canots dans leur route. Le fleuve est large de plus d'un mille anglais; et à l'endroit où sont les rapides, il a près du double de cette étendue. Ces rapides paraissent formés par le passage du fleuve parmi une chaîne de rochers dans la direction du sud-est. Ils sont très-nombreux, et correspondent aux angles saillans de ces rochers. Il y en a trois principaux, où l'eau se brise avec un bruit considérable dans le milieu du fleuve; mais les bateliers les évitèrent facilement, en se plaçant, au moyen de

leurs rames, dans une des branches du fleuve voisines du rivage. Même en navigant de la sorte, la vélocité du courant était assez grande pour me faire soupirer.

Nous dépassâmes deux des principaux rapides, et trois plus petits, dans le cours de l'après-midi. Nous vîmes sur une des îles situées au milieu du fleuve, un grand éléphant couleur d'un rouge d'argile, et ayant des jambes blanches. J'étais fort mal de la dysenterie; sans cela, j'aurais tiré sur lui, car il était fort près de nous. Nous vîmes, tout au près d'une autre île, trois hippopotames. Les bateliers craignaient qu'ils ne nous suivissent, et ne renversassent le canot. Dans tous les cas, le bruit d'un fusil les effraie et les met en fuite. Ils lancent l'eau exactement comme une baleine. Nous faisions route le long du rivage, lorsque un des mariniers perça d'un coup de lance une belle tortue, de la même espèce de celle que j'avais autrefois vue dans la Gambie, et dont j'avais fait le dessin. Au coucher du soleil, nous ramâmes à terre, débarquâmes sur quelques

rochers unis, et nous nous mîmes à faire cuire pour notre souper du riz et la tortue ; mais ce repas, dans le genre de ceux des aldermen (ou échevins) de Londres, n'était pas à demi préparé, que la pluie nous assaillit, et continua pendant toute la nuit avec une grande violence.

23 *août.* Au point du jour, nous nous rembarquâmes, fort mouillés et accablés de sommeil. Nous dépassâmes le troisième rapide, et arrivâmes à Marrabou, à neuf heures. Notre guide trouva bientôt une grande hutte de passage, où nous pûmes déposer notre bagage, à raison de huit livres d'ambre inférieur par ballot. Nous y portâmes tous nos effets en peu de minutes. Le soir, M. Martyn nous rejoignit avec tout son monde, à l'exception de deux hommes, qui arrivèrent le lendemain.

24 *août.* Je reçus en présent du douty, un jeune bœuf de petite taille. Notre guide ne voulut pas nous permettre de le tuer, parce qu'il était d'un noir de jais. Le douty s'appelait *Sokee ;* et telle était la superstition de cet

homme, que, pendant tout le temps où nous restâmes à Marrabou, il se tint enfermé dans sa hutte, persuadé que s'il voyait un blanc, il ne pourrait plus prospérer à l'avenir.

25 *août.* Je payai à Isaac, en marchandises, selon nos conventions, la valeur complète de deux esclaves du premier rang. Je lui fis présent, en outre, de quelques articles; et je lui dis que quand le palaver serait conclu à Sego, il aurait, pour sa peine, tous les ânes et tous les chevaux.

26 *août.* Je mis à part tout ce que je me proposais de donner au roi Mansong, savoir:

Un beau coutelas, garni en argent.
* Deux fusils à deux coups, montés en argent.
Deux paires de pistolets, *idem*.
Un sabre avec un fourreau mauresque.
Trente-deux verges de drap large, couleur écarlate.
Douze verges de drap bleu.
Douze de jaune.
Douze de vert clair.
* Une demi-charge, ou deux barils et demi de poudre à tirer.

A Da, fils aîné de Mansong.

* Un fusil à deux coups, monté en argent.

Une paire de pistolets, *idem.*
Un sabre, *idem.*

Je désirais mettre, le plutôt possible, un terme aux méchans rapports des Maures et des Mahométans de Sego. Je résolus donc d'envoyer Isaac dans cette ville, avec tous les objets que je viens d'indiquer, excepté ceux qui sont marqués ainsi *. Je voulus qu'il dît à Modibinne, que je les livrerais aussitôt que je serais assuré des dispositions amicales de Mansong envers nous. Ce Modibinne est le premier ministre de Mansong, et Mahométan, mais sans intolérance dans ses principes.

Isaac partit le 28, avec sa femme et tous ses effets. Depuis mon arrivée à Marrabou, j'étais toujours sujet à des attaques de dysenterie. M'apercevant que mes forces déclinaient beaucoup, je résolus d'avoir recours au mercure. J'en pris donc jusqu'à ce qu'il affectât ma bouche, au point de m'empêcher de parler pendant six jours, que je passai aussi sans dormir. La salivation arrêta aussitôt la dysenterie, qui avait été fatale à tant de soldats.

Aussitôt que je fus rétabli, j'envoyai changer de l'ambre et du corail pour des cauris, qui sont la monnaie courante de Bambarra. Je m'en procurai environ 20 milles. Il est singulier qu'en comptant les cauris, les naturels en appellent quatre-vingt, un cent; tandis que pour tous les autres objets, ils calculent par le cent ordinaire. Soixante sont appelés *le cent mandingue.*

Le 6, Thomas Dyer mourut de la fièvre. Il fallut que je payasse mille coquillages au douty Sokee, avant qu'il me permît de l'enterrer. Il prétendait que si le terrain n'était pas acheté avant l'inhumation, il ne porterait plus de bon grain dans la suite.

Il n'y a point, dans le voisinage de Marrabou, de bois propres à construire des barques. Le meilleur est près de Kiankaree, sur une branche large et navigable du Niger : presque tous les canots de Bambarra viennent de cet endroit. La plupart sont de bois de Mahogany.

Les voyageurs arrivant de Sego nous apportaient tous les jours des nouvelles défavorables. Une fois on disait, et tout Marrabou ajoutait

foi à la nouvelle, que Mansong avait tué Isaac de sa propre main, et qu'il traiterait de la même manière tous les blancs qui viendraient dans le Bambarra. Nos craintes furent enfin dissipées par l'arrivée de Boukari, chanteur de Mansong, qui vint le 8 septembre, avec huit canots. Il me dit qu'il avait reçu ordre de Mansong de nous conduire, avec notre bagage, à Sego; que Mansong faisait une grande estime des présens qu'Isaac avait apportés, et désirait que nous fussions à Sego avant qu'il les lui offrît. Nous mîmes notre bagage en ordre; mais ce fut seulement le 12 que le chanteur et ses somonis (bateliers) purent se déterminer à abandonner le bon bœuf et la bière du douty Sokee. Nous nous embarquâmes, et partîmes de Marrabou à trois heures dix minutes.

13 *septembre*. Boukari envoya quatre somonis vers une ville au côté opposé du fleuve, pour mettre en réquisition un canot destiné à porter une partie de notre bagage. Les habitans refusèrent de livrer le canot, et renvoyèrent les bateliers. Boukari marcha aussitôt avec tous les

somonis, au nombre de trente-huit. Il frappa au front avec son épée le propriétaire du canot, et cassa, d'un coup d'aviron, la tête du frère de cet homme; ensuite il emmena comme esclave un de ses fils, et s'empara aussi du canot. Cependant, il remit l'enfant en liberté, lorsque son père l'eut racheté pour deux milles cauris.

Nous quittâmes Koulikorro à onze heures trente-cinq minutes. Je ne fatiguerai point votre seigneurie en consignant ici les détails du cours du fleuve, depuis Koulikorro jusqu'à Sansanding. J'espère pouvoir donner une carte assez correcte de ses détours et de ses différentes largeurs, quand je serai de retour en Angleterre.

Nous voyageâmes pendant tout le jour d'une manière fort agréable. Rien, en effet, n'est plus beau que les vues de cette immense rivière, quelquefois aussi unie qu'un miroir, et dans d'autres instans ridée à sa surface par une jolie brise; mais dans tous les temps nous faisant parcourir six ou sept milles par heure. Nous fîmes halte pour la nuit à Deena, village sur

la rive méridionale, et habité par des somonis. Nous eûmes pendant la nuit un ouragan qui mouilla beaucoup notre bagage. Nous couchâmes pour la plupart dans les canots, pour nous opposer aux voleurs.

14 *septembre.* Nous quittâmes Deena de très-grand matin, et arrivâmes à Yamina à quatre heures ciquante-cinq minutes. Nous y fîmes halte le 15, pour acheter des cauris.

Le 16, nous partîmes d'Yamina, et le soir arrivâmes à Samee, où nous débarquâmes notrè bagage. Boukari se mit en route pour Sego, dans le dessein d'annoncer à Mansong notre arrivée.

18 *septembre.* Point de nouvelles de Sego.

19 *septembre.* Vers deux heures du matin, Isaac revint de Sego dans un canot, avec tous les présens que j'avais envoyés à Mansong. Ce roi n'en avait jamais vu un seul. Quand il apprit que j'étais arrivé à Samee, il dit à Modibinne d'informer Isaac qu'il devait reporter les effets à Samee, où il enverrait quelqu'un pour les recevoir de mes propres mains. Isaac

m'assura que Mansong, dans ses entrevues avec lui, avait toujours déclaré qu'il nous permettrait de passer. Mais toutes les fois qu'Isaac faisait de nous une mention particulière, ou lorsqu'il rapportait quelqu'un des évènemens qui nous étaient arrivés pendant le voyage, Mansong commençait aussitôt à faire des carrés et des triangles sur le sable avec son doigt, et continuait la même opération tant qu'Isaac parlait de nous. Isaac ajouta que, selon son opinion, Mansong avait peur de nous; particulièrement parce qu'il n'avait jamais exprimé le désir de nous voir, mais bien plutôt le sentiment contraire.

22 *septembre*. Le soir, Modibinne et quatre autres amis de Mansong arrivèrent dans un canot. Ils m'envoyèrent chercher; et Modibinne me dit qu'ils étaient venus par les ordres de Mansong, pour entendre de ma propre bouche ce qui m'avait amené dans le Bambarra. Il ajouta que j'y penserais pendant la nuit, et que le lendemain matin, il me viendrait voir. Mansong, reprit-il, m'avait envoyé un jeune bœuf,

qu'il me montra. Il était très-gras, et blanc comme du lait.

23 *septembre*. Aussitôt que nous eûmes déjeuné, Modibinne et les quatre seigneurs vinrent nous rendre visite. Quand ils se furent assis, et après les complimens d'usage, Modibinne me pria de l'informer des motifs qui m'avaient déterminé à venir dans leur pays. Je leur parlai ainsi, dans la langue du Bambarra :

« Je suis l'homme blanc qui vint, il y a « neuf ans, en Bambarra. J'allai alors à Sego, « et demandai à Mansong la permission de me « rendre dans les contrées de l'est. Non seule- « ment il me permit de passer, mais il me « donna cinq milles cauris pour acheter des « provisions en route; car vous savez tous que « les Maures m'avaient volé ce que je possé- « dais. Cette généreuse conduite de Mansong « envers moi, a rendu son nom très-respec- « table dans le pays des blancs. Le roi de cette « contrée m'a envoyé de nouveau dans le Bam- « barra; et si Mansong est disposé à me pro- « téger, si vous, qui êtes ici assis, vous voulez

« avoir de l'amitié pour moi, je vous appren-
« drai le véritable motif de ma venue dans
« votre pays. »

Modibinne me dit de continuer, parce qu'ils étaient tous mes amis. Je repris donc :

« Vous savez tous que le peuple blanc est
« un peuple commerçant, et que tous les ar-
« ticles de valeur que les Maures et le peuple
« de Jinnie apportent à Sego, sont faits par
« nous. Si vous parlez d'un bon fusil ; qui
« l'a fait ? les blancs. Si vous parlez d'un pis-
« tolet, d'une pièce de baft, ou d'écarlate, ou
« de grains à collier, ou de poudre à canon,
« le tout également bon ; qui a fait ces divers
« objets ? les blancs. Nous les vendons aux
« Maures : les Maures les apportent à Tom-
« bouctou, et les y vendent à un plus haut
« prix. Les gens de Tombouctou les vendent
« à ceux de Jinnie, à un prix encore plus haut,
« et ceux de Jinnie vous les revendent. Main-
« tenant, le roi du peuple blanc désire trouver
« un chemin par lequel nous puissions vous ap-
« porter nos marchandises, et vous les vendre

« toutes à beaucoup meilleur marché que vous « ne les obtenez aujourd'hui. Dans ce dessein, « si Mansong me permet de passer, je me pro- « pose de descendre en barque le Joliba, jus- « qu'au lieu où il se mêle avec l'eau salée; et « si je ne trouve dans la route ni rochers, ni « périls quelconques, les petits bâtimens des « blancs viendront commercer à Sego, si Man- « song le désire.

« Je me persuade et j'espère que vous ne « direz à personne, excepté à Mansong et à « son fils, ce que je viens de vous dire; car « si les Maures en entendent parler, je serai « certainement assassiné avant que j'arrive à « l'eau salée. »

Modibinne me répondit :

« Nous avons entendu ce que vous venez « de dire. Votre voyage est bon; et puisse Dieu « vous y faire prospérer! Mansong vous pro- « tégera.

« Nous transmettrons vos paroles à Mansong, « cet après-midi, ou demain : nous vous ap- « porterons sa réponse. » Je dis à Isaac de leur

montrer les différens effets que je destinais à Mansong et à son fils. Ils furent charmés du coutelas, des fusils à deux coups; et en effet tout était fort supérieur à quelqu'autre chose de la même espèce qu'ils eussent encore vu.

Quand j'eus étalé tout ce qui était pour Mansong et son fils, je fis des présens à chacun des seigneurs et à Modibinne de drap écarlate. Modibinne me dit qu'il avait examiné ce que je voulais offrir à Mansong et à son fils; que le présent était beau et digne de Mansong. « Mais, ajouta-t-il, Mansong a entendu tant « de récits concernant votre bagage, qu'il désire « que nous l'examinions. Nous n'ouvrirons « point les ballots qui sont couverts de peaux; « vous nous direz ce qui est dedans, et cela « suffira. » Je lui répondis que j'avais seulement ce qui était nécessaire pour acheter des provisions; et qu'ils me feraient beaucoup de plaisir, s'ils voulaient me dispenser d'ouvrir les ballots. Ils persistèrent; et je fis apporter les paquets, ayant soin, avec l'aide des soldats, de cacher tout le bon ambre et le corail.

Quand tous les paquets eurent été examinés, je demandai à Modibinne ce qu'il pensait de mon bagage, et s'il y avait vu d'autres coutelas garnis d'argent, ou d'autres fusils à deux coups? Il me dit qu'il n'avait rien vu de mauvais, et rien que ce qui était nécessaire pour acheter des provisions. Il ajouta qu'il en parlerait de la sorte à Mansong. Ils partirent ensuite pour Sego; mais ils ne voulurent pas accepter le présent destiné à Mansong, avant d'avoir entendu sa réponse.

24 *septembre*. Les soldats Seed et Barber moururent pendant la nuit, l'un de la fièvre, l'autre de la dysenterie. Je payai les somonis en morceaux d'ambre pour les enterrer.

25 *septembre*. Modibinne et ses compagnons revinrent avec la réponse de Mansong, dont je donne ici une traduction littérale.

« Mansong dit qu'il vous protégera; que le « chemin vous est ouvert par-tout aussi loin « que sa main (son pouvoir) s'étend. Si vous « désirez aller à l'est, aucun homme ne vous « fera du mal, depuis Sego jusqu'à Tombouc-

« tou (1). Si vous désirez aller à l'ouest, vous « pouvez voyager dans le Fouladou et le Man-

(1) Cette fameuse ville de Tombouctou, objet de tant de conjectures et de relations peu d'accord entre elles, a enfin été décrite par Robert Adams, matelot américain, dont M. Coock, membre de la compagnie d'Afrique, à Londres, a rédigé et publié le voyage.

Robert Adams, embarqué sur le navire *le Charles*, fit naufrage, en 1810, près du cap Blanc, fut fait esclave par les Arabes, ainsi que ses neuf compagnons d'infortune, et amené à Tombouctou, en traversant le désert. Après un séjour d'environ six mois, on le ramena vers la côte, et il fut racheté par M. Dupuis, vice-consul anglais à Mogador.

Voici le résumé de ce que Robert Adams rapporte de plus important sur l'état de Tombouctou, à l'époque où il habita cette ville. On s'est attaché à ne reproduire ici que ce qui a été confirmé dans les notes jointes par M. Dupuis à cette relation. Ceci est un appendice convenable au second voyage de Park.

Tombouctou s'appelle *Timbouctou*, selon M. Dupuis. Il assure que tous les marchands ou esclaves qui lui en avaient parlé, lui donnaient invariablement ce dernier nom. Quand Adams y fut conduit avec ses maîtres arabes, faits prisonniers à leur tour par les nègres du

« dingue, dans le Kasson et le Bondou; le « nom d'*étranger de Mansong*, sera pour

---

pays, le roi s'appelait *Wollo*, et la reine *Fatima*; deux paraissaient fort âgés.

Leur palais était de terre glaise mêlée d'herbes, et ne se composait que d'un rez-de-chaussée de huit à dix pièces. Les officiers de service, au nombre d'environ trente, avaient pour armes des poignards, des arcs et des flèches.

Près du palais est un enclos où les marchands arrivant dans la ville déposent leurs objets de commerce. Un petit magasin d'armes, qui se trouve dans ce même palais, renfermait une vingtaine de fusils, qu'Adams crut de fabrique française, mais dont on ne faisait aucun usage.

Pendant tout le temps qu'il resta dans la ville, ainsi qu'un matelot portugais pris avec lui, il eut toute facilité de s'y promener, et de se montrer aux curieux, très-empressés de voir les esclaves chrétiens.

Tombouctou est dans une plaine, à environ deux cents pas nord-ouest d'une rivière qu'Adams appelle la *Mar-Zarah*. Sa grandeur peut égaler celle de Lisbonne; mais la ville africaine n'est pas aussi peuplée, les maisons n'ayant qu'un rez-de-chaussée, et étant éparses çà et là, sans alignement de rues. Il n'y a point de

« vous une protection suffisante. Si vous dé-
« sirez construire vos barques à Samee ou à

---

remparts. Les maisons sont carrées et construites en bois ou en terre, avec des toits plats.

Au point le plus voisin de Tombouctou, la rivière, que M. Dupuis croit être un bras du Niger, a trois quarts de mille de largeur. Cet écrivain et M. Coock ont contesté ce que dit Adams sur le cours de cette rivière, qu'il assure couler au sud-ouest; mais il faut renvoyer, pour cette discussion, à la traduction de M. Frasans.

Les eaux de la Mar-Zarah sont saumâtres. Elle est très-poissonneuse : on y pêche des mulets, et un poisson rouge à peu près gros comme le saumon; les habitans les font presque toujours bouillir. On les pêche dans de petits canots de dix pieds de long, tout au plus, et qui ne peuvent contenir plus de trois hommes. Ils sont faits de tronc de figuier, calefatés avec de l'herbe, et mis en mouvement par des pagayes de cinq ou six pieds de largeur. On ne voit pas sur la rivière d'autres bâtimens.

Les principaux fruits sont des noix de coco, des dattes, des figues, des ananas (souvent appelés *pommes de pin*, par les voyageurs, à cause de leur forme). Un autre fruit vient sur une espèce de pêcher; comme il

« Sego, à Sansanding ou à Jinnie, nommez
« la ville, et Mansong vous y fera conduire. »

---

est excellent et très-rare, on le recherche avec soin pour la famille royale.

*Les végétaux potagers sont les carottes, les navets, les patates douces, les fèves et les choux. Les graines, le riz et le maïs, ou blé de Turquie. Une houe suffit pour cultiver le sol. Adams ne vit employer ni bêtes à cornes, ni autres pour le labourage.

Il n'y a point de chevaux à Tombonctou. Les quadrupèdes sont les éléphans, les bœufs, les vaches, les chèvres, les ânes, les chiens, les lapins, les gazelles. Outre les chameaux et les dromadaires, on y voit un animal de la même espèce, appelé *heirie.* Il est plus petit, ne porte point de fardeaux, et court avec une célérité surprenante. Comme il supporte une longue course et une abstinence très-prolongée, on l'appelle avec raison le *chameau du désert.*

Parmi les animaux nuisibles vus par Adams, étaient des renards, ou plutôt des chacals, des porcs-épics, des babouins, des loups, des rats très-gros, qui fréquentent les bords des rivières, et une espèce de lynx.

La pintade, ou poule de Guinée, est le seul oiseau domestique. Les autres sont l'aigle, la corneille, le hibou, le perroquet vert, et une espèce de héron brun

Il me dit ensuite que Mansong désirait acheter de moi quatre mousquetons, trois épées,

---

qui ne vit que de poisson. Les oiseaux de bocage sont nombreux et variés, tant de formes que de plumage. On voit encore dans le pays des autruches, que les nègres, montés sur des heiries, abattent à coups de bâton.

La viande dont on se nourrit le plus communément, est celle de chèvre et de chevreau.

On trouve à Tombouctou deux espèces de fourmis, noires et rouges, en prodigieuse quantité.

Les nègres empoisonnent leurs flèches, en mêlant du soufre avec une espèce d'opium de couleur noire.

Ils sont vigoureux, peu sujets aux maladies, s'exposent à toute la chaleur du soleil, et couchent ordinairement en plein air sur les toits de leurs maisons. Tous ont des incisions sur le visage, depuis le haut du front jusqu'au nez, et de droite et de gauche sur les sourcils. Les femmes multiplient, par coquetterie, le nombre de ces incisions. Toutes sont couvertes d'une couleur bleue minérale indélébile.

Les hommes vont tête nue; les femmes, quand elles le peuvent, se parent d'une grande quantité d'ornemens en ivoire, en or, en os, et en cuivre.

Les cérémonies du mariage paraissent fort simples.

un violon qui appartenait à M. Scott, et quelques colliers de Birmingham, qui lui plaisaient

---

Outre l'épouse légitime, les nègres ont plusieurs concubines; mais elle a toujours la prééminence, qui toutefois ne l'empêche pas d'être battue comme les autres, dans les momens de jalousie.

L'enfantement ne cause presque aucune douleur. L'enfant naît d'une couleur rougeâtre; mais après trois ou quatre jours, il devient noir.

Les mœurs du peuple sont fort relâchées. Dans la classe supérieure, celui qui séduit une fille est condamné à l'esclavage, s'il ne l'épouse pas, ou s'il ne la prend pour concubine, lorsqu'il est déjà marié. Adams vit un jeune homme qui aima mieux être esclave, que d'épouser sa belle. Il ne tarda cependant pas à s'en repentir; mais la loi fut exécutée à la rigueur, et on l'envoya au loin pour être vendu.

Le crime de l'avortement est, selon Adams, très-commun à Tombouctou; et quand les filles s'y refusent, il arrive quelquefois que les pères les empoisonnent en secret.

Le voyageur ne vit aucune apparence de culte public; cependant, aux funérailles, les amis du mort semblent souvent prier et se recueillir.

Personne ne sait écrire, et les comptes se font avec des tailles de bois.

plus que toute autre chose. Il ajouta enfin que le roi m'avait envoyé un jeune bœuf, et son

---

Pas d'autres médecins que de vieilles femmes, qui emploient des simples, et guérissent assez souvent. L'une d'elles fit disparaître, en moins d'un mois, une loupe de la grosseur d'un œuf qu'Adams avait sur la main droite. Elles ont, pour les maux de dents, une racine d'un effet merveilleux; car, outre la dent gâtée, elle en fait souvent tomber plusieurs autres des plus proches.

Ces femmes sont, de plus, très-habiles sorcières, selon l'usage des contrées où l'on n'est parvenu qu'à une demi civilisation.

On vit long-temps dans ce pays, et il n'y a que peu d'aveugles, tous vieillards.

Un fifre, un tambourin et une espèce de guitare sont les seuls instrumens de musique. Comme tous les autres nègres, ceux-ci aiment la danse à la fureur.

De temps en temps, il sort de la ville des troupes armées : elles cherchent à faire, dans le pays de Bambarra, ou les autres contrées voisines, des esclaves, que l'on échange ensuite contre des marchandises.

Le bâton est la punition des délits ordinaires; l'esclavage celle des grands crimes : il est rare que l'on condamne à mort. Mais tout lecteur partagera, sur cette douceur apparente, l'opinion de M. Coock. On

fils un autre, avec un mouton. Je dis à Modibinne que l'amitié de Mansong était plus pré-

---

doit tuer peu souvent dans un pays où les hommes sont marchandise.

Comme dans les pays que traversa Mungo Park, les coquillages appelés *cauris*, sont la monnaie courante; on échange les esclaves, la poudre d'or, l'ivoire, la gomme, les plumes d'autruche et les peaux de chèvre, contre la poudre à canon, le tabac, le goudron, le naukin bleu, les couvertures, les jarres de terre et quelques soieries. Ces divers objets sont ensuite revendus ou échangés dans l'intérieur, ou les pays voisins. Ils proviennent originairement des Maures, ou de quelques autres peuplades nègres.

Il se fait à Tombouctou une grande consommation de tabac, soit en poudre, soit à fumer.

On ne trafique pas avec les Maures, sans des précautions que commande la défiance. Ils n'obtiennent point facilement la permission d'approcher de la ville; et on ne les y reçoit jamais en caravanes nombreuses.

La saison sèche dure ordinairement neuf lunes. Vient ensuite la saison des pluies, qui dure de trois à quatre lunes. Vers septembre ou octobre, les caravanes de la Barbarie, pour Tombouctou, se forment sur la lisière

cieuse pour moi que les objets dont il avait parlé; qu'ainsi je m'estimerais heureux si Mansong voulait bien les accepter comme une nouvelle preuve de mon estime.

Je choisis Sansanding, pour équiper notre barque, parce que Mansong n'avait jamais exprimé le désir de me voir, et que je pourrais y vivre plus tranquille, et moins exposé aux demandes qu'à Sego. J'envoyai en conséquence les bœufs par terre à Sansanding.

26 *septembre*. Nous partîmes de Samee. Les canots n'étaient point couverts de nattes; et comme il n'y avait pas de vent, le soleil devint d'une chaleur insupportable. Je me sentis accablé d'un violent mal de tête, qui augmenta

---

septentrionale du désert. Elles se mettent en route après les pluies, et retournent en mars.

Quand Adams demanda à des nègres de Tombouctou les noms des différens lieux dont ils avaient connaissance, ils lui citèrent Soudenny, Tudenny, le pays des Bambarras, Mutnougo, Tuarick, ville très-considerable à l'est, Mandingo, Bondou et Jinnie.

au point de me jeter presque dans le délire. Je n'ai jamais vu de journée si brûlante. La chaleur suffisait pour rôtir un aloyau : mais le thermomètre étant dans un des paquets de l'autre canot, je ne pus en déterminer le degré. Nous passâmes au-dessous d'un petit ruisseau, dans le nord de Sego-Korro, et fîmes halte en face de Segosee-Korro, près des montagnes de sable, où j'avais autrefois attendu un passage. Nous restâmes là une heure, jusqu'au retour d'Isaac, qui était allé à Segosee-Korro, pour informer Mansong de notre passage. Quand il revint, il forma au-dessus du canot un ombrage avec quatre bâtons et deux manteaux; le soir, je me trouvai à mon aise, et moins tourmenté de la fièvre. Au coucher du soleil, nous nous approchâmes, en ramant, du rivage septentrional, où il y a quelques roches plates sur lesquelles ceux qui voyagent par eau passent quelquefois la nuit. Nous trouvâmes en ce lieu beaucoup de monde. Je comptai de trente à quarante feux. En conséquence, nous nous dirigeâmes un peu au nord, et nous

dormîmes sur un banc de sâble couvert de verdure.

27 *septembre*. Au point du jour, nous nous remîmes en route ; et cherchant à gagner le milieu du fleuve, nous passâmes devant un village de bateliers et de pêcheurs, situé dans une île. Les huttes occupaient la totalité du terrain qui était à sec, et il avait l'air, même lorsqu'on en était tout proche, d'un village flottant. Nous arrivâmes à Sansanding vers dix heures. Le peuple accourut en si grande foule au rivage pour nous voir, que nous ne pûmes débarquer notre bagage, jusqu'à ce que les curieux eussent été chassés à coups de bâton, par ordre de Kountie-Mamadie. Après cela, on nous donna, pour nous reposer, une vaste hutte, attenante à une autre dans laquelle nous déposâmes tous nos effets.

28 *septembre*. Marshall et William Garland, tous deux simples particuliers, moururent, l'un de la fièvre, l'autre de la dysenterie. Pendant la nuit, les loups emportèrent Garland, car la porte de la hutte où il était mort, avait

été laissée ouverte. Nous ensevelîmes Marshall, le matin suivant, dans un champ de blé voisin du temple.

4 *octobre*. Mansong m'envoya, pour les raccommoder, deux platines de fusil brisées, et un plat d'étaim, dans le milieu duquel était un trou. J'eus beaucoup de peine à persuader à l'envoyé qu'aucun de nous n'entendait rien à cette besogne.

6 *octobre*. Da, fils aîné de Mansong, m'envoya un canot en présent, et me demanda de lui vendre une arquebuse, trois épées, avec du drap large, bleu et jaune. Je lui envoyai trois épées et dix ampas de drap jaune. Je reçus en retour six mille cauris.

Sansanding, selon Kountie-Mamadie, contient onze milles habitans. Ce lieu n'a point de bâtimens publics, à l'exception des mosquées, dont deux, quoique bâties en terre, sont assez élégantes. La place du marché est un large carré, et les différens articles de marchandises sont exposés sur des échoppes couvertes de nattes, pour les garantir du soleil.

Le marché est rempli de monde, du matin jusqu'au soir. Quelques-unes des boutiques ne contiennent que des grains à collier, d'autres de l'indigo en balles; d'autres des cendres de bois en balles; d'autres encore des toiles de Houssa et de Jinnie. Je remarquai une boutique où il n'y avait que de l'antimoine en petits morceaux. Dans une seconde, était du soufre; dans une troisième on ne voyait que des anneaux et des bracelets de cuivre et d'argent. Dans les maisons qui forment la place, on vend de l'écarlate, de l'ambre, des soies de Maroc, et du tabac qui ressemble au tabac du Levant, et vient par la voie de Tombouctou. A côté est le marché au sel, dont une partie occupe un côté de la place. Dans le centre de cette même place, est une vaste échoppe de boucher, où l'on vend chaque jour de la viande, aussi bonne, aussi grasse que l'on puisse en trouver en Angleterre. Le marché à la bière est à peu de distance, sous deux grands arbres. On expose souvent en vente de quatre-vingt à cent calebasses de bière, con-

tenant chacune environ cent gallons. Près du marché à bière est le lieu où se vend le cuir rouge et jaune.

Outre les places de marché ordinaires, il y a un très-vaste espace destiné au grand marché, qui se tient tous les mardis. Ce jour-là, une quantité surprenante de gens viennent de la campagne, pour acheter en gros des articles qu'ils vendent en détail dans les différens villages, etc. On tue communément de seize à vingt jeunes bœufs mauresques, gros et gras, le matin du jour de marché.

8 *octobre*. Comme Mansong avait tardé plus que je ne m'y attendais, à m'envoyer les canots qu'il m'avait fait promettre, je crus que le mieux serait de me procurer une quantité suffisante de coquillages pour en acheter deux; particulièrement lorsque je réfléchis que le fleuve baisserait en peu de jours; car il était diminué ce matin d'environ quatre pouces.

J'ouvris donc une boutique dans le grand genre, et j'exposai un assortiment choisi de marchandises européennes, à vendre en gros

ou en détail. J'eus un grand débit, qui, je suppose, m'attira l'envie des marchands, mes confrères; car les gens de Jinnie, les Maures, et les marchands de la ville, se joignirent avec ceux de Sego, et, en présence de Modibinne, de la bouche duquel je tiens le fait, offrirent de donner à Mansong une quantité de marchandises d'une plus grande valeur que tous les présens qu'il avait reçus de moi, s'il voulait s'emparer de notre bagage, et nous tuer, ou nous renvoyer sur nos pas, en nous chassant du Bambarra. Ils alléguaient que mon projet était de tuer Mansong et ses fils, par le moyen de mes enchantemens, afin que le peuple blanc pût venir s'emparer du pays. Mansong, par une conduite qui lui fait le plus grand honneur, rejeta cette proposition, quoiqu'elle fût secondée par les deux tiers du peuple de Sego, et par presque tout Sansanding.

Du 8 au 16, il n'arriva rien d'important. Je vis de jour en jour ma boutique plus environnée de chalands; et l'état de mes affaires devint si brillant, que je fus quelquefois obligé d'em-

ployer trois caissiers à la fois, pour compter mon argent. Un jour de marché, je reçus 25,756 pièces de monnaies (des cauris).

Le second jour après mon arrivée à Marrabou, n'ayant point reçu de nouvelles concernant M. Scott, j'envoyai un messager à Koumikoumi, afin qu'il me le ramenât, ou qu'il me rapportât ce qu'il était devenu. Il revint le quatrième jour, et nous dit que M. Scott était mort. Les naturels avaient volé ses pistolets; mais il avait conduit le cheval à Bambakou.

Quand Modibinne demanda à Isaac quels présens me seraient le plus agréables, en retour des miens, Isaac, à qui j'avais d'avance dicté sa réponse, dit que, selon sa pensée, je désirerais deux grands canots. Modibinne m'assura qu'ils seraient envoyés à Sansanding, immédiatement après l'époque où nous serions arrivés.

Pour donner une juste idée du commerce et des profits à faire sur différens articles vendus à Sansandig, j'ai dressé une liste de mar-

chandises d'Europe et d'Afrique, avec leurs valeurs respectives en cauris, le grand moyen d'échange, et la monnaie courante dans tout le Bambarra.

ARTICLES D'EUROPE.

	Valeurs en cauris.
Un fusil	6 à 7,000
Un coutelas	1,500 à 2,000
Une pierre à fusil	40
Poudre à tirer, une bouteille	3,080
Ambre n° 1	1,000
n° 2	800
n° 3	400
n° 4	160
n° 5	80
n° 6	60
Corail n° 4, le morceau	60
Grains à collier noirs	20
Grenats rouges, le collier	40
blanc, *idem*	40
Agathes bleues, le collier	100
Corail de roche rond, le grain	5
long, *idem*	5
Grains d'or, chacun	10

Valeurs en cauris.

Un baft, ou pied de toile des Indes........	20,000
Un barraloulo..........................	8,000
Drap écarlate, dix Empans.............	20,000
s'il est vendu en détail......	30,000

Drap léger jaune, presque autant que l'écarlate.

Le bleu, pas aussi cher.

Papier, la feuille.......................	40
Un dollar......................	de 6 à 12,000

Or, depuis 1 l. 5 s. st. jusqu'à 2 l. 10 s.

PRODUITS D'AFRIQUE.

Un minkalli d'or (12 s. 6 d. st.)...........	3,000

Quatre minkallis égalent 3 l. 3 s. st.

Ivoire, les plus larges dents, chacune.......	10,000
Celles de la grandeur moyenne...........	7,000
Les plus petites........................	3 ou 4,000
Feuilles d'indigo battues et sèches, en monceaux plus gros que le poing, chaque monceau,	40
Un esclave d'élite, mâle..................	40,000
Une femme esclave, aussi d'élite....	de 80 à 100,000
Une fille esclave.........................	40,000

Un cheval, depuis deux jusqu'à dix esclaves d'élite.

Une vache grasse........................	15,000

	Valeurs en cauris.
Un âne..................................	17,000
Un mouton................................	3 à 5,000
Une volaille..........................	250 à 300
D'excellent bœuf gras, ce qui suffirait pour la nourriture de sept hommes pendant un jour,	620
D'excellente bière, ce que le même nombre d'hommes pourraient en boire pendant un jour,	300

16 *octobre*. Modibinne et Jower arrivèrent; ils me dirent qu'ils m'avaient amené un canot de la part de Mansong. J'allai le voir, et fis l'observation que la moitié en était pourrie. Ils envoyèrent chercher une autre moitié à Sego; mais quand elle arriva, elle ne put s'ajuster à celle du canot. Je fus donc forcé de faire encore partir Isaac pour Sego; et comme Mansong m'avait fait demander, par Modibinne, de lui vendre toutes les armes de réserve que je pourrais avoir, je lui fis parvenir deux mousquetons, deux fusils de chasse, deux paires de pistolets, et cinq fusils hors de service. Je désirais qu'en retour, Mansong m'envoyât un canot convenable, ou qu'il me permît d'en acheter un, pour que je pusse continuer

mon voyage. Isaac retourna, le 20, avec un grand canot; mais la moitié en était usée et rapiécetée. Je m'occupai donc de joindre la bonne moitié à celle qui m'avait été auparavant envoyée. Avec l'aide d'Abraham Bolton, j'en enlevai tous les morceaux pourris, et j'en bouchai tous les trous. Après dix-huit jours d'un travail très-dur, je métamorphosai le canot de Bambarra, en un schooner de sa majesté, que je nommai *le Joliba*. Sa longueur est de quarante pieds, sa largeur de six; il a un fond plat, et ne tire qu'un pied d'eau quand il est chargé.

28 *octobre*. A cinq heures un quart du matin, mon cher ami, M. Anderson, mourut, après une maladie de quatre mois. Je me sens très-porté à parler de son mérite; mais comme un petit nombre d'amis seulement connaissait tout ce qu'il valait, j'aime mieux chérir en silence sa mémoire, et imiter sa conduite calme et mesurée, que de fatiguer mes amis par un panégyrique pour lequel il ne serait pas à supposer qu'ils se joignissent à moi. Je me contenterai

de remarquer qu'aucun évènement du voyage n'attrista le moins du monde mon esprit, jusqu'à l'instant où je plaçai M. Anderson dans sa fosse. Je fus alors aussi affecté que si j'avais été abandonné une seconde fois, sans amis, au milieu des déserts de l'Afrique.

14 *novembre*. Le schooner est maintenant presque préparé pour notre départ. J'attends seulement qu'Isaác revienne de Sego, afin de pouvoir le charger de ce journal.

15 *novembre*. Isaac est de retour. Il nous a dit que Mansong désirait avec ardeur que je partisse le plutôt possible, avant que les Maures de l'est eussent connaissance de mon arrivée. J'achetai des peaux de bœuf pour en former une couverture qui nous défendît contre les piques et les flèches des Sourkas et des Mahingas, qui habitent le bord septentrional du fleuve, entre Jinnie et Tombouctou.

16 *novembre*. Tout est prêt, et nous partons demain, dans la matinée, ou le soir. Je vais donc terminer cette longue mission par quelques notions diverses.

Dans la planche ci-contre, on trouve une esquisse du cours du Niger, calquée sur celle qu'un vieux somoni a faite. Il a été sept fois à Tombouctou, et y va maintenant pour la huitième.

La Ba-Nimma sort des montagnes Kong, au sud de Marrabou. Elle passe à une journée sud de Sego, et ayant reçu une branche de la Miniana, se jette dans le lac Dibbie. Cette rivière n'est pas la moitié aussi large que le Niger : je n'en ai pas le moindre doute; car je l'ai entendu dire à un grand nombre de personnes. Nous ne verrons point Jinnie en allant à Tombouctou.

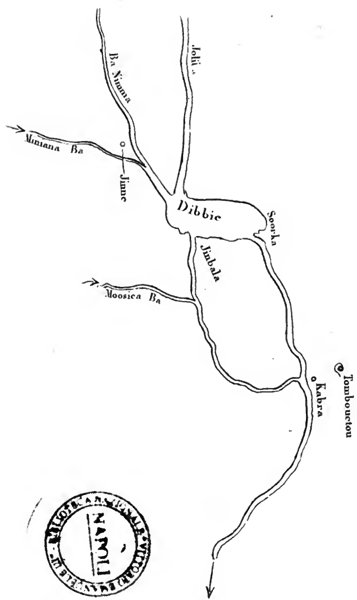
Route de Sego à Miniana.

De Sego, en un jour.

A Deena, on passe la Ba-Nimma en canot, et l'on fait halte sur le bord méridional; de là en un jour, à

Damarou,	Mullo-Soo,
Sijirri,	Billi-Soo.
Neaguana,	En tout sept jours.

Les habitans de Miniana mangent leurs en-



Cours du Niger.

nemis et les étrangers qui meurent dans leur pays ; mais telle est leur vénération pour la vache, qu'ils ne la tuent jamais : quand elle meurt, ils mangent sa chair. Miniana est montagneux ; tous les grains y sont cultivés comme à Bambarra.

Route de Sego à Bœdou.

De Sego, en un jour, à
Kougou,
N. Goi (1),
Jeenna,
Dou-Wassou,
Guandou, sur les bords de la Badingfing, petite rivière sortant de la Miniana,
Cherabou,
Babou,
Blendou,
Koulokou,
Kay-a,
Wangeera,
Jibbi,
Nemansana,
Kouli,
Chemosou,
N. Jeera,
Chekora,
Kounteela,
Doumba,
Chongi,
Teng; Gera, grande ville de Juli; Juli est appelée en Bœdou *Kirko-Bimba*,
Teeleemagee,
Soumasou,
Kourinsou,
Jondou, ville de Juli,
Sala,
N. Kannou, ville de Juli.

(1) Ecrit ainsi dans le manuscrit de Park.

La totalité des lieux précédens est dans le Bambarra.
Totti, ville de Bœdou ; Bœdou, la capitale.

Les Julis sont des peuples qui entendent la langue de Bœdou et de Miniana, et qui sont employés comme interprètes et courtiers par les marchands de sel. Un voyage d'un mois au sud de Bœdou, à travers le royaume de Gotto, conduira le voyageur au pays des chrétiens, qui ont leurs demeures sur les bords de la Ba-sea-Feena. Ils représentent cette rivière comme incomparablement plus large que le lac Dibbie; et disent que l'eau coule tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Il n'y a point d'arbres de shea dans le Kong ni le Gotto, et on en trouve fort peu en Bœdou.

EXTRAIT

DU JOURNAL D'ISAAC.

Lettre de M. C. W. Maxwell, Gouverneur du Sénégal, de Sierra-Leona, et écrite le 10 *décembre* 1811, *au comte de Liverpool.*

« Milord,

« Par ma lettre du 8 mars 1810, j'ai mandé « que j'avais engagé quelqu'un à faire la re- « cherche de M. Park, et à s'assurer de son « sort. J'ai l'honneur d'annoncer à votre sei- « gneurie que cette personne est revenue au « Sénégal, le 1er septembre; mais je suis affligé « d'ajouter que son récit confirme les divers « rapports de la mort de M. Park.

« Je joins ici une copie du Journal (1) de « la personne que j'avais chargée de cette mis- « sion. Il était écrit en arabe, et a été tra- « duit en anglais par quelqu'un qui réside au « Sénégal.

« Isaac a reçu la récompense qui lui avait « été promise ; ce qui sera, j'espère, approuvé « par V. Exc.

« J'ai l'honneur, etc. »

Moi, Isaac, j'ai quitté le Sénégal le 22e jour de la lune tabasky (2), et le lendemain je me suis embarqué à bord du *Georges*.

---

(1) La préface indique les raisons qui ont porté le traducteur français à ne donner ce Journal que par extrait.

(2) 7 janvier 1810. Les dates ne sont presque jamais marquées dans le Journal. Il faudrait additionner le total des jours indiqués par Isaac, si l'on tenait à savoir combien il a mis de temps pour aller de tel lieu à tel autre.

J'arrivai ensuite successivement à Goree, Jillifrie, Baling, etc., et à Mariacounda, chez Robert Ainsley, à qui je présentai la lettre du gouverneur.

Robert Ainsley me garda cinq jours. Il me donna, selon le désir du gouverneur, un cheval, un âne, et vingt barres de grains à collier. Je partis, et rendis mes respects au roi de Cataba, à qui je donnai un fusil et un collier d'ambre, dont il distribua les grains à ses gens. Quelques jours après, je trouvai à Coussage ma famille, qui avait été chassée par l'armée de Bambarra. Je vins avec elle à Montogou, lieu qu'elle habitait avant l'invasion. J'y trouvai ma mère, et j'y restai quarante-six jours.

A Baniscrilla, je rencontrai le roi de Bondou, avec l'armée de Bambarra. Je lui fis quelques présens, ainsi qu'à ses officiers. Dans la suite, je traversai la Falemme; et, quelque temps après, j'eus un palaver à Dramana, avec la famille d'une de mes femmes. Ses parens s'opposaient à ce qu'elle fît route avec moi. Je divorçai, et il fallut qu'elle me rendît ce qu'elle

avait reçu lors de notre mariage, selon la loi de nous autres mahométans. Je reçus un jeune bœuf et quatre moutons; mais je fis des présens au chef et aux habitans. Plusieurs jours après, je rencontrai un Maure qui avait une fort belle cavale, et je l'achetai avec ce qui m'avait été rendu lors du palaver de Dramana. J'étais alors à Tamboucana, sur le fleuve Sénégal, où le roi de Bambarra a bâti une grande forteresse. Je passai le fleuve à Settocoule.

A Coulou, je ne trouvai que des femmes; les hommes avaient suivi l'armée de Bambarra. La rivière Kirgout, que je passai trois heures après mon départ de Montogou, est pleine d'hippopotames et de crocodiles. Cougnacari, capitale du royaume de Casso, était alors occupée par les Bambarras.

De Lambatara, où je couchai avec mes compagnons de voyage, nous fîmes route par un chemin rempli de montagnes. Arrivés à midi au sommet de l'une d'elles, plusieurs de mes gens, qui marchaient en avant, furent attaqués par une telle quantité d'abeilles, que

les hommes et les bêtes de somme furent mis dans un extrême désordre (1). Quand la fureur des insectes fut un peu apaisée, nous allâmes chercher nos bêtes, qui s'étaient enfuies en jetant tout ce qu'elles portaient. Je trouvai un de mes ânes mort. Il avait été suffoqué par des abeilles qui s'étaient introduites dans ses naseaux, et un de mes hommes avait presque été tué par leurs aiguillons. Je lui donnai des secours, mais j'eus beaucoup de peine à le rappeler à la vie.

Le roi de Bambarra m'avait envoyé un messager, pour m'assurer qu'il me fournirait des provisions en abondance. Je fis partir pour Giocha, où était le roi de ce pays, que je devais traverser avant d'aller en Bambarra, Salomon, un de mes compagnons de voyage. Je le

---

(1) Les abeilles, dans cette partie de l'Afrique, sont très-nombreuses, sur-tout aux sommets des montagnes. Park, dans son Journal, parle d'un accident semblable; Il avait aussi souffert les attaques des abeilles dans son premier voyage.

chargeai de faire des présens à Sabilla, chef des esclaves du roi.

Le chef d'un village m'envoya son fils pour m'empêcher d'aller plus loin. Je répondis que si je restais en ce lieu, je mourrais de faim avec ma famille, et que j'étais résolu d'aller où l'on m'avait envoyé; à moins qu'on ne m'en empêchât de vive force. Je partis en effet au moment même.

J'avais dans ma caravane un marchand qui s'était joint à moi à Dramana. A Maribougou, quelques amis qu'il avait dans ce village, lui dirent de séparer ses effets des miens, parce que je courais risque d'être pillé. Il s'y refusa, et je vis qu'il était dans de bonnes intentions; mais je le forçai de faire le partage des effets; car il n'aurait pas été juste qu'il eût souffert à cause de moi. Alors je me plaçai sous un arbre avec mes gens. Nous étions tous bien armés. J'avais deux fusils à deux coups, et un troisième, tous en bon état, et bien chargés. J'attendis ainsi l'évènement.

Je ne fus point attaqué. A Wassaba, le

chef voulait me séparer de mes gens, et les disperser dans le village, pour pouvoir mieux me piller; mais je m'y opposai avec force, et nous restâmes rassemblés dans la cour de la maison que l'on m'avait donnée pour logement.

Quand j'arrivai à Giocha, où le roi, appelé *Tiguing-Coro*, avait donné ordre de me conduire, je fus arrêté, ainsi que mes gens; et celui que j'avais envoyé en avant, me dit de ne pas avouer que j'allais à Sego. Je répondis qu'il savait bien que le gouverneur du Sénégal m'y envoyait, et que je m'y rendrais, si la violence ou la mort ne m'en empêchait. On me dit que le roi dormait; et quand la journée fut passée, je commençai, étant toujours gardé à vue, à craindre quelque fâcheux évènement. Une femme Griot (chanteuse et danseuse) fut la seule personne qui s'intéressa à moi.

Elle alla trouver les ambassadeurs de Sego, et leur fit part de ses craintes. Je leur fis savoir que je portais à Dacha, roi de Sego, le présent que M. Park avait promis à Mansong, père de Dacha; le gouverneur du Sénégal m'en ayant

chargé, vu l'absence prolongée de M. Park. Ils en parlèrent de la même manière au roi de Giocha. Ils lui dirent qu'ils espéraient qu'il me donnerait toute assistance, et des guides sûrs pour aller à Sego (1).

Un Marabou voulut me faire croire que Sibila, le chef des esclaves, m'avait sauvé la vie; mais je savais bien pourquoi on me témoignait maintenant tant de douceur, et je ne remerciai que Dieu seul de ma conservation.

Le roi, devant qui je fus amené, me dit d'aller à Sego par la route que j'avais autrefois suivie avec les hommes blancs; mais qu'il garderait tout ce que j'avais apporté. Je lui fis quelques présens, et il finit par me laisser partir. Après que nous eûmes juré de part et d'autre, lui de me protéger et de me bien traiter, moi de lui être fidèle, le roi fit prononcer son

(1) C'était menacer indirectement le roi d'être attaqué et battu par le roi de Sego, qu'il savait bien être plus puissant que lui, s'il se refusait à cette demande.

serment par Chiaman, son fils aîné, qui jura aussi en son nom. Après le serment, Chiaman me dit de lui donner un joli fusil, ou une coussabi (une chemise), pour cimenter nos promesses. Je lui donnai ma parole de lui apporter un de ces deux objets, quand je serais revenu dans le pays des hommes blancs.

Dans un village, j'écrivis un gris-gris (prière ou amulette) à un homme qui me donna un jeune bœuf. Je fis ensuite des présens à Chiaman, et à son frère Sambabile.

Six lunes après mon départ du Sénégal, j'entrai dans une forêt, et vis le chemin que l'armée du roi de Sego avait suivi, neuf ans auparavant, dans la guerre avec Tiguing-Coro, dont je venais de quitter les États. Je passai ensuite par un grand nombre de places du royaume de Sego.

Arrivé à Sannamba, j'y trouvai ma sœur et une de mes femmes, que j'y avais laissées pour voyager avec M. Park, et où elles attendaient mon retour. Je leur demandai ce qu'elles avaient entendu dire concernant M. Park.

Elles m'assurèrent qu'elles avaient vu Alhagi-Biraïm, qui leur avait dit que M. Park était mort, et qu'il avait vu le canot dans lequel il avait été tué dans le pays d'Haoussa, pays où lui Alhagi avait été, ainsi qu'au lieu même de la mort de M. Park.

Je fis quelques présens à ma femme, à ma sœur et à mes amis; j'en reçus aussi, et je continuai ma route. Ayant traversé plusieurs villes ou villages, j'arrivai à Yaminna. Une femme qui avait été rachetée à Montogou, et qui s'était jointe à ma caravane, trouva là son mari, qui me fit présent d'un mouton.

J'arrivai ensuite à un autre village sur le Joliba (Niger), et appelé aussi *Yaminna*. Je traversai le fleuve, qui est là très-large.

Sego-Somma, où j'arrivai, était autrefois la résidence des rois; et maintenant, quand le roi veut faire la guerre, il vient toujours dans ce village pour s'y préparer, et y faire fabriquer des gris-gris. Quand on prend un roi, un prince, ou une personne de haut rang, on le renferme jusqu'à la première lune du jeûne. Alors il est

amené dans le village, et confiné dans une maison destinée à cet usage seul. On lui coupe la gorge; et quand le sang a complètement souillé la terre, on porte le corps dans les champs, où il devient la proie des bêtes féroces. Pendant huit jours après ces exécutions, nul homme, quel qu'il soit, n'a la permission de passer devant cette maison, appelée *Kognoba*, sans ôter ses souliers ou son bonnet.

J'arrivai le lundi 11e de la lune à Sego-Chicoro, résidence de Dacha, roi de Bambarra. Cette ville fut bâtie par Woullou, grand-père de Dacha.

Je logeai chez Guiawa, homme de la suite du roi. Le lendemain ce prince m'envoya chercher. Je le trouvai assis. Quatre larges épées dont M. Park lui avait fait présent, étaient à terre à ses côtés et derrière lui. Il avait son habit militaire, qu'il est obligé de porter quand il envoie une armée en campagne, et qu'il ne peut quitter jusqu'à ce qu'elle revienne. Il a ordinairement des habits de coton bleu ou

blanc, avec beaucoup de gris-gris, couverts de plaques d'or ou d'argent. Je m'assis à l'un de ses côtés, et mon hôte au côté opposé. Après les salutations d'usage, je plaçai devant lui un tambour, deux mousquetons, un lit, deux cochons, du drap écarlate, etc., et un chien, puis je lui dis :

« Maxwell, gouverneur du Sénégal, vous salue, et vous envoie ses complimens. Voici le présent que Mansong, votre père, avait demandé à M. Park, et qu'il avait promis de lui envoyer. » Il répondit : « Le gouverneur se porte-t-il bien ? » Je lui répliquai : « Oui, il se porte bien : il m'a chargé de vous demander votre assistance dans les recherches qu'il fait pour savoir si M. Park est mort ou vivant; et il vous prie de me donner un vaisseau qui facilite mon voyage. Le gouverneur vous récompensera d'avoir agi ainsi. » Le roi reprit : « Qu'est-ce que le gouverneur a l'intention de me donner ? » Je lui répondis : « Si vous me prêtez tout le secours qu'il est en votre pouvoir de m'accorder, le gouverneur

vous donnera deux cents barres. » Il me demanda comment le gouverneur pourrait lui donner cette somme, lorsqu'il était si éloigné de lui? Je lui dis qu'à la vérité, le gouverneur était éloigné de lui, mais que j'étais chargé de le représenter, et de garantir sa parole. Alors Dacha accepta mes offres, et me promit son assistance. Il ordonna que l'on tuât pour moi un jeune bœuf. Je restai dans la ville jusqu'à la fin de cette lune (1).

Je suivis le roi à Impebara. Neuf jours après, n'entendant parler de rien, je fus fort mécontent. Un des gens du roi alla le lui rapporter, et ajouta que je me proposais de partir. Il m'envoya dire qu'il allait à Banangcoro, et que je devais l'y suivre. Il faisait ce voyage pour voir un de ses enfans. Il en avait six vivans, et en avait fait périr trois. La coutume est que quand l'enfant d'une des femmes du roi naît le vendredi, on doit lui couper la gorge, ce qui s'exécute aussitôt. Le roi m'envoya

(1) 15 septembre 1810.

chercher. Il ordonna qu'on lui fît revoir une partie des présens. On obéit, et on détacha en sa présence les cochons, qui parurent beaucoup lui plaire.

Le lendemain, vendredi, il me donna un canot avec trois bateliers, et je partis pour aller m'informer de M. Park. Nous passâmes dix villages, et arrivâmes à l'heure du souper à Sansanding, où nous couchâmes. Je repartis par terre à trois heures après midi, et j'arrivai au coucher du soleil à Madina. Je logeai chez Alihou Amadi-Fatouma. Le guide que j'avais recommandé à M. Park, et qui était parti avec lui de Sansanding, était à Madina. Je l'envoyai chercher, et il vint aussitôt. Je lui demandai un récit fidèle de ce qui était arrivé à M. Park. En me voyant, en m'entendant parler de M. Park, il se mit à pleurer, et ses premières paroles furent : « Tous sont morts. » Je lui dis : « Je suis venu pour vous voir : je vous aurais cherché par-tout, afin de savoir la vérité de votre propre bouche, et d'apprendre comment ils sont morts. » Il me dit qu'ils étaient pour

jamais perdus, et qu'il était inutile de les chercher davantage; puisque chercher ce qui est perdu, c'est perdre tout à fait son temps. Je repris que j'allais retourner à Sansanding, et je lui demandai de venir m'y trouver le lendemain. Il y consentit. J'allai coucher à Sansanding. Le lendemain je renvoyai le canot à Impebarra. Amadi-Fatouma vint me voir à l'heure indiquée. C'était le 21[e] jour de la lune (1). Je le priai de me faire connaître ce qui, à sa connaissance, s'était passé concernant M. Park.

---

(1) Le 4 octobre 1810.

JOURNAL

D'AMADI-FATOUMA.

Nous partîmes de Sansanding dans un canot, le 27[e] jour de la lune (1); en deux jours nous arrivâmes à Selle (2), où M. Park avait terminé son premier voyage. M. Park acheta un esclave pour l'aider dans la conduite du canot. Nous étions neuf en tout pour cette navigation, MM. Park, Martyn, trois autres blancs, trois esclaves et moi, comme guide, et comme interprète. Nous achetâmes l'esclave sans débarquer. En deux jours nous arrivâmes à Ginne. Nous donnâmes au chef une pièce de baft, et conti-

(1) Ce Journal ne désigne ni la lune ni l'année.

(2) Appelé *Silla*, dans le premier voyage de M. Park.

nuâmes notre route. Quand nous passâmes à Sibby (1), trois canots vinrent après nous, armés de piques, de lances, d'arcs et de flèches, etc.; mais sans armes à feu. Certains de leurs intentions hostiles, nous leur ordonnâmes de rétrograder; mais ils refusèrent, et nous fûmes obligés de les repousser par la force. Nous continuâmes notre route, et arrivâmes devant Rakbara (2). Trois autres canots vinrent pour nous interdire le passage : nous les repoussâmes. Parvenus en face de Tombouctou, nous fûmes encore attaqués par trois canots. Nous les battîmes, tuant toujours plusieurs naturels. Devant Gouroumo, nous en battîmes également sept qui étaient venus au-devant de nous. Nous perdîmes un blanc, qui mourut de maladie, et nous nous vîmes ainsi réduits à huit combattans. Chacun de nous avait quinze fusils tou-

(1) Il n'est point fait mention des époques. Ce lieu est appelé *Dibbie* dans le plan.

(2) Appelé *Kabra* dans le plan.

jours chargés et préparés pour le combat. Nous dépassâmes un village dont j'ai oublié le nom, et qui est la résidence du roi Gotoijege. Aussitôt après, nous comptâmes soixante canots qui venaient sur nous. Nous les repoussâmes en tuant un grand nombre d'hommes. Voyant tant d'hommes morts, et reconnaissant notre supériorité sur les ennemis, je pris la main de Martyn, et je lui dis : « Martyn, cessons de faire feu, car nous en avons déjà tué trop. » Martyn, là-dessus, m'aurait tué moi-même, si M. Park n'eût intercédé pour moi. Loin de Gotoijege, nous trouvâmes une armée très-forte, sur le bord du fleuve. Elle était de la nation des Pouls, et n'avait aucune sorte de bêtes. Nous fîmes voile près du bord opposé, et continuâmes notre route sans hostilités.

Nous tombâmes contre les rochers ; en ce moment un hippopotame sortit de l'eau tout près de nous, et manqua de renverser le canot. Nous tirâmes sur lui, et le fîmes enfuir. Après beaucoup d'embarras, nous dégageâmes le ca-

not, sans aucun danger matériel. Nous jetâmes l'ancre devant Kaffo, et passâmes là un jour. Avant notre départ de Sansanding, nous avions placé dans le canot une très-grande quantité de provisions fraîches, salées, et de toute espèce : elles nous mirent en état de continuer notre voyage sans nous arrêter en aucun endroit, de crainte d'accident. Le canot était assez grand pour contenir cent-vingt personnes. Le soir, nous nous arrêtâmes devant une île. Nous vîmes à terre une grande quantité d'hippopotames. A notre approche, ils se jetèrent à l'eau dans une telle confusion, qu'ils renversèrent presque le canot. Nous fîmes voile au-delà de cette île. Le matin, trois canots de Kaffo vinrent nous attaquer, et nous les mîmes en fuite. Arrivés près d'une petite île, nous y vîmes quelques-uns des naturels. On m'envoya à terre, pour acheter du lait. Quand je fus au milieu d'eux, je vis deux canots qui se rendaient à bord, pour nous vendre des provisions fraîches, telles que du riz, de la volaille, etc. Un des gens de l'île manqua de

me tuer; mais à la fin il me saisit, et dit que j'étais son prisonnier. M. Park voyant ce qui se passait au rivage, soupçonna la vérité. Il arrêta les deux canots, et dit à ceux qui s'y trouvaient, que si l'on me tuait, ou si l'on me gardait prisonnier, il les tuerait et emmènerait leurs canots. Ceux du rivage se doutèrent des intentions de M. Park, et ils m'envoyèrent à bord, dans un autre canot. Alors les autres furent relâchés. Après cela, nous leur achetâmes des provisions, et nous leur fîmes quelques présens.

Peu de temps après notre depart, vingt canots de la même île ramèrent après nous. Quand ils approchèrent, ils nous appelèrent, et me dirent: « Amadi-Fatouma, comment pouvez-vous traverser notre pays sans nous donner quelque chose? Je redis à M. Park ce que je venais d'entendre; il leur donna des grains d'ambre, avec quelques bagatelles, et ils s'en retournèrent paisiblement. Dans un endroit où la rivière était peu profonde, nous vîmes un grand nombre d'hommes assis sur le

rivage. Quand nous approchâmes d'eux, ils se levèrent. Nous leur présentâmes le bout de nos fusils, et ils s'enfuirent dans les terres. Un peu plus loin, nous éprouvâmes de grandes difficultés pour aller en avant. Des rochers barraient le fleuve; mais il se trouvait trois passages ouverts entr'eux. Quand nous fûmes près d'un de ces passages, nous découvrîmes les mêmes hommes, debout, au sommet de l'un des rochers. Cette vue nous causa beaucoup de mécontentement, sur-tout à moi; et je me promis bien de ne point repasser en ce lieu sans faire aux indigens beaucoup de dons charitables. Nous remontâmes le fleuve, et nous nous présentâmes à un autre passage, où nous n'éprouvâmes aucune contrariété.

Arrivés devant Carmasse, nous donnâmes au chef une pièce de baft. Nous jetâmes ensuite l'ancre devant Gourmon. M. Park m'envoya à terre avec 40,000 cauris, pour acheter des provisions. Je me procurai du riz, des oignons, de la volaille, du lait, etc., et partis du village le soir, fort tard. Le chef du village

nous envoya un canot, pour nous faire savoir qu'une grande armée était campée sur le sommet d'une montagne fort haute, et nous attendait. Il nous conseillait donc de retourner, ou du moins de nous tenir sur nos gardes. Nous jetâmes aussitôt l'ancre, et passâmes là le reste du jour, ainsi que toute la nuit. Nous partîmes le matin suivant; en passant près de la montagne dont il s'agit, nous vîmes l'armée, composée de Maures avec des chevaux et des chameaux, mais sans armes à feu. Comme ils ne nous disaient rien, nous passâmes paisiblement; et entrés dans le pays de Haoussa, nous ancrâmes. M. Park me dit: « Maintenant, Amadi, vous êtes à la fin de votre voyage. Je vous ai engagé à me conduire ici. Vous allez donc me quitter; mais avant que vous partiez, donnez-moi les noms des nécessités de la vie, etc., dans la langue des pays que je dois traverser. » J'y consentis, et nous nous en occupâmes pendant deux jours, sans aller à terre. Pendant notre voyage, j'avais été le seul qui eût débarqué. Nous partîmes, et arrivâmes à Yaour.

Je fus envoyé à terre le lendemain matin, avec un fusil et un sabre, que je devais porter au chef du village, et trois pièces de baft blanc, pour en faire des distributions. Je remis au chef le présent destiné pour lui. Je donnai, de plus, une des pièces de toile à Alhagi, une à Alhagi-Biron, et l'autre à quelqu'un dont j'ai oublié le nom. Tous trois étaient Marrabous. Le chef nous donna, en retour, un jeune bœuf, un mouton, trois jarres de miel, et la charge de quatre hommes en riz. M. Park me remit sept mille cauris, et m'ordonna d'acheter des provisions; ce que je fis. Il me dit d'aller trouver le chef, et de lui remettre cinq anneaux d'argent, avec de la poudre et des pierres à fusil, en lui disant que ces dons étaient offerts au roi (1) par les hommes blancs, qui le saluaient avant de partir. Quand le chef eut reçu ces présens, il demanda si les hommes blancs avaient dessein de revenir. M. Park,

(1) Le roi demeurait à quelques centaines de pas du fleuve.

informé de cette question, répondit qu'il ne reviendrait pas (1). M. Park m'avait payé mon voyage avant que nous eussions quitté Sansanding. Je lui dis : « J'ai consenti à vous conduire dans le royaume d'Haoussa : nous sommes en Haoussa maintenant. J'ai rempli envers vous mes engagemens ; je vais donc vous quitter ici, et m'en retourner. »

Le lendemain (samedi), M. Park continua sa route ; et je couchai au village d'Yaour. Le lendemain matin, j'allai rendre mes devoirs au roi. En entrant dans sa demeure, je vis deux hommes qui arrivaient à cheval. Ils étaient envoyés par le chef d'Yaour. Ils dirent au roi : « Nous sommes envoyés par le chef d'Yaour, pour vous faire savoir que les hommes blancs sont partis, sans rien donner pour vous, ni pour lui. Ils ont avec eux beaucoup d'objets, et nous n'avons rien reçu d'eux. Cet Amadi-Fatouma,

(2) Ces paroles furent cause de sa mort. La certitude que M. Park ne reviendrait pas, détermina le chef à soustraire les présens destinés au roi.

qui se présente en ce moment devant vous, est un méchant homme, et il s'est aussi moqué de vous. » Le roi ordonna aussitôt qu'on me mît aux fers, ce qui fut exécuté. On me prit tout ce que j'avais. Quelques-uns voulaient me tuer, et d'autres me conserver la vie. Le matin suivant, de très-bonne heure, le roi envoya une armée au village appelé *Boussa*, et situé sur le bord de la rivière. Il y a devant ce village un rocher qui domine sur toute la largeur de la rivière. Une partie de ce rocher est très-haute, et il a une ouverture en forme de porte, qui est le seul passage au travers duquel l'eau puisse couler. Le courant est là très-rapide. Cette armée vint prendre possession de l'ouverture, où M. Park n'arriva qu'après qu'elle s'y fût postée. Il n'en essaya pas moins de passer. Les naturels commencèrent alors à l'attaquer, en lui jetant des lances, des piques, des flèches et des pierres. M. Park se défendit long-temps. Deux esclaves furent tués à la poupe du canot. Les gens qui le montaient jetèrent dans le fleuve tout ce qui se trouvait

sur ce canot, et firent feu; mais ils furent accablés par le nombre et la fatigue, et ne purent faire remonter le canot contre le courant. Il n'y eut plus de possibilité d'échapper. Alors, M. Park prit la main d'un des hommes blancs, et se jeta dans l'eau. Martyn fit de même, et ils furent noyés dans le fleuve, en tâchant de se sauver. Le seul esclave resté dans la barque, voyant les naturels persister à lancer sans cesse des traits sur le canot, se leva, et leur dit: « Ne tirez plus maintenant: vous voyez qu'il n'y a plus rien dans le canot, et qu'il n'y reste d'hommes que moi seul: arrêtez-vous donc. Prenez-moi, ainsi que le canot; mais ne me tuez pas. » Ils s'emparèrent du canot et de l'homme, dont ils firent présent au roi (1).

---

(1) M. Coock, éditeur du Voyage de Robert Adams, a élevé des doutes sur la véracité d'Amadi-Fatouma, relativement aux derniers momens de Mungo Park. Voici comment il s'exprime à ce sujet dans une de ses notes.

Après avoir relevé deux passages où Amadi-Fatouma

Je fus aux fers pendant trois mois. Le roi alors me relâcha, et me donna une femme

---

ne paraît d'accord ni avec lui-même ni avec Mungo Park, M. Coock ajoute :

« Le lecteur n'a pas besoin qu'on lui apprenne qu'A- « madi-Fatouma fait mention de la fin tragique de Park « et de ses compagnons, comme ayant eu lieu le len- « demain du jour où il les quitta ; et qu'avant de périr, « ils jetèrent dans la rivière tout ce qu'ils avaient dans « leur canot ; action dont le motif n'est pas établi d'une « manière satisfaisante dans le Journal d'Amadi-Fa- « touma.

« Il est possible que nous n'ayons qu'une traduction « peu fidèle de ce rapport arabe d'Amadi-Fatouma; « mais les observations que je viens de faire, et les in- « vraisemblances que présente encore le récit, me por- « tent à soupçonner qu'Amadi-Fatouma eut quelque- « chose de grave à dissimuler. »

L'opinion de M. Coock pourra bien être partagée par plusieurs lecteurs français, et il n'est pas le seul qui ait trouvé des circonstances romanesques dans le récit d'Amadi-Fatouma. Au reste, il termine par cette observation, dont la justesse se trouve en ce moment fortifiée par le malheureux succès des deux expéditions

esclave. J'allai aussitôt trouver l'esclave pris dans le canot ; il me dit de quelle manière M. Park et ses gens étaient morts, ainsi que tout ce que je viens de rapporter. Je m'informai s'il était certain que l'on n'eût rien trouvé dans le canot après sa capture. Il me répondit qu'il ne restait que lui et un ceinturon d'épée. Je lui demandai où était le ceinturon. Il me dit que le roi s'en était emparé, et en avait fait une sangle pour son cheval.

---

envoyées d'Angleterre en Afrique, après la mort de Park.

« Je ne crois pas toutefois qu'on parvienne à découvrir « jusqu'à quel point ces soupçons peuvent être fondés, « car le temps déjà écoulé, et la difficulté de s'assurer « des faits, ne paraissent plus laisser les moyens de « rectifier les renseignemens qu'Amadi-Fatouma donne « sur l'époque, le lieu et les circonstances de ce funeste « évènement. »

CONTINUATION

DU JOURNAL D'ISAAC.

J'envoyai aussitôt un Poule à Yaour, pour me faire avoir le ceinturon, par tous les moyens possibles, et à quelque prix que ce fût, aussi bien que tout ce qu'il pourrait découvrir avoir appartenu à M. Park. Je partis de Madina, et me rendis à Sansanding, puis de là à Sego. J'allai trouver le roi Dacha (1), et lui rapportai les faits ci-dessus. Il me dit qu'il irait en personne ravager ce pays, s'il n'était pas si éloigné. Il rassembla une armée, et vint avec elle jusqu'à

(1) Sans doute celui qui est désigné sous le nom de *Da*, fils du roi Mansong, dans le Journal de Park.

Banang-Coro, où je le suivis. Il ordonna à cette armée d'aller détruire le royaume d'Haoussa. L'armée partit, alla beaucoup plus loin que Tombouctou, et fit halte à Sacha. Ses chefs dépêchèrent de ce lieu un courrier au roi, pour lui apprendre où ils étaient : ils ajoutaient que Haoussa était à une trop grande distance, pour qu'une armée pût y aller sans courir un grand nombre de dangers de toute espèce. Le roi leur donna ordre d'aller à Massina, petit pays appartenant à la nation poule, pour en emmener tous les bestiaux, et revenir ensuite. Ils exécutèrent cet ordre, et prirent beaucoup de bestiaux. L'avant-garde revint avec eux, après un voyage de trois mois. Un mois après, l'armée la suivit ; ainsi ce fut en tout une absence de quatre mois. Le roi fut très-mécontent de la conduite des chefs. Il voulait les punir de n'avoir pas été où il les avait envoyés ; mais il lui remontrèrent qu'ils étaient allés aussi loin qu'ils avaient pu : que la distance était trop grande, qu'elle eût détruit l'armée ; enfin, que la prudence et les fatigues

qu'ils avaient déjà supportées, leur avaient démontré la nécessité de revenir, quoiqu'elle fût très-contraire à leurs inclinations. Nous retournâmes tous à Sego.

Je revins à Sansanding, et je m'y arrêtai pour attendre l'arrivée du Poule que j'avais envoyé à Yaour. Il revint, quatre mois plus tard, après en avoir employé huit à son voyage, et éprouvé de grandes souffrances. Il m'apporta le ceinturon, et me dit qu'il avait déterminé une jeune esclave du roi à le lui dérober. Il ajouta qu'il n'avait rien pu avoir de plus, parce que l'on n'avait trouvé aucun autre effet qui eût appartenu à M. Park, ou à ses compagnons de voyage.

J'allai à Sego; j'annonçai au roi ce que j'avais pu recouvrer des effets de M. Park; et j'ajoutai que je partais aussitôt pour le Sénégal. Le roi désirait que je passasse avec lui la saison pluvieuse. Je lui répondis que je ne pouvais rester, et que l'objet de ma mission étant atteint, je désirais me mettre en chemin le plutôt possible. Amadi-Fatouma étant un homme hon-

nête, un véritable homme de bien, je l'avais placé auprès de M. Park. Ce qu'il m'a rapporté, il me l'a affirmé sous serment. Il n'avait plus d'intérêt dans cette affaire, ni pour l'avenir aucun espoir de récompense.

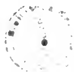
Il ne restait plus rien de M. Park, non plus que de ses effets. Les relations de plusieurs voyageurs qui avaient traversé le même pays, s'accordaient avec le Journal d'Amadi. J'étais certain de la vérité de ce qu'il avait dit, et des dangers que j'aurais pu courir, sans aucun but, dans un pays si éloigné. Toutes ces raisons me déterminèrent à ne pas aller plus loin. Après avoir obtenu le ceinturon, je jugeai convenable de retourner au Sénégal.

DERNIER RAPPORT D'ISAAC.

Isaac dit que M. Park lui donna ses papiers pour les remettre à Robert Ainsley, à la Gambie, avec un bon de dix barres sur le même Ainsley; que M. Park quitta en sa présence Sansanding, avec Amadi-Fatouma; qu'il ne

peut fixer précisément la date de la mort de M. Park, mais qu'elle eut lieu quatre mois après son départ de Sansanding. Cette date, au reste, peut être déterminée, à peu près, par celle des papiers que lui Isaac remit à Robert Ainsley. M. Park avait perdu tous ses compagnons, à l'exception de quatre hommes. Il arriva à Foulac-Dougou, avec trente-trois blancs; et de Foulac-Dougou à Sego, pendant une marche de huit jours, mais qu'un nègre fait ordinairement en trois, il perdit vingt-six de ces hommes, par les pluies, l'humidité, etc. M. Park quitta Sansanding avec quatre hommes seulement de sa couleur, ce qui faisait cinq en tout.

FIN.



TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans cet ouvrage.

Page

PRÉFACE. j

Explication de quelques mots africains qui se trouvent dans la Notice sur la Vie de Park, et dans son Voyage, viij

VIE DE MUNGO PARK, 1

SECOND VOYAGE DE MUNGO PARK.

CHAPITRE PREMIER. — Départ de Kayee. — Arrivée à Pisania. — Préparatifs et départ pour l'intérieur. — Samee. — Paiement à Mumbo-Jumbo. — Arrivée à Tindey; manière de teindre le coton en cet endroit. — Départ de Tindey. — Passage de la Crique Wallia. — Koutakonda. — Madina. — Tabajang. — Royaume de Jamberou. — Visite du fils du roi. — Tatticonda. — Visite du fils du dernier roi de Woolli. — Arrivée à Madina, capitale de Woolli. — Audience du roi; sa conduite peu amicale. — Présens faits à lui et à ses

Page.
courtisans. — Barraconda. — Bambakou. — Kanipe ; conduite inhospitalière de ses habitans. — Kussai. — Arbres de Nitta ; restrictions à leur égard. — Entrée dans les bois de Simbani ; précautions qui y sont prises ; sacrifice et prières pour le succès de l'entreprise. — Bords de la Gambie. — Crocodiles et hippopotames. — Arrivée à Faraba. — Perte d'un des soldats. — Rivières Neaulico et Nerico, 1

Chapitre II. Arrivée à Jallacotta. — Maheena-Tambeio. — Bady. — Conduite hostile du faramba ou chef, et ses conséquences. — Arrivée à Jeningalla. — Fours à forger le fer. — Mansafara. — Attaques de la part des loups. — Entrée dans le désert de Tenda. — Ruines et plaine de Doufroo. — Attaque d'un essaim d'abeilles. — Arrivée à Sibikillin. — Arbres *shea*. — Badou ; présens faits au roi. — Tambacunda. — Rivière Ba-Deema. — Tabba-Gee. — Mambari-Juli-Funda ; conduite ennemie du chef. — Présens faits à lui et au roi. — Visite de ce dernier. — Arrivée à Eercella. — Banisérile. — Célébration du jour de la naissance du roi. — Manière de couler le fer. — Madina. — Rivière Falema. — Satadou. — Maladie et mort du charpentier. — Arrivée à Shrondo ; commencement de la saison pluvieuse, et maladies alarmantes parmi les soldats. — Mines d'or ; procédés pour recueillir l'or. — Dindikou ; puits d'or. — Culture. — Arrivée à Fankia, 28

Chapitre III. Départ de Faukia. — Monts Tambaura, et difficultés de les traverser. — Toumbin. — Grand embarras en route. — Seriniauna. — Fajemmia. —

Page.
Accroissement du nombre des malades. — Malakalla. — Rivière Ba-Lee. — Bountoun-Kouran. — Douggikotta. — Falifing. — Pertes faites en route. — Gimbia; accueil inhospitalier. — Sullo. — Aspect du pays. — Secoba. Kronkromo. — Passage de la Ba-Fing. — Manière de fondre et de travailler l'or. — Funeste accident au passage de la Ba-Fing. — Hippopotames. — Morts et pertes sur la route. — Augmentation des malades. — Arrivée à Viandry. — Korena. — Danger causé par de jeunes lions. — Koumbandi. — Grand embarras sur la route. — Fouilla. — Rivière Ba-Woulima; difficultés de la passer. — Isaac saisi par un crocodile. — Boulinkounbo. — Triste situation de toute la troupe. — Serrababou. — Saboscera, 71

Chapitre IV. Arrivée à Kemioioum ou Manniakorro, sur la rivière Ba-Lee. — Visite au chef. — Déprédations commises contre la coffle par les habitans. — Attaques de bandits, continuées jusqu'à la rivière Ba-Woulima. — Difficultés de la passer. — Pont temporaire fait par les natifs. — Arrivée à Mareena; conduite inhospitalière des habitans. — Bengassi; entrevue avec le roi. — Continuation des maladies, et morts parmi les soldats. — Arrivée à Nummasoulo. — Nécessité de laisser en arrière cinq des malades. — Arrivée à Sartabou. — Sobee. — Rixe entre Isaac et deux soldats. — Balandig. — Balandou. — D'autres soldats restent encore en arrière. — Koulihori. — Les loups nous harassent fortement, 109

Chapitre V. Départ de Koulihori. — Ganifarra. — Rareté

Page
de provisions. — Triste situation de l'auteur, occasionnée par les morts et les maladies dont l'expédition est frappée. — Il échappe à trois lions. — Route difficile vers Koumikoumi. — Doumbila. — Visite de Karfa-Taura. — Vue du Niger. — Diminution de la troupe. — Bambakou. — Pertes occasionnées par des loups. — Bosradou. — Embarquement sur le Niger; incidens du voyage à Marrabou. — Isaac est envoyé à Sego, avec des présens pour Mansong. — Message de Mansong. — Voyage à Koulikorro. — Deena. — Yamina. — Samee. — Retour d'Isaac; récit de son entretien avec Mansong. — Message de la part de Mansong, et questions sur le voyage de l'auteur. — Il quitte Samee. — Chaleur excessive. — Arrivée à Sansanding; détails sur cette ville et sur son commerce. — Mort de M. Anderson. — Préparatifs pour continuer le voyage à l'est. — Notices sur plusieurs contrées, 148
Extrait du Journal d'Isaac, 209
Journal d'Amadi-Fatouma, 224
Continuation du Journal d'Isaac, 237

FIN DE LA TABLE.

